

Arthur Conan Doyle

Nouvelles aventures de Sherlock Holmes



BeQ

Arthur Conan Doyle

**Nouvelles aventures de
Sherlock Holmes**

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1133 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Nouveaux mystères et aventures

Le chien des Baskerville

La grande Ombre

La ceinture empoisonnée

Les aventures de Sherlock Holmes

Nouvelles aventures de Sherlock Holmes

Édition de référence :
Ernest Flammarion, Éditeur.

L'Association des hommes roux

L'année dernière, un jour d'automne, j'entrai chez mon ami Sherlock Holmes. Je le trouvai en conférence avec un gros clergyman, d'âge moyen et dont la face rubiconde et les cheveux roux ardent me frappèrent singulièrement.

J'étais sur le point de me retirer en balbutiant une excuse, lorsque Sherlock Holmes m'attira brusquement dans le salon et fermant la porte derrière moi :

– Vous ne pouviez arriver plus à point, cher docteur, me dit-il, d'un ton cordial.

– Vraiment. Je vous croyais pourtant très occupé ?

– Je le suis, en effet.

– Alors permettez-moi de vous attendre dans la pièce voisine.

– Pas du tout. – Monsieur Wilson, dit-il, en s'adressant au gros clergyman, le docteur ici présent a été mon associé et mon collaborateur dans plusieurs circonstances où j'ai pu éclaircir

des affaires fort embrouillées ; il sera assurément un auxiliaire utile dans le cas que vous venez me soumettre.

Le personnage à qui s'adressait Holmes se souleva sur son siège en esquissant un salut et son petit œil, dissimulé sous les plis de l'arcade sourcilière, lança un éclair.

– Asseyez-vous sur le canapé, dit Holmes ; tandis que lui-même s'installait dans son fauteuil, en serrant les doigts nerveusement, comme il avait coutume de le faire lorsqu'il s'agissait d'une cause importante. Je sais, cher Watson, que vous partagez avec moi la passion du bizarre ; que vous êtes attiré aussi par tout ce qui sort du convenu et du monotone train-train de chaque jour. Vous l'avez prouvé jusqu'à l'enthousiasme par la chronique, quelque peu embellie, ne vous en déplaît, que vous avez faite de mes petites aventures.

– Vous savez bien, cher ami, à quel point vos causes judiciaires m'ont intéressé, répondis-je.

– Vous rappelez-vous à ce propos la remarque que me suggéra l'autre jour le problème si simple

exposé par miss Mary Sutherland ? J'émettais cette assertion que, dans la vie réelle, il y a de ces effets si singulièrement étranges, de ces circonstances si extraordinaires qu'ils dépassent tout ce que l'imagination la plus fantastique et la plus audacieuse pourrait inventer.

– Oui, je me souviens, de cette remarque que je me permis même de contredire.

– Parfaitement, docteur, ce qui n'empêche pas que vous allez être obligé de vous ranger à mon avis, écrasé que sera votre raisonnement par les preuves les plus indiscutables. Voici M. Jabez Wilson qui a eu la bonté de venir me voir ce matin pour me faire le récit le plus empoignant qu'il soit possible d'entendre.

Ne vous ai-je pas souvent fait remarquer cette étrange anomalie qu'entre deux crimes, ce sera toujours le plus grave qui sera le plus simple tandis que l'autre sera compliqué de circonstances si étranges, si invraisemblables même, qu'on en arrive à se demander si le crime a jamais existé.

Jusqu'ici et dans le cas présent, il m'est

impossible d'exprimer une opinion quelconque tant les faits qui se présentent à moi me semblent extraordinaires. Seriez-vous assez bon, monsieur Wilson, pour recommencer votre récit. Vous rendrez service non seulement à mon ami le docteur Watson qui n'est pas au courant de la situation, mais aussi à moi, en me permettant de recueillir encore de votre bouche, pour m'en pénétrer plus complètement, tous les détails de cette étrange aventure.

Bien souvent une notion sommaire des événements suffit à me guider, surtout en me remémorant toutes les causes célèbres que j'ai eues à étudier. Mais, dans le cas présent, j'avoue que je me trouve en présence de circonstances absolument en dehors du convenu.

Le gros client bomba sa large poitrine avec affectation, et tira de la poche de sa redingote un vieux journal tout froissé. En le voyant ainsi, devant moi, penché en avant (il parcourait la colonne des annonces dans le journal qu'il avait étalé sur ses genoux), j'essayai d'employer les procédés d'analyse de mon camarade, de me faire

une opinion sur cet individu d'après ses vêtements et d'après sa personne elle-même.

Mon inspection n'aboutit à rien de saillant : notre visiteur avait toute l'apparence du vulgaire commerçant anglais : obèse, pompeux et lent. Il portait un pantalon à carreaux gris et assez large, une redingote noire légèrement déboutonnée et un gilet gris ; une lourde chaîne Albert en cuivre et un morceau de métal en guise de breloque complétaient sa toilette. À côté de lui, sur une chaise, un chapeau haut de forme éraillé et un pardessus d'un brun passé avec un col de velours tout froissé n'apportèrent aucune lueur à mon investigation. Je ne distinguais aucun signe caractéristique, si ce n'est ses cheveux d'un roux ardent et une expression d'extrême mécontentement et même de chagrin répandue sur ses traits.

Sherlock Holmes, avec sa vivacité habituelle, saisit ma pensée et mon regard inquisiteur le fit même sourire. Il secoua la tête.

– Il est bien évident, dit-il, qu'à une époque quelconque de sa vie, monsieur s'est livré à des

travaux manuels ; il prise, il est franc-maçon, il a été en Chine et il a beaucoup écrit ces temps derniers ; je n'en sais pas plus long.

M. Jabez Wilson bondit de sa chaise, son journal à la main, et fixant mon camarade, d'un air effaré :

– Comment, au nom du ciel ! savez-vous cela, monsieur Holmes ? s'écria-t-il. Qui vous a dit que j'avais travaillé de mes mains ? C'est vrai, ma parole, j'ai été charpentier dans la marine.

– Cela saute aux yeux, cher monsieur. La main droite est sensiblement plus grande que la gauche, preuve que les muscles en ont été développés par le travail.

– Mais encore où voyez-vous que j'ai l'habitude de priser ? que je suis franc-maçon ?

– Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire comment je l'ai su ; car, en dépit de toutes les règles de votre association, vous en portez les insignes, le triangle et le compas, en épingle de cravate.

– Ah ! c'est vrai, je n'y pensais pas. Et

comment savez-vous que j'ai beaucoup écrit ces temps-ci ?

– Que signifiaient alors, sur votre manche droite, cette marque luisante longue de cinq pouces et, sur la gauche, une reprise si bien faite, à l'endroit où votre coude reposait sur le pupitre ?

– Et où prenez-vous que je suis allé en Chine ?

– Il me semble que le poisson tatoué, juste au-dessus de votre poignet droit n'a pu l'être que dans le Céleste-Empire. J'ai fait sur le tatouage une étude spéciale que j'ai même publiée. Ce coloris rose tendre des écailles de poisson est tout à fait particulier à la Chine. Lorsqu'en plus, je vois un sou chinois suspendu, comme breloque, à votre chaîne de montre, il me semble qu'il ne faut pas être sorcier pour avancer que vous êtes allé dans ce pays-là.

M. Jabez Wilson rit d'un gros rire vulgaire.

– Ma parole, dit-il, je vous croyais très habile, avant de connaître votre procédé ; il est bien simple après tout.

– Je commence à croire, Watson, repartit

Holmes, que j'ai tort de donner des explications. Vous connaissez le proverbe : *Omne ignotum pro magnifico*, et ma pauvre réputation sombrera si je continue à être aussi franc. Ne pouvez-vous pas retrouver l'annonce dont vous me parliez, monsieur Wilson ?

– La voici enfin, répondit-il, en montrant de son gros doigt la colonne du journal, la voici, et c'est le début de toute l'histoire. Lisez-la vous-même, monsieur.

Je pris le journal de ses mains et lus ce qui suit : « *À l'Association des roux*. En raison du legs de feu Ezekiah Hopkins, de Lebanon, Penn, États-Unis d'Amérique, il se trouve y avoir dans la Ligue une nouvelle place vacante qui donne droit à un salaire de quatre livres par semaine pour des services purement nominaux. Tous les hommes roux, sains de corps et d'esprit, et ayant plus de vingt et un an sont éligibles. S'adresser en personne, lundi à onze heures, à Duncan Ross, au bureau de la Ligue, 7, Pope's court Fleet Street. »

– Que diable cela peut-il signifier ? m'écriai-je, après avoir relu deux fois cette singulière

annonce.

Holmes esquissa un sourire et se trémoussa sur sa chaise ; c'était chez lui un signe d'extrême contentement.

– Cela sort de l'ordinaire, n'est-ce pas ? dit-il. Et maintenant, monsieur Wilson, tranchons dans le vif et racontez-nous tout ce qui vous concerne, vous et les vôtres. Quelle a été l'influence de cette annonce sur votre sort ? Veuillez, docteur, inscrire sur votre calepin le nom du journal et sa date.

– C'est le *Morning Chronicle* du 27 avril 1890. Il y a deux mois de cela.

– Parfaitement. Vous avez la parole, monsieur Wilson.

– Eh bien ! je vous disais donc, monsieur Sherlock Holmes, reprit Jabez Wilson en fronçant le sourcil, que j'ai un petit bureau de prêts sur gages à Coburg-Square, près de la Cité. Ce n'est pas un bureau important, et, dans ces dernières années, j'ai eu bien de la peine à ajuster les deux bouts. J'avais deux employés ; j'ai dû en

supprimer un, et encore aurais-je été obligé de renoncer au second si ce brave garçon n'avait consenti, pour apprendre le métier, à entrer chez moi pour la moitié des gages ordinaires.

– Quel est le nom de ce jeune homme obligeant ? demanda Sherlock Holmes.

– Il s'appelle Vincent Spaulding et il n'est pas aussi jeune qu'on pourrait le croire à première vue ; je ne saurais cependant lui assigner un âge, mais par exemple c'est un employé de premier ordre, monsieur Holmes ; il pourrait facilement gagner le double de ce que je lui donne. Après tout, s'il est satisfait, ce n'est pas mon rôle de lui donner des idées d'ambition.

– En effet ? Vous devez vous estimer très heureux d'avoir un excellent employé à des conditions aussi modestes. C'est rare chez des employés de cet âge, et je me demande ce qu'il faut le plus admirer de votre annonce ou de votre employé.

– Mon Dieu ! il a ses défauts aussi, dit M. Wilson. Je n'ai jamais vu la passion de la photographie poussée plus loin que chez lui.

S'esquivant avec un appareil aux heures où il devrait travailler, il descend au fond de la cave, comme un lapin qui se terre, pour développer ses plaques. Voilà son principal défaut. En dehors de cela c'est un bon travailleur, et il n'a pas la moindre malice.

– Je pense qu'il est encore chez vous ?

– Oui, monsieur, je n'ai que lui et une gamine de quatorze ans qui fait un peu de cuisine et balaye la maison ; car je suis veuf, et je n'ai plus de parents. Nous vivons très tranquillement, monsieur, tous les trois ; gagnant juste de quoi nous abriter sous un toit et payer nos dettes, rien de plus.

La première chose qui vint rompre la monotonie de notre existence fut cette annonce. Spaulding arriva au bureau, je me rappelle que ce fut précisément il y a aujourd'hui huit jours, avec ce même journal à la main et s'écria :

– Quel malheur, monsieur Wilson ! que je ne sois pas roux.

– Et pourquoi cela ? demandai-je.

– Pourquoi ? voici une place à prendre dans l'Association des hommes roux. Cela équivaut à de bonnes rentes pour celui qui y est admis. Je crois savoir qu'il y a plus de places que d'associés, de sorte que les administrateurs ne savent que faire du capital. Si seulement mes cheveux pouvaient changer de couleur, voilà un bon petit fromage dans lequel je pourrai me loger !

– Mais que signifie cette histoire ? m'écriai-je. Remarquez bien, monsieur Holmes, que je suis un homme très casanier. Les affaires viennent à moi ; je n'ai donc pas à me déranger ; et je passe souvent des semaines entières sans franchir le seuil de ma porte. De cette façon, j'ignore tout ce qui se passe au dehors ; et la moindre nouvelle a de l'intérêt pour moi.

– N'avez-vous jamais entendu parler de l'Association des hommes roux ? demanda mon employé, en écarquillant les yeux.

– Jamais.

– C'est fort étonnant ; car vous êtes apte vous-même à en faire partie.

– Combien paye-t-on les associés ?

– Oh ! environ huit mille francs par an ; le travail est peu considérable, du reste, et cela ne nuit pas beaucoup aux autres occupations qu'on peut avoir.

Vous pensez bien qu'à cette réponse je dressai l'oreille ; car les affaires n'ont pas été brillantes dans ces dernières années et une somme de huit mille francs n'est pas à dédaigner.

– Racontez-moi donc tout cela par le menu, dis-je à Spaulding.

– Eh bien ! me dit-il, en me montrant l'annonce, vous voyez vous-même que l'Association est en quête d'un membre et voici l'adresse du bureau auquel vous devez vous présenter pour avoir de plus amples renseignements. Ce que je puis vous dire, c'est que l'Association a été fondée par un millionnaire américain, très original, Ezekiah Hopkins. Il était roux lui-même et avait beaucoup de sympathie pour les gens qui avaient aussi cette couleur de cheveux ; de sorte que, à sa mort, on découvrit qu'il avait laissé son immense fortune à

cinq fidéi-commissaires, à charge d'en servir les intérêts aux hommes roux besogneux. D'après ce que j'entends dire, c'est une situation bien payée et le travail est peu considérable.

– Mais cette place doit être brigüée par des millions de roux ?

– Il n'y en a pas autant que vous croyez, car on n'admet que les habitants de Londres et des hommes faits. Cet Américain avait quitté Londres tout jeune et n'avait pas voulu être ingrat envers la vieille cité. J'ajouterai que les hommes à cheveux roux clair, ou roux foncé, sont exclus ; une seule nuance est admise : le roux aux reflets ardents.

Si maintenant vous désirez vous présenter, monsieur Wilson, vous le pouvez ; mais, après tout, pour huit mille francs ce n'est peut-être guère la peine de se déranger.

– Vous le voyez, messieurs, mes cheveux sont d'une teinte très accentuée ; il me semblait donc que je dusse avoir dans un concours plus de chances qu'un autre. Vincent Spaulding me semblait si bien renseigné que je n'hésitai pas à

me l'adjoindre, après lui avoir fait fermer le bureau pour la journée. Lui, ravi du congé que je lui proposais, partit avec moi et nous dirigeâmes nos pas vers l'adresse indiquée par le journal. Je ne reverrai jamais pareil spectacle, monsieur Holmes : du nord au sud, de l'est à l'ouest, tout individu ayant les cheveux d'une teinte rougeâtre quelconque s'était dirigé vers la Cité pour répondre à l'annonce. Fleet Street était encombré de gens aux cheveux roux, et Pope's court ressemblait à une voiture à bras remplie d'oranges. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût un aussi grand nombre d'hommes roux. Toutes les nuances étaient représentées : le paille, le citron, l'orange, le brique, la couleur chien d'arrêt irlandais, le jaune foie, le jaune argile ; mais, comme me l'avait dit Spaulding, il y en avait peu de cette nuance roux ardent qui est la mienne.

Livré à moi-même et en voyant le nombre des concurrents, j'aurais volontiers renoncé à entrer en compétition. Mais Spaulding ne voulut pas me permettre de me retirer. Je ne sais comment il s'y prit ; il poussa, coudoya, bouscula, jusqu'à ce qu'il m'eût fait traverser la foule et m'eût amené

au haut de l'escalier qui conduisait au bureau et sur les marches duquel se heurtait le flot montant plein d'espoir, et le flot descendant, triste et désappointé ; enfin nous forçâmes le passage et nous entrâmes.

– Ce début est fort intéressant, interrompit Holmes, pendant que son client s'arrêtait et rassemblait ses souvenirs au moyen d'une bonne prise. Je vous en prie, continuez votre récit.

– Il n'y avait dans le bureau que quelques chaises en bois et un comptoir, derrière lequel se tenait un petit homme encore plus roux que moi. Il disait un mot à chaque candidat, au moment où ce dernier s'approchait, et lui trouvait toujours quelque défaut qui le disqualifiât. L'admission ne me semblait pas une tâche aussi facile que je me l'étais laissé persuader tout d'abord. Enfin, lorsque vint mon tour, le petit homme roux sembla m'être plus favorable qu'aux autres ; il ferma même la porte afin de causer seul avec nous.

– Je vous amène M. Jabez Wilson, dit mon employé ; il est prêt à entrer dans l'Association.

– Et il a certainement toutes les qualités requises pour cela, répondit l'autre. Je ne me rappelle pas avoir vu une nuance de cheveux aussi parfaite.

Il recula d'un pas, comme pour mieux chercher le jour, regarda à droite, à gauche, et fixa mes cheveux jusqu'à m'intimider. Puis, tout à coup, s'avancant vers moi, il me serra la main et me félicita chaudement de mon succès.

– Il serait injuste d'hésiter un instant à vous faire entrer dans l'Association, permettez-moi cependant une précaution qui ne saurait vous blesser, j'espère.

Et, ce disant, il saisit des deux mains une poignée de mes cheveux et tira dessus avec une telle violence qu'il m'arracha un cri de douleur involontaire.

– Vous avez les yeux pleins de larmes, me dit-il, en me lâchant enfin. Je vois qu'il n'y a aucune supercherie ; mais vous comprenez bien que nous sommes tenus aux plus grandes précautions, ayant déjà été mis dedans deux fois par des perruques et une fois par de la teinture. Je

pourrais vous faire des récits qui vous montreraient notre pauvre humanité sous un jour fâcheux.

À ce moment mon interlocuteur s'approcha de la fenêtre et cria, de toutes ses forces, à la foule, que la place était prise. Un murmure de désappointement s'ensuivit et chacun rentra chez soi plus ou moins penaud.

Je restai en tête à tête avec l'étrange personnage à la chevelure non moins rousse que la mienne.

– Je m'appelle Duncan Ross, me dit-il, et je suis l'un des membres bénéficiaires de l'Association fondée par notre noble bienfaiteur.

– Êtes-vous marié, monsieur Wilson ? Avez-vous une famille ?

Et sur ma réponse négative, la mine de M. Duncan Ross s'allongea prodigieusement.

– Mon Dieu, dit-il d'un air grave, c'est très fâcheux et je le regrette pour vous, la dotation ayant pour but de perpétuer les têtes rousses et d'en augmenter le nombre. Il est vraiment

déplorable que vous soyez célibataire.

– Ce fut à mon tour, monsieur Holmes, de prendre une expression navrée en voyant cette situation m'échapper. Mais, après un instant de réflexion, le gérant m'assura que je serais admis quand même.

– Pour un autre, nous n'aurions peut-être pas consenti à cette faveur, mais vos cheveux sont d'un roux si admirable et si rare que nous ferons pour vous une exception. Pouvez-vous entrer rapidement en fonctions ?

– Voilà ce qui m'embarrasse, mon métier me laissant peu de loisirs.

– Oh ! ne vous inquiétez pas de cela, monsieur Wilson, s'écria Vincent Spaulding ; je me charge de vous seconder et de vous remplacer au besoin.

– Quelles seraient les heures qui vous conviendraient ?

– J'aurais besoin de vous de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi.

Il faut que vous sachiez, monsieur Holmes, qu'un prêteur sur gages est surtout occupé à la fin

de la journée, et en particulier le jeudi et le vendredi qui précèdent les jours de paye. J'étais donc ravi de trouver pour la matinée une occupation lucrative, et je savais que mon brave employé me suppléerait auprès de mes clients. Je répondis que c'était chose entendue et je m'informai des appointements ?

– Cent francs par semaine, me fut-il répondu.

– Et qu'y a-t-il à faire ?

– Ceci est purement accessoire.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Eh bien ! ce qui est exigé avant tout est que vous ne bougiez pas du bureau, ou tout au moins de la maison, pendant le temps convenu ; une seule infraction à cette règle vous ferait inmanquablement perdre votre situation. Le testament insiste sur cette condition que tout associé doit s'engager à remplir.

– Quatre heures sont bien vite passées ; comptez sur moi.

– Rappelez-vous bien que nous n'admettons aucune excuse, dit M. Duncan Ross, fût-ce

maladie, affaires, etc. Il faut rester là, sous peine de perdre la place.

– Quel travail me demanderez-vous ?

– La copie de l'*Encyclopédie britannique*. Voici le premier volume sous cette presse. Vous aurez à fournir l'encre, les plumes et le papier buvard ; de notre côté, nous vous fournissons cette table et cette chaise. Serez-vous prêt à venir demain ?

– Certainement, répondis-je.

– Alors, au revoir ! monsieur Jabez Wilson, et permettez-moi de vous féliciter encore de la position importante que vous avez eu le bonheur d'obtenir.

Il me donna congé et je rentrai avec mon employé, la tête absolument perdue par cette bonne aubaine.

J'y réfléchis tout le long du jour, et le soir venu je n'avais déjà plus l'enthousiasme du matin, obsédé que j'étais par l'idée d'une mystification ou d'une fraude, mais dans quel but ? voilà ce qui me semblait incompréhensible.

D'un autre côté, quoi de plus invraisemblable qu'un pareil testament, ou qu'il fût alloué une aussi forte somme pour un travail aussi simple que la copie de l'*Encyclopédie britannique*. Donc, malgré ce que put faire Vincent Spaulding pour me remonter, j'étais bien décidé, en me couchant, à renoncer à cette situation. Toutefois, à mon réveil, je fus tenté d'aller voir de quoi il retournait et après m'être muni d'un petit flacon d'encre, d'une plume et de sept feuilles de papier pot, je me dirigeai vers Pope's court.

Là, à ma grande joie, rien ne me parut suspect : la table était bien en place et M. Duncan Ross m'attendait pour voir si je me mettrais sérieusement au travail. Il me fit commencer par la lettre A et me quitta, revenant de temps à autre s'assurer que tout marchait bien. À deux heures il me dit au revoir, me félicita sur la rapidité avec laquelle j'écrivais et ferma la porte derrière moi.

Ceci, monsieur Holmes, se renouvela tous les jours pendant une semaine. Le samedi, le directeur entra, et étala devant moi cent francs pour prix de mon travail ; de même les deux

semaines suivantes. Tous les matins j'arrivais au bureau à dix heures pour en repartir à deux heures. Peu à peu M. Duncan Ross exerça sur moi une surveillance moins active. Il ne vint plus qu'une fois dans la matinée ; puis plus du tout. Quant à moi, fidèle à ma consigne, je n'osais pas quitter le bureau, ne fût-ce qu'une seconde, tant je craignais d'être pris en faute et de perdre ainsi une situation si largement rétribuée.

Huit semaines s'étaient écoulées, j'avais traité successivement des abbés, de l'art, du tir à l'arc, des armures, de l'architecture, des attiques, bref la plupart des mots commençant par un A avaient été copiés par moi. J'avais noirci une certaine quantité de papier, j'avais presque couvert une étagère de mes copies, et j'espérais, en me hâtant un peu, commencer la lettre B lorsque tout s'effondra subitement.

– Non ? vraiment.

– Oui, monsieur. Pas plus tard que ce matin, je me suis rendu à dix heures comme d'habitude à mon bureau ; j'ai trouvé la porte close avec la petite annonce que voici clouée sur le panneau.

Lisez plutôt vous-même.

L'homme aux cheveux rouges nous exhiba un morceau de carton, grand comme une feuille de papier à lettre, et sur lequel étaient tracées les lignes suivantes :

« L'Association des hommes roux est dissoute, 9 octobre 1890. »

L'annonce lue, nous portâmes instinctivement, Sherlock Holmes et moi, nos regards sur le visage déconfit de notre interlocuteur ; et, le côté comique de l'affaire l'emportant sur toute autre considération, nous partîmes tous deux d'un bruyant éclat de rire.

– Je ne vois rien de risible à cette histoire, s'exclama notre visiteur en rougissant de colère ; si vous n'avez que des sarcasmes à m'offrir, je vais ailleurs.

– Non, non, s'écria Holmes, en le forçant à se rasseoir sur la chaise qu'il avait déjà quittée. Vrai, cette affaire vaut pour moi son pesant d'or. C'est si neuf et si original ! Mais vous conviendrez bien avec moi du côté drolatique de

l'aventure. Maintenant, soyons sérieux.

– Quelles démarches avez-vous faites lorsque vous avez trouvé cette carte sur la porte ?

– Je suis resté cloué sur place, monsieur. Je ne savais que faire. J'entrai chez les voisins ; je questionnai à droite et à gauche ; personne ne put me donner le moindre renseignement. Enfin j'allai chez le propriétaire de la maison qui est un caissier, et qui demeure au rez-de-chaussée ; je lui demandai s'il savait ce qu'était devenue l'Association des hommes roux.

Il me dit n'avoir jamais entendu parler d'une association de ce genre. Alors je lui parlai de M. Duncan Ross. Ce nom lui était totalement inconnu. Mais enfin, lui dis-je, quel est le monsieur du n° 4 ?

– Comment, l'homme roux ?

– Oui.

– Oh ! vous voulez dire William Moriss, l'avoué ; il n'avait loué chez moi qu'en attendant que son nouveau local fût prêt. Il a déménagé hier.

– Où pourrais-je le trouver ?

– Voici son adresse : 17, King Edward street, près Saint-Paul.

– J’y allai sur l’heure, monsieur Holmes ; mais au lieu de M. Moriss, je me trouvai en présence d’une fabrique de rotules artificielles et personne ne connaissait ni M. William Moriss, ni M. Duncan Ross.

– Qu’avez-vous fait alors ? demanda Holmes.

– Je suis rentré chez moi à Saxe-Coburg square, et j’ai consulté mon employé qui n’a su que m’exhorter à la patience en ajoutant que probablement je recevrais une lettre. Vous comprenez que ce n’était pas suffisant pour moi, monsieur Holmes ; je ne voulais pas perdre une situation semblable sans me démener ; et comme j’avais entendu dire que vous vouliez bien prêter votre concours aux pauvres malheureux qui se trouvent dans une situation difficile, je suis venu tout droit chez vous.

– Et vous avez bien fait, répondit Holmes ; votre affaire est extrêmement intéressante ; je

serai heureux de chercher à l'éclaircir. D'après votre récit, je me figure que tout cela est plus sérieux et plus grave qu'on ne le croirait à première vue.

– Sérieux, en effet, murmura M. Jabez Wilson ; pensez donc : perdre 4 livres par semaine !

– Pour votre part, remarqua Holmes, je ne vois pas que vous ayez à vous plaindre de cette extraordinaire association. Vous êtes au contraire de trente livres plus riche, sans compter la science complète que vous avez pu acquérir sur les mots commençant par la lettre A. Vous n'avez donc rien perdu.

– Assurément, monsieur, mais je voudrais découvrir ce que sont ces gens et quel était leur but en me jouant cette farce, si farce il y a. En tout cas cela leur a coûté trente-deux livres.

– Nous tâcherons de vous fixer là-dessus. Et d'abord permettez-moi de vous faire deux ou trois questions, monsieur Wilson. C'est votre employé qui le premier a attiré votre attention sur l'annonce, n'est-ce pas ? Depuis combien de

temps était-il à votre service ?

– Depuis environ un mois.

– Comment l’avez-vous trouvé ?

– Il avait répondu à une annonce que j’avais insérée dans le journal.

– Est-il le seul qui soit venu se présenter ?

– Non, j’en ai eu une douzaine.

– Pourquoi l’avez-vous choisi de préférence à un autre ?

– Parce que je l’avais sous la main et qu’il avait des prétentions modestes.

– Il a, en somme, accepté la moitié des gages ordinaires ?

– Oui.

– Voulez-vous me décrire ce Vincent Spaulding ?

– Il est petit, fort, très vif dans ses mouvements, et n’a pas de barbe quoiqu’il ait tout près de trente ans. Il a sur le front une cicatrice provenant d’une brûlure faite avec un acide.

Holmes, très agité, se redressa sur son siège :

– C'est ce que je pensais, dit-il. Avez-vous jamais remarqué que ses oreilles fussent percées comme pour porter des boucles d'oreilles ?

– Précisément, monsieur. Il m'a dit qu'une bohémienne les lui avait percées lorsqu'il était gamin.

– Hum ! dit Holmes, en s'étalant de nouveau, et en retombant dans ses réflexions. Est-il encore chez vous ?

– Oh ! certainement monsieur, je viens de le quitter.

– S'est-il occupé de vos affaires en votre absence ?

– Je n'ai rien à lui reprocher, monsieur ; il y a du reste peu de clients dans la matinée.

– C'est bien, monsieur Wilson, je serai heureux de vous donner mon impression sur tout cela dans un ou deux jours ; nous sommes à samedi aujourd'hui ; j'espère que vers lundi nous aurons une solution.

– Eh bien ! Watson, dit Holmes, lorsque notre

visiteur nous eut quittés, qu'en pensez-vous ?

– Je n'y comprends rien, répondis-je avec sincérité. C'est une affaire des plus mystérieuses.

– Souvenez-vous, dit Holmes, que, règle générale, plus une chose est bizarre, moins elle est mystérieuse. Ce sont les crimes communs, sans traits distinctifs, qui sont vraiment énigmatiques ; de même un visage vulgaire est plus difficile à identifier qu'un autre. Mais il faut que je me hâte d'en finir avec cette affaire.

– Quel est votre plan ? demandai-je.

– De fumer d'abord, répondit-il ; il me faut bien trois pipes pour résoudre ce problème, et je vous demande de ne pas me parler pendant cinquante minutes.

Sur ce, Holmes se pelotonna sur sa chaise, en remontant ses genoux étiques jusqu'à son nez d'aigle, et demeura ainsi longtemps, les yeux fermés, sa pipe de terre noire à la bouche ; on eût dit, en le regardant ainsi, un de ces étranges oiseaux de proie au bec extraordinairement recourbé.

J'en étais arrivé à croire qu'il dormait et je commençais à m'assoupir moi-même, lorsque subitement il bondit de sur sa chaise, comme un homme qui a soudainement pris une résolution et déposa sa pipe sur la cheminée.

– Sarasate joue à Saint-James' hall cet après-midi, dit-il. Pensez-vous, Watson, que vos clients puissent se passer de vous quelques heures ?

– Je n'ai rien à faire aujourd'hui ; vous savez que mes occupations ne sont jamais très absorbantes.

– Alors prenez votre chapeau et venez. Je traverserai d'abord la City où nous pourrons trouver à déjeuner. Le programme du concert nous annonce beaucoup de musique allemande ; vous savez combien je la préfère à la musique italienne ou française, et elle conviendra aujourd'hui tout particulièrement à mon état d'âme. Venez.

Quelques minutes plus tard, le métropolitain nous amenait à Aldersgate, d'où nous n'avions plus qu'un court trajet jusqu'à Saxe-Coburg square, théâtre de la singulière aventure qui nous

avait été contée le matin. C'était un endroit malsain, resserré, d'aspect misérable et prétentieux à la fois, sur lequel prenaient jour des maisons en briques à deux étages. Chacune d'elles était précédée d'une bande de terrain défendue par une grille, et où un maigre gazon et quelques massifs de lauriers végétaient péniblement dans une atmosphère viciée par une épaisse fumée noire. Trois boules dorées et une enseigne brune avec « Jabez Wilson » se détachant en lettres blanches sur le fond, nous indiquèrent que la maison du coin était bien celle où se trouvait le bureau de notre client à cheveux roux. Sherlock Holmes s'arrêta devant la boutique et l'examina tout en hochant la tête : on aurait dit que l'œil perçant qui brillait sous ses paupières clignotantes cherchait à traverser les murs. Mon ami s'avança lentement puis revint sur ses pas jusqu'au coin de la rue en regardant toujours les maisons avec la plus grande attention. Enfin, il retourna chez le prêteur, donna deux ou trois vigoureux coups de canne sur le pavé, et frappa à la porte du bureau. Un jeune homme bien rasé, à la physionomie intelligente,

vint lui ouvrir et l'invita à entrer.

– Merci, dit Holmes, je voulais seulement vous demander quel est le plus court chemin d'ici au Strand.

– Prenez la troisième rue à droite et la quatrième à gauche, répondit l'employé brièvement, tout en refermant la porte.

– C'est un malin, ce garçon-là, me dit Holmes chemin faisant. Je n'en connais que trois à Londres capables de lui damer le pion et encore, pour l'audace, lui assignerais-je facilement la troisième place dans ce quatuor. J'ai déjà entendu parler de lui.

– Évidemment, répondis-je, l'employé de M. Wilson a le rôle important dans ce mystère de l'Association des hommes roux. Je parie que vous ne lui avez demandé votre chemin qu'afin de le voir.

– Pas lui.

– Quoi alors ?

– Les genoux de son pantalon.

– Et qu'avez-vous vu ?

– Ce que je m’attendais à y voir.

– Et pourquoi avez-vous frappé le pavé avec votre canne ?

– Mon cher docteur, c’est le moment d’observer et non de parler. Nous sommes des espions en pays ennemi ; nous voici à peu près édifiés sur Saxe-Coburg square. Explorons maintenant la partie qui est située derrière cette place.

La rue dans laquelle nous nous trouvâmes en quittant le square si peu fréquenté de Saxe-Coburg peut se comparer à ce qu’est l’envers d’une toile par rapport à l’endroit ; c’est une des artères principales de la Cité, une de celles qui se dirigent du nord à l’ouest et qui a le plus de trafic. La voie était obstruée comme si tout le commerce de la ville était venu s’y engouffrer en un double courant montant et descendant, tandis que les trottoirs étaient une fourmilière de piétons ; il semblait absolument impossible que les somptueux magasins et les grandes agences commerciales qui s’étalent dans cette rue eussent aussi accès sur le square si misérable et si peu

fréquenté que nous venions de quitter.

– Voyons, dit Holmes en s’arrêtant au coin et en suivant des yeux la rangée de maisons ; il faut que je me rappelle l’ordre dans lequel elles sont placées. Vous connaissez ma vieille manie de toujours chercher à connaître Londres à fond. Voici d’abord Mortimer, le marchand de tabac, puis le petit magasin de journaux, la succursale pour le quartier de Coburg de la Banque suburbaine et de la Cité, le restaurant des Végétariens et le dépôt de Mac Farlane pour la construction des voitures : ceci nous mène jusqu’à l’autre pâtre de maisons. Assez maintenant, docteur, nous avons bien travaillé ; prenons un peu de distraction. Un sandwich, une tasse de café et puis en route pour le monde du dilettantisme où tout est suave, délicat, harmonieux, et où nous ne trouverons pas de client à cheveux roux qui nous ennuie de ses turlupinades.

Mon ami Sherlock Holmes n’était pas seulement un musicien enthousiaste, mais aussi un habile exécutant et un compositeur émérite. Il

passa tout l'après-midi dans sa stalle, battant doucement la mesure de ses doigts longs et effilés et jouissant du bonheur le plus complet. Son visage s'épanouissait en un sourire béat et ses yeux devenaient langoureux et rêveurs ; il ne restait plus rien de Holmes le fin limier, de Holmes l'implacable agent criminel que son esprit vif et perçant plaçait au premier rang parmi les policiers. La dualité de nature de ce singulier personnage s'affirmait tour à tour. À mon avis, l'extrême exactitude de Holmes et son astuce n'étaient que la réaction contre cet état d'âme poétique et contemplatif qui tendait à le dominer ; mais, grâce à l'élasticité de sa nature, il passait rapidement d'une langueur extrême à une énergie dévorante.

J'avais remarqué qu'il n'était jamais plus vraiment redoutable que lorsqu'il était resté plusieurs jours étendu dans son fauteuil, au milieu de ses improvisations et de ses éditions gothiques. Tout à coup la passion de la chasse le saisissait, et, telle était alors la puissance de son raisonnement que le public ignorant de sa méthode prenait pour des intuitions ce qui n'était

que de simples déductions, se demandant où cet homme avait pu puiser une science si supérieure à celle de ses semblables. En le voyant, cet après-midi, absorbé par la musique à Saint-James' Hall, je prévoyais que les gens qu'il allait traquer passeraient un mauvais quart d'heure.

– Rentrez-vous, docteur ? me dit-il, en sortant du concert.

– Oui, je n'ai rien de mieux à faire.

– Quant à moi, je vais être fort occupé pendant quelques heures ; cette affaire de Coburg square est très grave ?

– Pourquoi très grave ?

– Parce que nous sommes en présence d'un attentat qui se prépare ; j'ai tout lieu de croire que nous arriverons à temps pour l'empêcher ; mais il faut nous hâter d'autant plus que c'est aujourd'hui samedi ; puis-je compter sur votre concours ce soir ?

– À quelle heure ?

– À dix heures !

– Parfait ; je serai chez vous à cette heure-là.

– Ayez soin, seulement, docteur, de vous munir de votre revolver ; nous courrons peut-être quelque danger.

Sherlock Holmes me fit de la main un geste d’adieu, tourna sur ses talons et disparut aussitôt dans la foule.

Je ne me crois pas plus bête qu’un autre, et cependant je me sens toujours écrasé par le sentiment de mon infériorité lorsque je suis en présence de Sherlock Holmes. Dans l’affaire que je raconte ici j’avais entendu ce qu’il avait entendu ; j’avais vu ce qu’il avait vu et cependant il voyait clairement non seulement ce qui était arrivé, mais ce qui devait arriver, là où pour moi tout était, confus et grotesque. En rentrant chez moi à Kensington, je me refaisais l’historique de cette aventure, depuis l’étrange récit du copiste de l’*Encyclopédie*, jusqu’à notre promenade dans le quartier de Saxe-Coburg square ; les mots sinistres, sur lesquels Sherlock Holmes m’avait quitté, me revenaient en mémoire ; que devait être cette expédition nocturne, et pourquoi me munir d’armes ? Quel était notre rendez-vous ?

notre but ? Holmes m'avait bien donné à entendre que cet employé à figure pateline était un homme dangereux, un homme capable de faire un coup, mais... en vain essayais-je de comprendre ; et, devant cet insuccès, je cherchai à me soustraire à cette pensée, en attendant que notre promenade nocturne m'apportât une solution.

Il était neuf heures un quart lorsque je sortis de chez moi pour m'acheminer, à travers le parc et Oxford street, vers Baker street. Je vis deux hansoms à la porte de Sherlock Holmes, et lorsque je pénétrai dans le corridor, j'entendis distinctement plusieurs voix. Je trouvai effectivement Holmes en conversation très animée avec deux hommes, dont l'un, Peter Jones, était l'agent de police officiel, tandis que l'autre, un individu long, maigre, à la figure patibulaire, revêtu d'une redingote râpée et tenant à la main un chapeau luisant, m'était totalement inconnu.

– Ah ! nous voici au complet, dit Holmes, en boutonnant sa veste et en décrochant du portemanteau sa lourde sacoche de chasse. Watson,

vous connaissez, je crois, M. Jones, de Scotland Yard ? Permettez-moi de vous présenter à M. Merryweather, qui va être notre compagnon dans l'expédition de cette nuit.

– Comme vous le voyez, docteur, nous chassons encore en chiens couplés, dit Jones, de son ton suffisant. Notre ami, ici présent, est merveilleux pour lancer ; mais il lui faut ensuite un bon chien de change.

– J'espère que tout cela n'est pas un canard, observa M. Merryweather tristement.

– Ayez confiance en M. Holmes, dit l'agent de police, d'un ton pompeux ; il a une méthode à lui, un peu trop théorique et fantastique à mon avis, mais il y a bien en lui l'étoffe d'un détective. Je dois ajouter qu'une ou deux fois même, dans l'affaire du crime de Sholto, et du trésor d'Agra, par exemple, il était plus près de la vérité que la police.

– Oh ! je vous crois sur parole, monsieur Jones, dit l'étranger avec déférence ; mais je manque mon whist du samedi, et ce sera la première fois depuis vingt-sept ans.

– Je crois, dit Sherlock Holmes, que vous jouerez plus gros jeu que jamais ce soir et que ce sera fort excitant, car pour vous, monsieur Merryweather, l'enjeu sera de quelque trente mille livres, et, pour vous, Jones, ce sera l'arrestation de l'homme que vous cherchez.

– John Clay, l'assassin, le voleur, l'escroc, le faussaire, continua M. Jones. Il est jeune, monsieur Merryweather, mais il connaît bien son métier. Si j'avais le choix entre plusieurs criminels, c'est bien à lui que je mettrais d'abord les menottes. C'est un homme vraiment remarquable, ce jeune Clay ; son grand-père était un duc authentique et lui-même a été élevé à Eton et à Oxford. Il est aussi malin qu'habile de ses doigts, et, quoique nous voyions partout des traces de son passage, nous n'arrivons jamais à le saisir : un jour, il détruira une crèche en Écosse, et huit jours après, il ouvrira une souscription en Cornouailles. Je suis sur sa piste depuis plusieurs années ; je n'ai encore jamais réussi à le voir.

– J'espère que j'aurai le plaisir de vous présenter à lui ce soir. Je me suis déjà une ou

deux fois trouvé en rapports avec M. John Clay, et je suis d'accord avec vous sur ce point qu'il est parfaitement au courant de son métier. Mais il est dix heures passées ; partons, il en est grand temps. Montez tous deux dans le premier hansom ; Watson et moi nous vous suivrons dans le second.

Sherlock Holmes ne fut pas très communicatif pendant cette longue course ; il s'étendit au fond de la voiture, en fredonnant les airs qu'il avait entendus dans la journée. Nous traversâmes un labyrinthe sans fin de rues éclairées au gaz, jusqu'au moment où nous débouchâmes dans Farringdon street.

– Nous voici presque arrivés, dit Holmes. Ce Merryweather est le directeur d'une banque et il est personnellement intéressé à cette affaire. J'ai pensé qu'il était préférable de nous adjoindre ce brave Jones, quoiqu'il soit parfaitement idiot dans l'exercice de sa profession. On ne peut cependant lui refuser certaines qualités ; il a la bravoure du bouledogue et la ténacité du homard quand il saisit une victime entre ses pinces. Mais

nous voici arrivés et les autres nous attendent déjà.

Nos voitures s'étaient arrêtées devant ce même passage que nous avons exploré dans la journée, alors qu'il était si encombré de passants.

Nous congédiâmes nos fiacres et nous suivîmes M. Merryweather dans un petit couloir terminé par une porte de service qu'il nous ouvrit. Cette porte donnait sur un étroit corridor que fermait une massive porte de fer, laquelle donnait accès à un escalier de pierre tournant, au bas duquel se trouvait une autre formidable grille de fer. Là, M. Merryweather s'arrêta pour allumer une lanterne à la lueur de laquelle nous nous engageâmes dans un couloir sombre, imprégné d'humidité, au bout duquel se trouvait une troisième porte. C'était l'entrée d'une grande cave voûtée, entièrement tapissée de massives caisses de fer.

– Rien à craindre du côté de la voûte, dit Holmes, après avoir examiné la cave.

– Ni de celui-ci, répondit M. Merryweather, en frappant les dalles avec sa canne. Mais sapristi !

mon cher, cela sonne creux, s'écria-t-il stupéfait.

– Plus de calme, je vous en prie, dit Holmes sévèrement ; voilà que vous avez déjà compromis le succès de notre expédition. Veuillez vous asseoir sur une de ces caisses et ne vous occuper de rien.

Le solennel M. Merryweather prit un air piqué et se percha sur une caisse, tandis que Holmes tombait à genoux et, à l'aide de sa lanterne et d'un microscope, examinait minutieusement les interstices des pierres. Au bout de peu d'instantes il se relevait brusquement et mettant sa loupe dans sa poche :

« Nous avons au moins une heure devant nous, dit-il, car ils ne peuvent rien faire avant que le brave usurier ne soit tranquillement endormi. Mais une fois leur besogne commencée ils ne perdront plus une minute, car plus tôt ils auront fini et plus ils auront de chances de s'échapper. Vous avez, je pense, deviné, docteur, que nous sommes dans la cave d'une des principales banques de Londres, M. Merryweather est le président du conseil d'administration et il vous

expliquera les raisons pour lesquelles les plus hardis criminels de la capitale s'intéressent tout particulièrement à cette cave.

– C'est notre or français, murmura le directeur ; nous avons déjà été plusieurs fois prévenus des tentatives qui se préparaient dans le but de s'en emparer.

– Votre or français ?

– Oui. Il y a quelques mois nous avons eu occasion d'augmenter nos réserves et nous avons emprunté à cet effet trente mille napoléons à la Banque de France. On a su que nous ne nous étions pas encore servis de cet or et qu'il était intact dans nos caves. La caisse sur laquelle je suis assis contient deux mille napoléons emballés entre des feuilles de plomb. Notre réserve en numéraire est beaucoup plus considérable en ce moment qu'elle ne l'est d'habitude dans une succursale et les directeurs en ont même été préoccupés.

– Leur inquiétude était bien justifiée, remarqua Holmes. Et maintenant songeons à faire notre plan. J'espère que dans une heure environ les

hostilités commenceront ; en attendant, il faut, monsieur Merryweather, que nous voillions cette lanterne sourde.

– Et que nous restions dans l’obscurité ?

– Je crains que ce ne soit absolument nécessaire ; j’avais bien apporté un jeu de cartes dans ma poche, pensant que nous pourrions faire notre whist à quatre. Mais les préparatifs de l’ennemi sont tels que nous ne pouvons nous risquer à garder une lumière. Il faut même choisir nos positions, car nous avons affaire à des hommes capables de tout et, quoique nous ayons l’avantage sur eux, ils peuvent nous faire du mal si nous ne prenons pas nos précautions. Moi, je vais me dissimuler derrière ce coffre et vous derrière celui-là. Puis, lorsque je tournerai la lumière de leur côté, entourez-les promptement. S’ils tirent sur nous, Watson, tirez aussi, sans la moindre hésitation.

Je plaçai mon revolver chargé sur la caisse en bois derrière laquelle j’étais accroupi. Holmes cacha sa lanterne, et nous laissa dans l’obscurité la plus complète, une obscurité que je ne

connaissais pas encore et qui m'aurait donné un sentiment de malaise, si une vague odeur de métal chauffé n'était venue nous rappeler que nous avions là une lanterne prête à nous éclairer. J'avais les nerfs extrêmement tendus et j'étais, malgré moi, impressionné par les ténèbres et l'air froid et humide de ce caveau.

– Ils ne peuvent nous échapper que par un seul côté, murmura Holmes, par la maison qui donne sur Saxe-Coburg square. Avez-vous fait ce que je vous ai demandé, Jones ?

– J'ai un inspecteur et deux officiers en faction à la porte d'entrée.

– Alors nous avons bouché toutes les issues, et maintenant plus un mot.

L'attente nous parut indéfinie. Il nous semblait que l'aurore devait commencer à poindre, tandis que d'après les calculs que nous fîmes plus tard, cette situation n'ait pas dû se prolonger au-delà d'une heure un quart. Mes membres étaient de plus en plus raides et engourdis, tant je craignais de faire le moindre mouvement ; mes nerfs étaient surexcités au dernier point, et mon oreille

si tendue que, non seulement j'entendais la tranquille respiration de mes compagnons, mais encore je distinguais l'haleine bruyante du gros Jones, de celle légère et saccadée du directeur de la banque. La caisse derrière laquelle je me cachais ne masquait pas le sol, et tout à coup mes yeux perçurent un rayon lumineux. Ce ne fut d'abord qu'un jet, qui se profila sur le dallage pour disparaître aussitôt en un mince filet. Un instant après, sans aucun avertissement, sans aucun bruit, une fissure sembla se former entre les dalles, et, à la faveur du rayon de lumière, nous aperçûmes une main blanche, presque une main de femme, qui cherchait à se glisser dans l'interstice des pierres. Peu à peu, la main avec ses doigts tendus, émergeait au-dessus du sol, puis redisparaissait aussitôt et tout rentrait dans l'obscurité, sauf le seul point lumineux qui marquait un intervalle entre les carreaux.

Cette disparition ne fut que momentanée ; une des dalles blanches tourna de côté avec un grincement plaintif, laissant un trou béant par lequel jaillit la lueur d'une lanterne. Nous vîmes alors apparaître une tête au visage jeune, à l'œil

investigateur, puis deux mains à l'aide desquelles l'individu s'appuyant de chaque côté de l'ouverture, se hissa au-dessus du trou s'aidant des genoux jusqu'à ce qu'il pût prendre pied dans la cave. Il tirait derrière lui un camarade mince et chétif comme lui, avec une figure pâle et quelques rares cheveux roux.

– La place est libre, murmura le premier arrivé. Avez-vous le ciseau et les sacs ? Grand Dieu ! Debout, Archibald, debout ! Je suis perdu.

Sherlock Holmes avait bondi hors de sa cachette, et avait saisi l'intrus par le cou, tandis que l'autre plongeait dans l'excavation en déchirant son vêtement que Jones saisit au passage. À la lueur de notre lanterne nous vîmes briller le canon d'un revolver braqué sur nous, mais le gourdin de Holmes, en s'abattant sur le poignet de l'homme qui cherchait à se défendre, fit tomber l'arme sur la pierre.

– Inutile, John Clay, dit Holmes d'un ton mielleux, votre affaire est faite.

– Je le vois, répondit l'autre avec le plus grand sang-froid. Je suppose que mon copain est sauvé

quoique vous ayez conservé les pans de son habit.

– Trois hommes l’attendent à la porte, dit Holmes.

– Oh ! vraiment, vous me semblez avoir tout prévu. Je vous en fais mon compliment.

– Je vous félicite à mon tour, répondit Holmes. Votre idée de cheveux roux a été géniale et vraiment très pratique.

– Vous verrez tout à l’heure votre « copain », dit Jones. Il sait descendre dans un trou plus vite que moi. Tendez donc les mains afin que je vous mette les menottes.

– Ne me touchez pas avec vos mains dégoûtantes, dit notre prisonnier, au moment où les menottes se refermaient. Vous ignorez sans doute que j’ai du sang royal dans les veines. Ayez aussi la bonté quand vous me parlez de me dire « monsieur » et « s’il vous plaît ».

– Fort bien, répondit Jones, en ricanant. Eh bien ! voulez-vous, s’il vous plaît, monsieur, monter afin que nous prenions un fiacre pour

conduire Votre Altesse au poste de police.

– C’est mieux ainsi, s’écria John Clay, gaiement.

Et nous ayant salués tous trois très bas, il partit tranquillement sous la garde du détective.

– Vraiment, monsieur Holmes, dit M. Merryweather, en sortant du caveau, je ne sais comment la banque pourra jamais s’acquitter envers vous du service que vous venez de lui rendre, car vous avez découvert et déjoué une des plus audacieuses tentatives de vol que j’ai vues.

– J’ai déjà eu deux ou trois fois à faire avec M. John Clay, dit Holmes. Cela m’a même coûté quelque argent et j’espère que la banque m’en dédommagera. Mais ceci dit, je suis largement payé par la satisfaction d’avoir eu une aventure que je qualifierai d’unique dans son genre et par le récit très original de l’Association des Hommes Roux.

– Vous voyez, Watson, m’expliqua Holmes le lendemain matin, en buvant un verre de soda et whisky dans son salon de Baker street, vous

voyez clairement maintenant que le seul but possible de cette curieuse annonce d'Association et de la singulière copie de l'*Encyclopédie* était de se débarrasser pendant quelques heures chaque jour de l'usurier naïf. C'était une étrange manière d'atteindre son but ; mais très bonne assurément. La tête rousse du complice a sans doute donné à Clay cette idée très suggestive. Tous deux leurraient et alléchaient l'usurier au moyen de quatre livres par semaine. Qu'était-ce, en effet, que cette somme à côté des millions qu'ils pouvaient gagner ? L'annonce que nous connaissons ayant été insérée dans les journaux, l'un des gredins tient le bureau ; l'autre engage le prêteur à s'y présenter, et ils s'assurent pleine et entière liberté chaque jour pendant la matinée. J'ai bien compris qu'ils avaient de sérieuses raisons pour vouloir être maîtres de la place, dès que j'ai su que l'employé était entré au service de Jabez Wilson pour la moitié des gages habituels.

– Mais comment avez-vous pu deviner leur but ?

– D'abord, il n'y avait pas de femme dans la

maison, d'où absence de la simple et vulgaire intrigue. Le commerce de cet homme était peu considérable, et rien dans sa maison ne pouvait justifier et un plan aussi compliqué et les sacrifices d'argent que faisaient ces habiles coquins. C'était donc hors de la maison qu'il fallait chercher leur but, mais lequel ? Je me souvins alors du goût de l'employé pour la photographie et de la manie qu'il avait de disparaître dans la cave. La cave ! Voilà la clef de l'énigme, pensai-je. Alors, je fis une enquête sur ce mystérieux employé, et je découvris que j'étais en présence d'un des plus impudents et des plus audacieux criminels de Londres. Pourquoi s'enfermait-il dans cette cave plusieurs heures par jour, pendant des mois ? Pourquoi ? C'est que sans doute il creusait un souterrain pour aboutir à un autre bâtiment.

J'en étais là de mes déductions, lorsque je suis allé avec vous sur le théâtre des lieux. Là, j'ai dû vous surprendre en frappant le sol avec ma canne ; je voulais en effet me rendre compte si le caveau s'étendait en avant ou en arrière. Puis j'ai sonné à la porte, et, comme je l'espérais,

l'employé est venu ouvrir. J'ai déjà eu affaire à lui, mais je ne connaissais pas ses traits. Je jetai un coup d'œil sur ses genoux qui étaient tels que je m'attendais à les voir. Vous avez dû remarquer vous-même combien son pantalon usé, froissé et taché à la place des genoux révélait des heures de travail dans un trou de lapin ! Dans quel but creusait cet homme ? Voilà ce qui me restait à savoir. Je tournai le coin de la rue et je m'aperçus que la Banque suburbaine de la Cité s'étendait jusqu'au local de notre ami, et, par cette découverte, mon problème était résolu. Lorsque vous êtes rentré, après le concert, je me suis rendu à Scotland Yard et chez le président du conseil d'administration de la Banque. Vous savez le résultat de ces visites.

– Enfin, comment pouviez-vous savoir qu'ils feraient leur tentative ce soir ? demandai-je.

– C'est bien simple, le fait seul d'avoir fermé le bureau de la fameuse Association prouvait que la présence de M. Jabez Wilson leur était devenue indifférente, autrement dit qu'ils avaient achevé leur tunnel ; il était essentiel pour eux de

l'utiliser au plus vite, car ils pouvaient être découverts et le numéraire même pouvait être enlevé. Le samedi devait leur convenir tout particulièrement, puisque cela leur donnait deux jours pour se sauver. C'est pour toutes ces raisons que je les attendais ce soir.

– Votre raisonnement était parfait, m'écriai-je avec une admiration non déguisée ; pas une lacune dans cette longue série de faits !

– Cela m'a sauvé de l'ennui, répondit Holmes, en bâillant. Hélas ! le voilà qui m'envahit de nouveau. Ma vie n'est qu'un perpétuel effort pour échapper à la monotonie de tous les jours, monotonie qui n'est rompue que par ces petits problèmes.

– Et vous êtes assurément un bienfaiteur de l'humanité.

Il haussa les épaules.

– Ma foi ! peut-être suis-je utile à quelque chose, répondit-il simplement.

« L'homme, c'est rien – l'œuvre, c'est tout »
comme Gustave Flaubert l'écrivait à George
Sand.

Un cas d'identité

Nous étions, Sherlock Holmes et moi, assis près de la cheminée, en face l'un de l'autre, dans l'appartement bien connu de Baker Street, lorsque, rompant le silence, il me lança cette phrase empreinte de philosophie :

– La vie a de ces bizarreries que l'esprit le plus inventif ne saurait concevoir et qui ne sont cependant que de la monnaie courante dans notre existence. Si, ouvrant la fenêtre, nous pouvions nous envoler tous deux, planer sur cette grande cité, et soulever secrètement les toitures pour jeter un coup d'œil sur les événements étranges qui s'y passent, que de surprises nous attendraient ! Tous les romans avec leur convenu, leurs conclusions prévues d'avance, nous paraîtraient fades et surannés à côté des singulières coïncidences, des sombres projets, des systèmes contradictoires, en un mot, de l'étonnante série de faits qui se succèdent, à travers les âges, pour aboutir aux résultats les plus invraisemblables !

– Je ne suis pas de votre avis, répondis-je. Les causes judiciaires dont nous lisons le compte rendu dans les journaux sont généralement vulgaires et dénuées d'intérêt ; le réalisme y est poussé jusqu'à ses dernières limites, et le dénouement n'est rien moins qu'artistique et séduisant.

– Il y a, même dans le réalisme, un choix à faire, remarqua Holmes ; c'est ce qui manque dans les rapports de police où l'on attache plus d'importance aux paroles du magistrat qu'aux détails qui, pour un observateur, sont l'essence même de l'affaire. Croyez-moi, il n'y a rien de moins simple que le lieu commun.

Je secouai la tête d'un air d'incrédulité.

– Je comprends parfaitement notre divergence d'opinion. Vous êtes le conseiller amateur, le recours suprême de tous les désespérés des trois continents ; vous vous trouvez donc tout naturellement en présence de ce qui peut se rencontrer de plus bizarre, de plus étrange au monde. Mais essayons d'une épreuve, ajoutai-je, en jetant les yeux sur le journal du matin qui avait

glissé par terre. Voici en première page l'article de tête : « Cruauté d'un mari envers sa femme. »

Le récit tient toute une colonne, mais j'en sais d'avance la teneur. Il y a, bien entendu, une histoire de femme, un ivrogne, une rixe, des coups et des blessures, une sœur ou une propriétaire compatissante. L'auteur le plus réaliste n'inventerait rien de plus cru.

– Vraiment ! eh bien ! cet exemple n'est pas fait pour appuyer votre thèse, dit Holmes, en prenant le journal et en le parcourant d'un coup d'œil. C'est l'affaire de la séparation des Dundas et j'ai même été employé à éclaircir les faits qui s'y rattachent. Le mari faisait partie d'une société de tempérance, aucune femme n'était mêlée à l'affaire ; le plus grand grief qu'on eût contre lui était sa manie d'enlever son râtelier après chaque repas et de le jeter à la figure de sa femme. Vous admettez qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun romancier d'inventer pareille accusation. Prenez donc un peu, docteur, et avouez que vous êtes battu.

Il me tendit sa tabatière, un vrai bijou ancien

en or dont le centre était une magnifique améthyste. Cet objet d'art contrastait tellement avec les habitudes de simplicité et la vie austère de mon ami que je ne pus éviter une allusion à ce sujet.

– Ah ! j'oubliais, me dit-il, que j'ai passé plusieurs semaines sans vous voir. Ceci est un petit souvenir du roi de Bohême en reconnaissance de mon heureux concours dans l'affaire des papiers d'Irène Adler.

– Et cette bague ? ajoutai-je, en désignant un très beau diamant qui brillait à son doigt.

– C'est un présent de la maison régnante de Hollande, mais les circonstances très délicates auxquelles j'ai été mêlé me font un devoir d'être d'une discrétion absolue, même vis-à-vis de vous, qui avez bien voulu mettre en lumière plusieurs de mes succès.

– Et travaillez-vous en ce moment, demandai-je avec curiosité ?

– J'ai environ dix ou douze affaires à étudier, sur lesquelles je n'en trouve pas une vraiment

intéressante. Comprenez bien : elles sont sérieuses sans offrir la moindre originalité. J'ai remarqué que les faits les plus insignifiants fournissaient parfois ample matière à l'observation et à cette rapide analyse de la cause et de l'effet qui rend toute recherche si passionnante. Les plus grands crimes sont souvent les plus simples parce que le motif en est très clair.

Les causes que j'étudie en ce moment ne présentent aucun intérêt, à l'exception cependant d'une seule plus embrouillée que les autres et au sujet de laquelle j'ai été consulté de Marseille. Mais je vais être sans doute plus occupé dans quelques instants car, si je ne me trompe, voici un de mes clients.

Il s'était levé, et, par la fenêtre dont les volets étaient entrouverts, il observait ce qui se passait dans la rue sombre, grise, mélancolique, comme toutes les rues de Londres. Je jetai un coup d'œil par-dessus son épaule et je vis sur le trottoir opposé une grande et forte femme qui portait autour du cou un gros boa de fourrure. Son

chapeau à larges bords coquettement relevés, dans le style duchesse de Devonshire, était orné d'une énorme plume qui retombait sur l'oreille. Je remarquai que son œil, à demi-dissimulé par cette coiffure monumentale, était fixé sur nos fenêtres et que ses doigts machinalement occupés à déboutonner et à reboutonner ses gants dénotaient une nervosité extraordinaire. Soudain elle se redressa, et, bondissant d'un trottoir à l'autre, se précipita sur la sonnette qu'elle agita violemment.

– Je connais ces symptômes, dit Holmes, en jetant sa cigarette dans le feu. Cette hésitation est toujours le signe d'une « affaire de cœur ». Elle voudrait un conseil mais trouve le sujet bien délicat pour le révéler à un tiers. Et cependant, là encore, il y a des nuances. Une femme gravement trompée par un homme n'hésite jamais ; elle se pend au cordon de sonnette et le casse. Ici le cœur est blessé, la jeune personne est plus perplexe et peinée que courroucée. Mais la voici, elle va nous mettre au courant.

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'on frappait

à la porte, et que le petit groom entra, annonçant miss Mary Sutherland qui s'avança majestueuse, écrasant par l'ampleur de ses formes le jeune garçon qui la précédait.

Sherlock Holmes la reçut avec l'aimable courtoisie qui le caractérisait ; puis ayant fermé la porte et invité la visiteuse à s'asseoir dans un fauteuil, il l'étudia dans ses moindres détails mais avec l'air distrait qu'il prenait dans ces cas-là.

– Étant donné votre myopie, lui dit-il, la machine à écrire doit vous fatiguer.

– J'ai éprouvé de la lassitude au début, répondit-elle, mais maintenant je sais sans regarder où se trouvent les lettres.

Tout à coup, elle sursauta violemment sur sa chaise ; sa physionomie plutôt joviale exprima la terreur et l'ébahissement en présence de la réflexion de Holmes.

– Vous avez sûrement entendu parler de moi, monsieur, s'écria-t-elle, ou vous êtes sorcier ?

– Peu importe, dit Holmes en riant, c'est mon affaire d'être toujours bien renseigné. La grande

habitude que j'ai de tout observer me fait voir ce qui échappe à d'autres ; autrement pourquoi me consulteriez-vous ?

– C'est Mrs Etheredge qui m'a conseillé de venir ici ; vous souvenez-vous que tout le monde, y compris la police, croyait son mari mort et que vous l'avez instantanément retrouvé. Oh ! monsieur Holmes, puissiez-vous réussir aussi bien pour moi. Je ne suis pas riche, j'ai en tout quatre mille livres de rentes sans compter ce que peut me rapporter mon travail de copie. Eh bien ! je donnerais tout ce que je possède pour savoir ce qu'est devenu M. Hosmer Angel.

– Dites-moi donc, reprit Holmes, les yeux fixés sur le plafond et les doigts serrés, selon sa manie, dites-moi pourquoi vous êtes sortie de chez vous avec un tel affolement ?

Le regard quelque peu vague de miss Mary Sutherland prit une expression d'effroi.

– En effet, je suis sortie précipitamment de chez moi, furieuse de l'indifférence de M. Windibank, mon père, dans une question aussi grave. Il n'a voulu ni prévenir la police ni venir

vous voir ; c'est sur son refus de faire aucune démarche et sa persistance à répéter qu'après tout le mal n'était pas bien grand, que furieuse j'ai revêtu mes effets pour courir chez vous.

– Votre père ? dit Holmes, vous vouliez dire votre beau-père, puisqu'il ne porte pas le même nom que vous.

– Oui, mon beau-père ; je l'appelle mon père, tout étrange que cela paraisse, vis-à-vis d'un homme qui n'est que de cinq ans et cinq mois plus âgé que moi.

– Et votre mère est en vie ?

– Oh ! oui, et elle a une excellente santé. Je n'ai pas été très satisfaite de la voir se remarier si vite après la mort de mon père et épouser un homme qui avait près de quinze ans de moins qu'elle. Mon père était plombier et habitait Tottenham-Court road. Il laissa en mourant un bon fonds de commerce que ma mère continua à faire valoir avec l'aide de M. Hardy le contremaître : mais sous l'influence de M. Windibank, placier en vins, et par conséquent dans une situation meilleure que la sienne, elle

vendit son fonds avec la clientèle. Elle toucha, capital et intérêts, cent dix-sept mille cinq cents francs, somme bien inférieure à celle que mon père eût touchée s'il eût vécu.

Je pensais que ce récit aussi extravagant qu'inutile lasserait la patience de Holmes, mais, à mon grand étonnement, il semblait écouter avec le plus vif intérêt.

– Est-ce que c'est sur cette vente que votre petit avoir a été constitué ?

– Oh ! non, monsieur, c'est chose complètement séparée puisque c'est un legs qui m'a été laissé par mon oncle Ned Auckland et qui est représenté par des actions de la Nouvelle-Zélande rapportant quatre et demi pour cent. Le capital de soixante-deux mille francs est inaliénable et je n'en puis toucher que les intérêts.

– Vous m'intéressez beaucoup, dit Holmes. Et puisque votre revenu s'élève à deux mille cinq cents francs par an, sans compter ce que vous gagnez en dehors de cela, vous avez les moyens de vous payer quelques petits voyages et bien des

fantaisies. Il me semble qu'une femme seule peut se tirer parfaitement d'affaire avec un revenu d'environ quinze cents francs.

– Je vivrais confortablement avec une somme inférieure à celle-là, monsieur Holmes, mais vous comprenez que tant que j'habite chez mes parents, je ne puis et ne veux être à leur charge, de sorte que je leur laisse la jouissance de mes revenus. Bien entendu, cela n'aura qu'un temps. M. Windibank touche mes coupons tous les trimestres et les verse à ma mère ; pour moi, je me suffis parfaitement à moi-même avec les appointements qu'on me donne pour mes copies ; cela me rapporte vingt centimes par feuille et je puis en faire de quinze à vingt par jour.

– Vous m'avez très clairement exposé votre situation, dit Holmes. Je vous présente mon ami le docteur Watson ; vous pouvez parler devant lui aussi librement que devant moi. Soyez donc assez aimable pour nous dire tout ce que vous savez sur M. Hosmer Angel.

Miss Sutherland rougit légèrement, et elle se mit à jouer nerveusement avec la frange de sa

jaquette.

– Je l’ai rencontré pour la première fois, dit-elle, au bal des gaziers. Cette corporation envoyait toujours des invitations à mon père de son vivant et continue, maintenant qu’il n’est plus, si bien que ma mère en a reçu une ces jours-ci. M. Windibank n’était pas d’avis que nous allions à ce bal ; il est toujours opposé à ce que nous acceptions quoi que ce soit, et serait absolument furieux si j’allais aux réunions scolaires des dimanches. Mais cette fois-ci ma résolution était prise ; je voulais aller à ce bal et de quel droit m’en eût-il empêchée ? Il nous objectait que ce bal serait mal composé, mais ce n’était pas mon avis car tous les amis de mon père devaient s’y trouver. Il ajoutait que je n’avais pas de quoi m’habiller, alors que j’avais dans mon armoire une robe de peluche pourpre que je n’avais jamais portée. Enfin, à bout d’arguments, il partit pour la France, prétextant les affaires de sa maison. Ma mère et moi nous allâmes au bal accompagnées de M. Hardy qui avait été notre premier commis.

– Je suppose, interrompit Holmes, que lorsque M. Windibank revint de France, il fut très contrarié d'apprendre que vous étiez allée à cette fête.

– Dans tous les cas, il fut très aimable, sourit et dit, en haussant les épaules, qu'il n'y avait rien de plus entêté qu'une femme.

– J'y suis. Vous disiez donc qu'à ce bal des gaziers vous aviez rencontré un certain M. Hosmer Angel ?

– Oui, monsieur, je l'ai rencontré ce soir-là pour la première fois et il est venu le lendemain demander si nous étions rentrées à bon port. Ensuite nous, ou plutôt moi, je me suis promenée deux fois avec lui en tête à tête. Mais le retour de mon beau-père m'empêcha de continuer à recevoir M. Hosmer Angel !

– Vraiment, et pourquoi donc ?

– Ne vous ai-je pas dit que mon beau-père s'opposait à ce que je visse des étrangers ? Il les éloignait le plus possible sous prétexte qu'une femme doit se contenter de vivre au sein de sa

famille. Or moi, je vous répète ce que je disais à ma mère, c'est qu'une femme doit se créer des relations : or je n'en avais pas.

– Revenons, je vous prie, à M. Hosmer ; n'a-t-il fait aucune tentative pour vous voir de nouveau ?

– Comme mon beau-père devait retourner en France huit jours plus tard, M. Hosmer m'écrivit qu'il trouvait plus prudent d'attendre ce départ pour nous rencontrer. Mais nous étions en correspondance, M. Hosmer et moi, et je recevais chaque jour une lettre de lui. Mon père ne s'en doutait pas, puisque c'était moi-même qui recevais le courrier et le distribuais.

– Étiez-vous déjà, à ce moment-là, fiancée à M. Hosmer ?

– Oh ! oui, monsieur Holmes ; nous avons été fiancés après notre première promenade. Hosmer, je veux dire M. Angel, était caissier dans un bureau de Leadenhall street et...

– Quel bureau ?...

– Hélas ! monsieur, je n'en sais rien.

- Où demeurait-il alors ?
- Il habitait le bureau même.
- Et vous ne savez pas son adresse ?
- Non, si ce n'est que le bureau se trouve dans Leadenhall street.
- Mais où adressiez-vous vos lettres ?
- Au bureau de poste de Leadenhall street, poste restante. Il me disait que si mes lettres lui étaient adressées à son bureau, les employés, en voyant une écriture de femme, ne lui épargneraient pas leurs sarcasmes ; c'est alors que j'ai proposé de les écrire à la machine comme il le faisait lui-même, mais il refusa sous prétexte que mon écriture lui faisait plus de plaisir que ces caractères imprimés, qu'il trouvait trop banals. Cela vous prouve à quel point il m'aime, monsieur Holmes, et combien ses sentiments sont élevés.
- C'est très suggestif, en effet, répartit Holmes. J'ai constaté, il y a longtemps déjà, à quel point les petits détails ont de l'importance. Pouvez-vous vous rappeler d'autres particularités

ayant trait à M. Hosmer Angel ?

– C’était un homme très timide, monsieur. Il sortait avec moi de préférence le soir afin d’être moins remarqué. Il était réservé dans ses manières et parfaitement bien élevé. Sa voix elle-même était douce. Il avait eu dans sa jeunesse une esquinancie, et il lui en était resté une grande sensibilité de la gorge qui le forçait à parler bas. Il était, quoique très simple, fort bien mis et toujours tiré à quatre épingles. Il était myope comme moi, ce qui l’obligeait à porter des lunettes bleues.

– Et qu’est-il arrivé durant le séjour en France de M. Windibank, votre beau-père ?

– M. Hosmer Angel est revenu me voir et m’a proposé de nous marier avant le retour de mon beau-père, c’est-à-dire le vendredi suivant. Et il était de si bonne foi, qu’il m’a fait jurer sur la Bible que je lui resterais fidèle, quoi qu’il pût arriver. Ma mère a approuvé cette garantie qu’il exigeait, n’y voyant qu’une preuve de son amour pour moi. Je dois vous dire que ma mère l’a toujours encouragé, dès le début, et qu’elle lui a

même témoigné plus d'affection qu'à moi. Lorsqu'il fut question d'une date aussi rapprochée pour le mariage, je demandai comment il fallait agir vis-à-vis de mon beau-père. Ma mère, comme M. Hosmer Angel, me conseillèrent de ne pas nous occuper de lui, et de ne lui annoncer la chose que lorsqu'elle serait faite. Ma mère s'engagea même à tout arranger avec lui. Je dois vous avouer, monsieur, que ce plan ne me séduisait qu'à demi. Je n'avais, il est vrai, aucune autorisation à lui demander, puisqu'il est de peu d'années plus âgé que moi, mais je ne voulais cependant rien faire en cachette ; je me décidai donc à lui écrire à Bordeaux, où la maison qu'il représente a sa succursale française, et ma lettre me revint le matin même du mariage.

– Votre lettre ne l'a donc pas trouvé à son adresse ?

– Non, monsieur, il était parti pour l'Angleterre un peu avant que le courrier portant ma lettre ne lui parvînt.

– C'était vraiment jouer de malheur.

– Votre mariage alors était fixé au vendredi. Devait-il se faire à l'église ?

– Oui, monsieur, à Saint-Sauveur près de King's cross, en très petit comité ; nous devions ensuite déjeuner à l'hôtel Saint-Pancrease. Hosmer vint en hansom nous chercher, ma mère et moi ; il nous mit toutes deux dans son fiacre et héla pour lui-même une autre voiture, la seule qui se trouvât dans la rue. Nous arrivâmes les premières devant l'église et lorsque le fiacre qui nous suivait s'arrêta, nous fûmes stupéfaites de le trouver vide. Le cocher descendit de son siège aussitôt, et, ayant constaté l'absence de son client, il nous déclara ne pouvoir comprendre ce qui s'était passé, car il l'avait vu de ses propres yeux monter dans la voiture. Ceci se passait vendredi dernier, monsieur Holmes, et depuis je n'ai rien vu ni rien entendu dire qui pût me mettre sur la trace de mon fiancé.

– Il me semble qu'il vous a traitée d'une manière indigne, dit Holmes.

– Oh ! non, monsieur, il était trop bon, trop charmant pour m'avoir abandonnée ainsi.

Comment ? Toute la matinée il n'avait cessé de me supplier de lui demeurer fidèle quoi qu'il pût arriver, fût-ce même la circonstance la plus imprévue. « Nous sommes liés à tout jamais, me disait-il ; je ne l'oublierai pas et je m'en prévaudrai tôt ou tard. » Ce langage me semblait singulier quelques heures avant le mariage, mais maintenant je me l'explique.

– Évidemment. Votre opinion est donc que M. Hosmer Angel est victime d'une catastrophe ?

– Oui, monsieur, c'est sûrement parce qu'il prévoyait un danger qu'il m'a dit la phrase étrange rapportée plus haut.

– Avez-vous une idée quelconque sur le genre de danger qui le menaçait ?

– Non, aucune.

– Permettez-moi encore une question. Comment votre mère a-t-elle pris cet événement ?

– Elle était furieuse et m'a priée de ne jamais lui reparler de cette triste affaire.

– Et votre père ? lui avez-vous raconté ce qui

s'était passé ?

– Oui, et il a pensé comme nous qu'il était sans doute arrivé un accident à Hosmer, mais que nous entendrions sûrement parler de lui. Dans quel but un individu m'aurait-il amenée à la porte de l'église pour me planter là ensuite ? Ah ! s'il m'avait emprunté de l'argent, s'il m'avait épousée, s'il s'était fait assurer mon capital, alors c'eût été plus compréhensible. Mais Hosmer n'était pas un homme d'argent et il n'aurait jamais voulu accepter même un schelling. Maintenant je me demande ce qui a pu lui arriver ? Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ? Cette incertitude me rend folle. Je ne dors plus, je n'ai pas un instant de repos.

Ici miss Sutherland dut s'interrompre, car les sanglots l'étranglaient ; elle tira de son manchon un mouchoir et répandit d'abondantes larmes.

– J'examinerai votre affaire, dit Holmes, en se levant, et je suis persuadé que nous arriverons à un résultat. Ayez confiance en moi et tâchez de ne plus penser à tout cela. Que M. Hosmer Angel disparaisse de votre souvenir comme de votre

vie !

– Alors je ne le reverrai plus !

– Je crains bien que non !

– Que lui est-il donc arrivé ?

– Je me charge de vous l'apprendre avant peu, mais en attendant, il me faut une description minutieuse de sa personne et celles de ses lettres dont vous consentiriez à vous dessaisir.

– J'ai fait insérer une annonce dans la « Chronique » de samedi, dit-elle ; la voici avec quatre lettres de lui.

– Merci, quelle est votre adresse ?

– 31, Lyon street, Camberwell.

– Vous n'avez jamais eu l'adresse de M. Angel, n'est-ce pas ? mais où est le bureau de votre beau-père ?

– Mon beau-père est représentant de commerce pour la maison Westhouse et Marbank de Fenchurch street qui fait en grand l'importation du claret.

– Merci. Cela me suffit ; votre déposition est

très claire. Laissez-moi vos papiers et suivez mon conseil. Oubliez à tout jamais ce fâcheux personnage et qu'il n'influe en rien sur votre destinée.

– Merci de votre bon intérêt, monsieur Holmes, mais je ne puis me résoudre à cela et je resterai fidèle à M. Hosmer afin qu'il me trouve prête à lui appartenir quand il reviendra.

Ce fut dit avec un tel accent de conviction que, pris de respect pour la foi si simple et si naïve de cette brave fille, nous n'osâmes répliquer malgré le ridicule de sa coiffure et le peu d'intelligence que révélait sa physionomie. Elle déposa ses papiers sur la table et se retira en promettant de revenir dès qu'on lui ferait signe.

Sherlock Holmes demeura quelques instants silencieux, les doigts serrés, les jambes étendues, le regard obstinément fixé au plafond. Puis il décrocha de son chevalet la vieille pipe de terre huileuse qui était en tout temps sa conseillère et l'ayant allumée il se renversa sur sa chaise. Bientôt un nuage de fumée l'enveloppa tandis que son visage reflétait une langueur extrême. –

Le problème est banal, observa Holmes, mais la jeune personne est intéressante à étudier. J'ai déjà vu des cas semblables ; mon recueil fait mention d'une circonstance analogue à Andover en 77. L'année dernière même, à La Haye, il s'est passé une chose similaire, et, quelque ancienne que soit la ruse, j'ai noté ici cependant deux détails absolument inédits. Mais la jeune fille à elle seule est une étude.

– Vous avez alors découvert en elle ce qui est resté absolument caché pour moi.

– C'est que, voyez-vous, Watson, vous ne savez pas observer, ni même regarder, et tout ce qui a quelque importance vous échappe. Je n'ai pas encore réussi à vous faire comprendre tout ce que peut révéler une manche ! à quel point peut être suggestif un ongle ou un pouce, ou les conséquences qu'on peut tirer d'un lacet de bottine. Dites-moi votre opinion sur cette femme d'après son extérieur. Décrivez ses vêtements.

– Eh bien ! elle avait un chapeau de paille à larges bords, couleur ardoise, orné d'une plume rouge brique ; une jaquette noire brodée de perles

de jais et agrémentée d'une frange de même espèce ; une robe d'un brun très foncé garnie au col et aux manches de peluche pourpre. Elle portait des gants gris usés à l'index. J'ai omis de regarder ses bottines. Enfin elle avait de petites boucles d'oreilles à pendeloques, et m'a donné l'impression d'une personne fort à son aise dans le milieu peu élégant auquel elle appartient.

Sherlock Holmes applaudit discrètement et ne put s'empêcher de sourire.

– Ma parole, Watson, vous faites des progrès. Votre description est très exacte. Il est vrai que vous avez omis tout ce qui était important, mais vous avez compris la méthode et vous voyez juste quant aux couleurs. Ne vous fiez jamais aux impressions générales, mon garçon, mais consacrez toute votre attention aux détails. Chez une femme, je regarde toujours les manches d'abord. Chez un homme, je regarde de préférence le pantalon aux genoux. Comme vous l'avez observé, cette femme avait de la peluche à sa manche ; c'est, comme vous le savez, l'étoffe qui se frappe le plus facilement. Or au-dessus du

poignet, il y avait sur la peluche la double ligne qui se forme lorsque, écrivant à la machine, on appuie la main sur la table. La même marque existe sur la manche des personnes qui cousent à la machine à main ; mais alors le bras gauche seul est marqué, et encore, du côté opposé au pouce, au lieu de l'être sur toute la largeur du poignet comme chez miss Sutherland. De plus, en regardant attentivement son visage, je remarquai sur le nez l'empreinte d'un binocle ; cette observation jointe à l'autre me permit, au grand étonnement de la demoiselle, de lui parler de sa myopie et de l'écriture à la machine.

– J'avoue que j'avais été aussi surpris qu'elle.

– C'était pourtant bien simple ! Une autre remarque me parut digne d'intérêt : c'est que les bottines de la jeune personne fussent dépareillées ; sans être toutefois absolument dissemblables, l'une ayant un bout pointillé et l'autre un bout uni. Est-il admissible qu'une jeune personne soignée sorte avec des bottines dépareillées, à moitié mises, à moins qu'elle ne soit partie précipitamment ? Une de ses bottines

n'avait que deux boutons boutonnés sur cinq, et l'autre le troisième et le cinquième boutons seulement.

– Ensuite ? demandai-je, de plus en plus intéressé par le raisonnement si serré et si clair de mon ami Sherlock Holmes.

– Je constatai, pour mémoire, que complètement prête et sur le point de sortir, elle avait écrit une lettre. Vous avez sûrement remarqué que son gant droit était déchiré à l'index et que le gant comme le doigt étaient tachés d'encre violette. Dans sa précipitation, elle avait dû enfoncer sa plume trop profondément dans l'encrier. De plus, la marque était toute fraîche, preuve que la demoiselle venait d'écrire lorsqu'elle est venue. Tout ce que je vous dis là, bien qu'amusant, est tout à fait élémentaire et saute aux yeux. Mais il faut maintenant, Watson, que je vaque à mes affaires. Vous serait-il égal de me lire l'annonce du journal donnant la description de M. Hosmer Angel ?

Je m'approchai de la fenêtre et je lus ce qui suit : « Perdu le 16, au matin, un individu du nom

d'Hosmer Angel, haut d'environ cinq pieds sept pouces, très fortement bâti ; teint blafard, cheveux noirs, un peu chauve au sommet de la tête, moustache et épais favoris noirs, lunettes teintées, léger défaut de langue. Était vêtu la dernière fois qu'il a été rencontré d'une redingote noire doublée de soie, d'un gilet noir avec chaîne Albert en or, d'un pantalon en cheviote grise : il était chaussé de bottines à élastiques recouvertes de guêtres brunes ; était employé dans un bureau de Leadenhall street. Quiconque apportera, etc...

– Cela me suffit, dit Holmes. Quant aux lettres, ajouta-t-il, en les parcourant, elles sont fort banales ; absolument rien qui mette sur la piste de M. Angel, sauf la citation de Balzac. Mais il est un détail qui doit vous frapper comme moi.

– C'est qu'elles sont imprimées, répliquai-je.

– Oui, jusqu'à la signature. Voyez-vous : Hosmer Angel, bien imprimé au bas des lettres ? Je remarque aussi qu'elles sont datées, mais qu'elles ne portent que l'adresse très vague de Leadenhall street. Cette signature imprimée est

pour moi très suggestive ; je dirai même concluante.

– Pourquoi ?

– Est-il possible, cher ami, que vous n'en compreniez pas l'importance ?

– Non, à moins cependant que l'individu en question n'ait eu l'intention de récuser ces lettres dans le cas où on lui intenterait un procès pour abus de parole.

– Vous n'y êtes pas. En attendant je vais écrire deux lettres qui nous procureront des données certaines. J'adresse l'une à une compagnie de la Cité, l'autre au beau-père de la jeune personne, M. Windibank, à qui je donne rendez-vous demain soir, à six heures, ici. Il est préférable, je crois, de nous en prendre aux personnages masculins de cette comédie. Et maintenant, docteur, plus rien à faire jusqu'à ce que j'aie reçu mes réponses ; pensons donc à autre chose.

Je connaissais pour les avoir vues à l'œuvre les puissantes facultés de raisonnement de mon ami et l'énergie extraordinaire qu'il savait

déployer pour arriver à son but. Aussi ne doutai-je pas un instant qu'il n'eût des raisons sérieuses pour montrer tant de calme et d'aplomb dans le singulier mystère qu'il était appelé à sonder. Une fois seulement, dans l'affaire de la photographie d'Irène Adler, je l'avais trouvé en défaut ; mais en revanche, quand je me rappelais le drame de la Marque des Quatre, les étranges circonstances qui se rattachaient à l'étude de rouge, je me sentais plein de confiance dans la solution de ce dernier problème et j'étais convaincu qu'à brève échéance, Holmes se trouverait sur la piste du fiancé de miss Sutherland. Je le laissai donc fumer sa pipe de terre noire en paix et je courus là où le devoir m'appelait. J'avais à ce moment un client très malade dont le soin m'absorba toute la journée du lendemain. Je ne repris ma liberté que vers six heures du soir ; j'en profitai aussitôt pour sauter dans un hansom et me faire conduire à Baker street, tout en craignant d'avoir manqué le dénouement de l'histoire qui m'intéressait.

Je trouvai Sherlock Holmes seul, à moitié endormi dans son fauteuil ; près de lui tout un déploiement de bouteilles et d'éprouvettes ; et

l'odeur saine mais âcre de l'acide chlorhydrique me prouvait qu'il venait de se livrer à ses plus chères expériences.

– Eh bien ! avez-vous une solution ? demandai-je aussitôt.

– Oui, c'était le bisulfate de...

– Non, non, pas ça, le mystère, m'écriai-je.

– Oh ! pardon, j'étais encore absorbé par mon travail d'aujourd'hui. Mais il n'y a jamais eu aucun mystère dans cette affaire émaillée, toutefois, de quelques détails intéressants. Je n'ai qu'un regret à exprimer, c'est qu'il n'existe pas de loi pour punir ce gredin.

– Mais qui est le coupable et pourquoi a-t-il abandonné miss Sutherland ?

Je n'avais pas encore achevé de formuler ma question et Holmes n'avait pas encore ouvert la bouche pour y répondre, que nous entendîmes dans le corridor un pas pesant ; puis un coup à la porte.

– C'est le beau-père de la jeune fille, M. James Windibank, me dit Holmes. Il m'a écrit qu'il

viendrait à six heures. Entrez, cria-t-il.

L'homme qui se présenta était un vigoureux garçon d'âge moyen, trente ans environ, à la peau blafarde, aux manières doucereuses, insinuantes même, et avec une paire d'yeux pleins de malice et de roublardise. Il nous jeta un regard inquisiteur, plaça son chapeau haut de forme grasseyé sur le buffet, et nous ayant légèrement salués il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur la chaise la plus proche.

– Bonsoir, monsieur James Windibank, dit Holmes, je crois que c'est bien vous qui, par cette lettre imprimée, me donnez rendez-vous ici à six heures.

– Oui, monsieur, j'arrive peut-être un peu en retard, mais je ne suis pas toujours libre de mes mouvements. Je regrette beaucoup que miss Sutherland vous ait ennuyé de cette petite affaire, car je suis d'avis qu'il faut laver son linge sale en famille. C'est contre mon gré qu'elle est venue vous voir, mais c'est une personne si nerveuse et impulsive, comme vous avez pu en juger vous-même, qu'il est difficile de la faire revenir sur

une résolution qu'elle a prise. Il est vrai que vous n'avez rien à voir avec la police officielle, ce qui rendait sa démarche moins grave ; il n'est cependant pas agréable de voir ébruiter un événement de famille aussi fâcheux que celui-là. Enfin c'est de l'argent dépensé inutilement ; comment retrouver cet Hosmer Angel ?

– Je compte bien le découvrir, dit Holmes avec calme ; j'ai de sérieuses raisons pour parler ainsi.

M. Windibank eut un tressaillement nerveux et laissa tomber ses gants.

– Je vous félicite, dit-il.

– Il est singulier que la machine à écrire ait presque autant d'individualité que l'écriture ordinaire. Excepté lorsqu'elles sont tout à fait neuves, vous n'en trouveriez pas deux qui soient absolument identiques. Ainsi il y a des lettres qui s'usent plus que d'autres ; il y en a qui s'usent d'un côté seulement. Voyez plutôt votre lettre, monsieur Windibank : pas un de vos « e » n'est irréprochable et le délié des « r » a un petit défaut. J'y découvre quatorze autres signes caractéristiques, mais ceux que je vous ai cités

sont les plus évidents.

– Il est certain que cette machine est un peu usée, car au bureau elle nous sert pour toute notre correspondance, répondit notre visiteur, en dardant ses petits yeux vifs sur Holmes.

– Ce n'est pas tout, monsieur Windibank, ajouta Holmes, et nous allons continuer cette étude vraiment intéressante qui me suggère la pensée d'une monographie sur la machine à écrire et le rôle qu'elle peut jouer dans les crimes. J'ai déjà étudié le sujet. Je suis en possession de quatre lettres qui sont censées être de l'homme disparu ; elles sont toutes écrites à la machine et outre cette particularité que les « e » sont barbouillés et les déliés des « r » défectueux, vous pourrez y voir avec ma loupe, si vous le voulez bien, les quatorze autres signes caractéristiques auxquels j'ai fait allusion.

M. Windibank se leva brusquement et saisit son chapeau.

– Je n'ai pas de temps à perdre, monsieur Holmes, et je ne puis écouter plus longtemps ces élucubrations fantastiques. Si vous trouvez

l'individu, arrêtez-le, et faites-le moi savoir.

– Certainement, répondit Holmes, en se dirigeant vers la porte pour la fermer à clé. Je vous annonce qu'il est pris.

– Comment ? Où ? cria M. Windibank.

Il était devenu blême et regardait tout autour de lui comme ferait une souris prise au piège.

– Oh ! c'est assez plaisanté, vraiment assez, dit Holmes avec une feinte douceur. Il n'y a pas moyen de vous en tirer, monsieur Windibank. Votre ruse est absolument percée à jour et vous m'avez fait un mauvais compliment en me disant qu'il était impossible de résoudre un problème aussi simple. C'est ça, asseyez-vous et causons sérieusement.

Notre homme, de plus en plus blême et couvert d'une sueur froide, se laissa tomber sur un fauteuil.

– Ce... ce n'est pas passible des tribunaux, balbutia-t-il.

– Je le crains, monsieur Windibank, mais, entre nous, c'est la supercherie la plus cruelle, la

plus égoïste, la plus lâche que je connaisse. Laissez-moi maintenant vous raconter brièvement les faits et vous m'arrêterez si je me trompe.

Notre individu était enfoncé sur sa chaise, la tête penchée sur la poitrine ; il semblait complètement atterré.

Holmes appuya ses pieds sur le manteau de la cheminée et les mains dans les poches selon l'habitude qui lui était familière, il commença un récit qu'il semblait plutôt adresser à lui-même qu'à l'assistance.

– Le personnage en question a épousé, uniquement pour son argent, une femme beaucoup plus âgée que lui et dont la fille contribuait, par sa petite fortune personnelle, à l'aisance de la maison. Les revenus de la jeune personne représentaient une somme considérable pour des gens de cette position ; et sans cet appoint, ils se fussent assurément sentis gênés. Il fallait donc à tout prix que cet état de choses subsistât. Il était évident que la jeune fille, avec sa nature bonne et aimable, susceptible d'affections vives et même de passion, douée en

plus de qualités physiques, se marierait avant peu et que, par son mariage, sa famille perdrait deux mille cinq cents francs de rente par an. Alors qu’imagine le beau-père pour y mettre obstacle ? Il l’empêche de sortir et lui interdit de rechercher la société des gens de son âge. Mais il craint que ce système ne lui réussisse pas, car sa belle-fille lui résiste, fait valoir ses droits à l’indépendance et déclare un certain jour qu’elle est décidée à aller au bal. Qu’invente cette fois le beau-père ? Une ruse qui fait plus d’honneur à son intelligence qu’à son cœur. Aidé de sa femme, qui devient son complice, il se déguise, cache ses yeux sous des lunettes bleues, se grime avec une fausse moustache et d’épais favoris, transforme sa voix en un murmure insinuant et, profitant de la myopie de la jeune personne, il se présente comme M. Hosmer Angel ; il éloigne ainsi les prétendants et lui fait la cour pour son propre compte.

– Ce n’était qu’une plaisanterie au début, murmura notre visiteur ; nous ne pouvions supposer qu’elle s’emballât à ce point.

– Assurément, mais il n'en est pas moins vrai que la jeune personne était très éprise et qu'elle n'a jamais soupçonné une trahison, persuadée qu'elle était que son beau-père était en France. Elle était visiblement flattée des assiduités dont elle était l'objet, et l'admiration non déguisée de sa mère en augmentait encore l'effet. Alors M. Angel se risqua à venir chez la jeune personne, car il voulait, pour arriver à son but, pousser les choses aussi loin que possible. Ils se rencontrèrent souvent, et, finalement, se fiancèrent ; c'était pour lui le moyen d'empêcher la jeune fille de chercher un autre prétendant. Cependant cette ruse ne pouvait toujours durer et les soi-disant voyages en France du beau-père étaient embarrassants à expliquer. Il fallait donc à tout prix terminer l'affaire et cela d'une manière dramatique afin d'impressionner à tel point la fiancée qu'elle ne songeât pas de longtemps à se marier. Ceci explique le vœu de fidélité qu'il lui fit jurer sur la Bible et ses allusions à un événement pouvant se produire le matin même du mariage. Le but de James Windibank était que miss Sutherland fût liée de telle manière à

Hosmer Angel, et qu'elle ignorât si bien son sort, que pendant dix ans elle ne voulût écouter aucune proposition de mariage. Il la mena donc jusqu'à l'église et comme la farce devait s'arrêter là, il disparut facilement en employant le vieux truc qui consiste à entrer dans un fiacre par une porte et à en sortir par l'autre. N'est-ce pas ainsi, monsieur Windibank, que les événements se sont passés ?

Notre homme, en écoutant ce récit, avait recouvré quelque assurance et, lorsqu'il se leva pour répondre, une froide ironie se lisait sur son visage.

– C'est vrai ou pas vrai, monsieur Holmes, dit-il, mais peu importe, et puisque vous êtes si malin, vous n'ignorez pas que c'est vous et non pas moi qui transgressez la loi en ce moment. Je n'ai rien fait qui tombe sous le coup de cette loi, tandis que vous vous rendez coupable de voies de fait et de contrainte illégale, en maintenant cette porte fermée à clef.

– La loi, comme vous le dites fort bien, ne peut vous atteindre, dit Holmes, en ouvrant la

porte, et cependant personne plus que vous ne mérite châtement. Si la jeune personne que vous avez indignement traitée avait un frère ou un ami, il aurait raison de vous cravacher. Par Jupiter, continua-t-il en s'animant, à la vue du sourire railleur de son interlocuteur, cela ne rentre pas dans mes attributions, mais ma parole, j'ai là un fouet de chasse sous la main et je crois que je vais me payer une...

Il s'était avancé pour saisir le fouet, mais il n'en eut pas le temps.

M. Windibank s'était esquivé et dégringolant l'escalier avait refermé derrière lui la lourde porte du vestibule. Par la fenêtre nous l'aperçûmes se sauvant à toutes jambes.

– Voilà un gredin qui a du toupet, dit Holmes gaiement, en retombant sur sa chaise. Cet individu n'en est qu'à son début dans la voie du crime et il ira jusqu'au bague. En tout cas, cette affaire n'a pas été complètement dénuée d'intérêt. – J'avoue que je ne suis pas bien votre raisonnement.

– Eh bien ! je vais vous l'expliquer. J'étais dès

le début, persuadé que ce M. Hosmer Angel avait de fortes raisons pour agir d'une manière aussi bizarre, et il était pour moi clair jusqu'à l'évidence, que le beau-père était le seul individu devant tirer profit de l'aventure. Un autre détail qui me parut suggestif était que jamais le beau-père et le fiancé n'avaient apparu ensemble : l'un succédait à l'autre. Les lunettes bleues me semblèrent suspectes aussi bien que cette voix étrange et ces longs favoris. Je soupçonnai un déguisement ; et tous mes doutes se changèrent en conviction lorsque je constatai que la signature de M. Angel était imprimée dans le but évident de masquer une écriture familière à la jeune personne. Vous voyez que tous ces faits isolés, ajoutés à d'autres moins importants que je fus à même de relever, tendaient au même but.

– Mais comment les avez-vous vérifiés ?...

– Puisque j'avais trouvé le coupable il était facile de corroborer les faits. Je savais quelle était la société qui employait cet homme. J'adressai au directeur le signalement inséré dans le journal, après en avoir éliminé tout ce qui pouvait être du

déguisement comme les favoris, les lunettes et la voix, et en lui demandant si l'un de ses voyageurs répondait à cette description. Comme j'avais déjà remarqué les défauts de la machine à écrire, j'envoyai aussi un mot à M. Windibank en le priant de vouloir bien passer chez moi. Comme je m'y attendais, sa réponse était imprimée et révélait les défauts qui pour insignifiants n'en étaient pas moins caractéristiques. Le même courrier m'apporta une lettre de Westhouse et Marbank, de Fenchurch street, me disant que James Windibank répondait en tous points au signalement que j'avais envoyé. Voilà tout.

– Et miss Sutherland ?

– Si je lui dis la vérité elle ne me croira pas. Vous devez vous rappeler le vieux proverbe persan : « Il y a autant de danger à enlever à la tigresse son petit qu'à la femme son illusion. » Hafiz raisonne aussi juste qu'Horace et connaît l'humanité aussi bien que lui.

Le mystère de la vallée de Boscombe

Nous déjeunions un matin, ma femme et moi, lorsqu'on nous remit un télégramme de Sherlock Holmes ainsi conçu :

« Seriez-vous libre deux jours. Suis mandé par dépêche dans l'Ouest pour l'affaire de la vallée de Boscombe. Serais heureux de vous emmener. Climat délicieux. Pays charmant. Départ à 11 heures 15, gare de Paddington. »

– Qu'en pensez-vous, mon ami, me dit ma femme. Acceptez-vous ?

– Je n'en sais rien. J'ai beaucoup de malades en ce moment.

– Oh ! Anstruther vous remplacerait au besoin. Vous avez mauvaise mine et je crois qu'un changement d'air vous ferait du bien, sans parler de l'intérêt qu'ont toujours pour vous les enquêtes judiciaires de Sherlock Holmes.

– Je serais bien ingrat de ne leur pas conserver quelque attachement, puisque c'est à une de ces enquêtes que je dois d'être votre mari. Mais si je

dois partir je n'ai pas de temps à perdre. Il me reste tout juste une demi-heure pour faire ma valise et me rendre à la gare.

Ma campagne d'Afghanistan m'avait habitué aux départs prompts. Je ne m'encomrais jamais de bagages inutiles. Donc, muni du strict nécessaire, je roulais quelques instants après, vers la gare de Paddington. Sherlock Holmes arpentait déjà le quai ; il portait une casquette de drap enfoncée sur la tête et sa silhouette décharnée semblait plus longue et plus mince encore sous son grand manteau gris.

– Vous êtes bien aimable de venir, Watson, dit-il. Vous me serez d'un grand secours car je sais pouvoir entièrement compter sur vous. Sur les lieux on ne trouve, règle générale, que des gens inutiles ou remplis de préventions. Montez donc dans le compartiment et retenez les deux coins tandis que je vais prendre les billets.

Nous étions seuls dans le wagon, mais nous le remplissions tout entier avec les paperasses dont Holmes s'était encombré. Tout le long de la route mon compagnon compulsa ce volumineux

dossier, s'interrompant de loin en loin, soit pour prendre des notes, soit pour réfléchir.

Cela dura jusqu'au-delà de Reading. Alors il roula tous ses papiers en une boule énorme qu'il lança dans le filet, puis se tournant vers moi :

– Avez-vous entendu parler de l'affaire ? me demanda-t-il.

– Je n'en connais pas le premier mot ; je n'ai pas lu les journaux depuis plusieurs jours.

– La presse de Londres n'a été qu'imparfaitement renseignée. Je viens de parcourir les journaux nouvellement parus afin d'achever de m'édifier. Il me semble toutefois que c'est un de ces cas, très simples en apparence, mais d'autant plus difficiles à expliquer.

– Ceci me paraît quelque peu paradoxal, cher ami.

– C'est pourtant très vrai. L'originalité me fournit presque toujours un indice certain. Plus un crime est banal, plus il est difficile d'en faire la preuve. Dans l'affaire qui nous occupe il y a

cependant de très fortes présomptions contre le fils de la victime.

– Il s’agit, alors, d’un assassinat ?

– On le suppose. Mais je ne veux pas me prononcer avant d’avoir fait mon enquête. Voici, en quelques mots, les faits tels que je les comprends :

La ville de Boscombe est un canton situé près de Ross dans le Herefordshire. Le plus important propriétaire de cette région est un M. Turner qui a fait sa fortune en Australie et qui est revenu dans son pays natal depuis quelques années seulement. L’une de ses fermes, celle de Hatherley, était louée à M. Charles Mac Carthy, un Australien aussi. Ces deux hommes, s’étant connus aux colonies, il était tout naturel qu’ils aient cherché à se rapprocher. Turner était le plus riche ; Mac Carthy devint son fermier, ce qui ne les empêcha pas de vivre sur le pied de la plus parfaite égalité et de se promener souvent ensemble. Ils étaient veufs tous deux ; Mac Carthy n’avait qu’un fils de dix-huit ans ; Turner une fille unique du même âge. Ni l’un ni l’autre n’avaient recherché la

société du voisinage ; ils vivaient retirés, ne fréquentant que les réunions de courses dont ils étaient grands amateurs. Mac Carthy avait deux serviteurs, un homme et une femme, tandis que Turner avait une maison mieux montée qui se composait de six domestiques au moins. Voilà tout ce que je sais quant à la famille.

Passons aux faits :

Le 3 juin, c'est-à-dire lundi dernier, Mac Carthy quitta sa maison de Hatherley vers trois heures de l'après-midi, et descendit à pied à la mare de Boscombe, petit étang formé par le débordement de la rivière qui arrose la vallée du même nom. Il était allé dans la matinée à Ross avec son domestique, auquel il aurait dit qu'il se pressait parce qu'il avait un rendez-vous important à trois heures. Il s'y est rendu, mais n'en est pas revenu vivant.

La distance de Hatherley à la mare de Boscombe est de cinq cents mètres et deux personnes ont rencontré Mac Carthy sur la route. L'un de ces témoins est une vieille femme dont on ne donne pas le nom ; l'autre est William

Crowder, un garde aux gages de M. Turner. Tous deux affirment que M. Mac Carthy était seul. Le garde ajoute que, quelques instants après avoir vu passer M. Mac Carthy, il a rencontré son fils, M. James Mac Carthy, suivant la même route, un fusil sous le bras. Il lui semble qu'à ce moment le père était encore en vue et que le fils le suivait de près. Il n'attacha, du reste, aucune importance à ce fait et s'en souvint seulement le soir, lorsqu'il apprit le drame qui avait eu lieu.

Les deux Mac Carthy ont été vus encore un instant après. La mare de Boscombe est bordée d'herbes et de roseaux qui poussent jusque dans l'eau et elle est entourée d'épais taillis. Une fillette de quatorze ans, Patience Moran, fille du portier du domaine de Boscombe-Valley, affirme que, en ramassant des fleurs dans le bois, elle vit sur le bord de l'étang, M. Mac Carthy et son fils qui semblaient se disputer violemment. Elle entendit M. Mac Carthy père injurier son fils et elle vit celui-ci lever la main dans l'intention de le frapper. Elle fut si effrayée qu'elle se sauva, et dit à sa mère, en rentrant, qu'elle avait laissé les deux Mac Carthy se disputant près de l'étang de

Boscombe et qu'elle craignait qu'ils n'en vinssent à des voies de fait. Elle achevait à peine son récit que M. Mac Carthy fils vint en courant chez le portier dire qu'il avait trouvé son père mort dans le bois, et qu'il lui fallait du secours. Il avait l'air très ému, et n'avait ni chapeau ni fusil. Sa main et sa manche droites étaient fraîchement tachées de sang. Sur ses indications on trouva le cadavre de son père étendu sur l'herbe, près de l'étang. La tête portait des traces de coups produits par une arme pesante et contondante. Les blessures pouvaient avoir été faites avec la crosse du fusil que l'on trouva du reste sur l'herbe, non loin de la victime. Avec de telles présomptions, le jeune homme fut immédiatement arrêté et l'enquête ayant conclu à un homicide volontaire, il fut traduit, mercredi, devant le tribunal de Ross qui l'a déféré aux prochaines assises. Voilà les principaux faits, tels qu'ils résultent de l'enquête du coroner et du rapport de police.

– Il est difficile de trouver des preuves plus écrasantes, dis-je. Si jamais le témoignage des circonstances a désigné un criminel, c'est bien

dans le cas précédent.

– Oui, mais ce témoignage peut aussi jouer de bien vilains tours, répondit Holmes d'un air rêveur. Il semble parfois converger vers un seul point. Si cependant vous faites abstraction de votre propre jugement, pour considérer les circonstances à un tout autre point de vue, il peut arriver que votre conclusion soit complètement différente. J'avoue toutefois que les charges contre le jeune homme sont très sérieuses ; il est donc possible qu'il soit coupable, quoique miss Turner, la fille du propriétaire voisin, et quelques personnes des environs croient à son innocence et aient remis la défense entre les mains de ce même Lestrade qui, vous vous en souvenez, a été mêlé à l'affaire désignée sous le nom d'une « Étude de rouge ». Lestrade, très perplexe, a eu recours à moi et voilà le motif pour lequel deux individus d'âge moyen, comme vous et moi, se dirigent vers l'Ouest à une vitesse de cinquante milles à l'heure au lieu de déjeuner tranquillement chez eux.

– Je crains, dis-je, qu'avec des preuves aussi

évidentes vous n'avez pas grand profit à tirer de cette affaire.

– Je vous le répète, il n'y a rien de plus trompeur qu'un fait très simple à première vue, répondit-il en riant. J'ajouterai que nous serons peut-être assez heureux pour découvrir d'autres détails qui peuvent avoir échappé à M. Lestrade. Vous me connaissez et vous savez que je ne me vante pas en disant que j'emploierai, soit pour renforcer son opinion, soit pour la combattre, des moyens qu'il est incapable d'employer ou même de comprendre. Un simple exemple au hasard : je m'aperçois parfaitement que dans votre chambre la fenêtre est à droite, et je doute que M. Lestrade ait observé une chose aussi évidente que celle-là.

– Comment, diable ?

– Mon cher ami, je connais les habitudes de correction parfaite et toute militaire qui vous caractérisent. Vous vous rasez tous les matins, et dans cette saison, au jour ; mais comme vous êtes moins bien rasé du côté gauche, et que vous l'êtes très mal en dessous de la mâchoire, il est absolument certain que ce côté est moins éclairé

que l'autre. Je ne m'imagine pas qu'un homme comme vous se fût contenté de ce résultat si la pièce eût été suffisamment éclairée pour le voir. Je vous cite ceci comme un vulgaire exemple d'observation et de déduction. C'est du métier et il est possible que cela me serve dans les recherches que nous avons à faire. L'enquête a mis en lumière deux points secondaires qui ont toutefois leur importance.

– Lesquels ?

– Il paraît que le fils de la victime ne fut pas arrêté sur l'heure mais seulement après son retour à la ferme de Hatherley. Lorsque l'inspecteur de police lui lut son mandat d'arrêt, il répondit simplement qu'il n'en était pas étonné et qu'il le méritait. Cette parole dissipa naturellement les doutes qui auraient pu encore planer sur le jury.

– C'était une confession, m'écriai-je.

– Non, car il protesta ensuite de son innocence.

– Cette parole venant s'ajouter à des charges aussi graves est tout au moins suspecte.

– Tout au contraire, dit Holmes, c'est une éclaircie, et la seule peut-être, dans un ciel chargé de nuages. Quelque innocent qu'il soit, il n'est pas assez idiot pour ne pas s'apercevoir que tout est contre lui. S'il avait paru surpris de son arrestation ou s'il avait feint l'indignation, cela m'aurait donné des soupçons, parce que la surprise ou la colère qui n'auraient pas été naturelles dans ces circonstances, auraient peut-être semblé être de bonne politique au coupable. La manière franche dont notre homme a accepté la situation est pour moi l'indice ou de son innocence absolue ou d'une grande force de caractère. Il est tout simple aussi qu'il ait dit n'avoir que ce qu'il méritait puisqu'il a été trouvé près du cadavre de son père ; il est de plus absolument certain que ce jour-là même il avait oublié ses devoirs filiaux au point d'insulter son père et même, si nous en croyons le témoignage si important de la fillette, jusqu'à lever la main pour le frapper. Le reproche qu'il semble se faire à lui-même et ses regrets, sont pour moi plutôt la preuve d'une conscience innocente que d'une conscience coupable.

Je secouai la tête :

– Bien des hommes ont été pendus sur des charges moins sérieuses, répondis-je.

– Assurément. Et beaucoup l'ont été aussi à tort.

– Quel est le récit du jeune homme lui-même ?

– Je crains qu'il ne soit guère encourageant pour ses défenseurs, quoique j'y trouve un ou deux détails plutôt suggestifs. Vous les lirez ici, si vous voulez en prendre la peine.

Il tira de son monceau de paperasses un exemplaire du journal de la localité et mit le doigt sur le paragraphe qui avait trait à la déposition du malheureux inculpé. Je m'installai confortablement dans un coin du compartiment et lus le récit suivant :

« Alors M. James Mac Carthy, le fils unique de la victime, fut interrogé et fit la déposition suivante : « J'étais allé à Bristol et j'étais resté absent trois jours. Je ne rentrai que le lundi 3, dans la matinée. Mon père ne se trouvait pas à la maison lorsque j'y arrivai et la servante, me dit

qu'il était parti en voiture pour Ross, accompagné du groom. Peu de temps après j'entendis le roulement de sa voiture et, m'étant approché de la fenêtre, je l'en vis descendre et s'éloigner rapidement, sans que je pusse me rendre compte de la direction qu'il avait prise une fois sorti de la cour. Je m'armai de mon fusil et j'allai me promener du côté de l'étang de Boscombe pour voir la garenne qui se trouve de l'autre côté. Sur la route je croisai William Crowder ; celui-ci l'a du reste déclaré dans sa déposition ; mais j'affirme qu'il se trompe en supposant que j'ai suivi mon père. Je ne me doutais pas qu'il fût un peu plus loin en avant de moi. À cent mètres environ de l'étang, j'entendis un cri de « Couhi », signal habituel entre mon père et moi. Je hâtai le pas et le trouvai au bord de l'étang. Il parut très étonné de me voir et me demanda assez brusquement ce que je faisais là. Il en résulta une discussion qui se termina par des paroles injurieuses et presque par des coups, car mon père était d'un caractère très violent. Voyant qu'il en était arrivé au paroxysme de la colère, je le quittai et me dirigeai vers la ferme de Hatherley.

Je n'avais pas parcouru plus de cent cinquante mètres qu'un horrible cri, derrière moi, me fit revenir sur mes pas en courant. Je trouvai mon père étendu sur le sol expirant et portant à la tête une terrible blessure. Je lâchai mon fusil et je le soutins dans mes bras ; mais il expira presque au moment même. Je m'agenouillai quelques instants auprès de lui et puis je courus chercher du secours chez le portier de M. Turner, qui habitait la maison la plus rapprochée de cet endroit. Je n'avais vu personne près de mon père et je ne sais à quoi attribuer ses blessures et sa mort. Il n'était pas populaire dans le pays à cause de son extérieur froid et peu sympathique, mais je ne lui connaissais aucun ennemi. Je ne sais pas autre chose.

« *Le coroner.* – Votre père n'a-t-il fait aucune déclaration avant de mourir ?

« *Le témoin.* – Il a murmuré quelques mots dans lesquels j'ai vaguement démêlé une allusion à un rat.

« *Le coroner.* – Qu'en avez-vous conclu ?

« *Le témoin.* – Cela n'avait aucun sens pour

moi et je pensai que c'était un effet du délire.

« *Le coroner.* – Quel était le sujet de la suprême discussion que vous avez eue avec votre père ?

« *Le témoin.* – Je préférerais garder le silence sur ce point.

« *Le coroner.* – Je suis forcé d'insister pour le savoir.

« *Le témoin.* – Il m'est vraiment impossible de vous le dire. Ce que je puis vous affirmer, c'est que cela n'a rien à faire avec le terrible drame qui a suivi.

« *Le coroner.* – Le tribunal statuera sur ce point. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que votre persistance à ne pas répondre à cette question aggravera considérablement les charges qui pèsent contre vous.

« *Le témoin.* – Je persiste dans mon refus.

« *Le coroner.* – Vous m'avez dit que le cri de « Couhi » était un signal habituel entre votre père et vous.

« *Le témoin.* – En effet.

« *Le coroner.* – Comment se fait-il, alors, qu’il ait poussé ce cri avant de vous avoir vu et avant même de savoir que vous étiez revenu de Bristol ?

« *Le témoin (très ému).* – Je n’en sais rien.

« *Un juré.* – Après avoir entendu le cri et être revenu sur vos pas pour trouver votre père mortellement blessé, n’avez-vous rien vu qui ait pu éveiller vos soupçons ?

« *Le témoin.* – Rien de bien défini.

« *Le coroner.* – Qu’entendez-vous par là ?

« *Le témoin.* – J’étais si bouleversé et ému au moment où je me précipitai vers l’étang que je ne pensai à rien en dehors de mon père. Cependant j’ai la vague impression qu’en me rapprochant il y avait à gauche, par terre, un objet de couleur grise qui aurait pu être un paletot, un plaid, peut-être. Lorsque je me relevai d’auprès de mon père, je cherchai cet objet, mais il avait disparu.

« *Le coroner.* – Vous voulez dire qu’il avait disparu avant que vous ne soyez allé chercher du secours ?

« *Le témoin.* – Oui.

« *Le coroner.* – Vous ne pouvez pas affirmer quel était cet objet ?

« *Le témoin.* – Non ; j'ai le sentiment qu'il y avait là un objet et c'est tout.

« *Le coroner.* – À quelle distance du cadavre ?

« *Le témoin.* – À douze mètres environ.

« *Le coroner.* – Et à quelle distance de la bordure du bois ?

« *Le témoin.* – À peu près à la même distance.

« *Le coroner.* – Alors, si cet objet a été enlevé, il l'a été pendant que vous étiez là, éloigné seulement de douze mètres ?

« *Le témoin.* – Oui, mais je tournais le dos à l'objet. »

Ainsi se termina l'interrogatoire du témoin.

– Je trouve, dis-je en parcourant de nouveau l'article, que le coroner a été plutôt sévère pour le jeune Mac Carthy. Il insiste, et avec raison, sur ce fait contradictoire que son père l'aurait appelé avant de l'avoir vu ; il insiste aussi sur le refus du

fil de donner aucun détail sur sa conversation avec son père, et enfin sur sa singulière déposition touchant les dernières paroles qu'aurait prononcées le mourant. Il fait remarquer que ce sont autant de preuves à charge contre l'inculpé.

Holmes sourit malicieusement et s'étala de tout son long sur le coussin capitonné du wagon.

– Vous avez tous deux, le coroner et vous, fait un véritable effort pour mettre en lumière les chefs d'accusation les plus en faveur pour le jeune homme. Ne voyez-vous pas que vous lui prêtez alternativement trop d'imagination ou pas assez ? Pas assez puisqu'il n'est pas capable d'inventer un sujet de querelle qui lui donnerait la sympathie du jury ; trop, puisqu'en toute conscience il fait mention d'une chose aussi extraordinaire que l'allusion du mourant à un rat ou l'incident d'un manteau qui disparaît. Vous êtes donc dans l'erreur. Moi je suppose, au contraire, que le jeune homme dit vrai et nous verrons à quoi nous mènera cette hypothèse. Maintenant voici mon Pétrarque de poche dans la

lecture duquel je vais m'absorber. Plus un mot de cette affaire, je vous prie, jusqu'à ce que nous soyons sur le lieu de l'action. Nous déjeunerons à Swindon, dans vingt minutes.

Il était près de quatre heures lorsque, après avoir traversé la belle vallée de Stroud, et les eaux si transparentes de la Severn, nous arrivâmes enfin à la jolie petite ville de Ross.

Sur le quai de la gare, un homme mince, à l'expression chafouine, nous attendait. Malgré le cache-poussière brun clair et les leggings de cuir dont il s'était affublé pour se mettre au niveau de son entourage rural, je n'eus pas de peine à reconnaître Lestrade, de Scotland Yard. Nous l'emmenâmes en voiture à l'hôtel de « Hereford arms » où on nous avait retenu une chambre.

– Je vous ai commandé une voiture, dit Lestrade, pendant que nous prenions une tasse de thé. Connaissant votre activité, j'ai pensé que vous ne seriez tranquille que lorsque vous auriez vu le théâtre du crime.

– C'est très aimable et très flatteur de votre part, répondit Holmes. C'est absolument une

question de pression barométrique.

Lestrade parut étonné.

– Je ne saisis pas très bien, dit-il.

– Que dit l'instrument ? vingt-neuf, je vois. Pas de vent et pas un nuage au ciel. J'ai ici une boîte de cigarettes qui ne demandent qu'à être fumées et ce sofa est bien plus moelleux que les meubles rembourrés de noyaux de pêches que l'on rencontre d'ordinaire dans ces auberges de petites villes. Je ne pense pas user de la voiture ce soir.

Lestrade sourit avec indulgence.

– Vous vous êtes fait une opinion d'après les journaux, dit-il. L'affaire est claire comme de l'eau de roche et plus on l'étudie, plus elle est simple. Cependant on ne peut refuser à une dame, surtout à une dame aussi décidée, ce qu'elle vous demande. Elle avait entendu parler de vous et voulait à tout prix avoir votre opinion, quoique je lui aie répété plusieurs fois que vous ne feriez rien de plus que moi. Ma parole, je crois que c'est sa voiture qui est là, devant la porte !

Il avait à peine fini de parler que la porte s'ouvrit et donna passage à la plus ravissante jeune fille que j'aie jamais vue ; ses yeux, bleu pervenche, avaient un éclat tout particulier ; ses lèvres, légèrement entrouvertes, étaient d'un dessin très pur. Sur ses joues, une légère animation ; elle avait enfin ce naturel parfait que lui donnait l'oubli complet d'elle-même devant la seule pensée et la grande préoccupation qui la dominaient.

– Oh ! monsieur Sherlock Holmes ! s'écria-t-elle, en nous regardant alternativement ; puis, avec cette rapide intuition particulière à la femme, elle arrêta son regard sur mon camarade : Merci d'être venu. Je veux vous en exprimer au plus vite toute ma reconnaissance. Je sais que James n'est pas coupable. Je le sais et je tiens à ce que vous commenciez votre enquête avec cette conviction. Il n'y a aucun doute là-dessus ; nous nous connaissons, James et moi, depuis notre plus tendre enfance. Je sais quels sont ses défauts, mais son cœur est excellent et il n'est pas capable de faire du mal à une mouche. Pour quiconque le connaît, cette accusation est une absurdité.

– J’espère que nous pourrons le disculper, miss Turner, dit Sherlock Holmes. Vous pouvez compter absolument sur moi.

– Mais vous avez lu sa déposition. Quelle conclusion en avez-vous tirée ? Est-elle claire ou bien a-t-elle un vice de forme ? ne croyez-vous pas l’accusé innocent ?

– Il est probable qu’il l’est.

– Là, dit-elle en secouant sa tête d’un air de triomphe et en jetant un coup d’œil de défi à Lestrade. Vous entendez ? Il me donne de l’espoir.

Lestrade haussa les épaules.

– Je crains, dit-il, que mon collègue n’ait tiré ses conclusions un peu trop rapidement.

– Mais il a raison, j’en suis sûre, s’écria la jeune fille. James n’a jamais commis le crime. En ce qui concerne sa querelle avec son père, je suis persuadée que ce qui l’a empêché d’en parler au coroner c’est que j’en étais le sujet.

– Et comment cela ? demanda Holmes.

– Il ne faut plus rien dissimuler maintenant,

James et son père ont été en dissentiment à cause de moi. Mac Carthy désirait beaucoup une union entre nous. James et moi avons été élevés comme frère et sœur, mais il est très jeune, il ne connaît pas le monde et... et il ne voulait rien décider encore. De sorte qu'il avait des discussions avec son père : la dernière était sûrement à ce sujet.

– Et votre père ? demanda Holmes, était-il favorable à cette union ?

– Non, il s'y était opposé. Personne que Mac Carthy ne la désirait.

Une légère rougeur monta à son jeune et frais visage au moment où Holmes la fixait d'un œil pénétrant et interrogateur.

– Merci de ce détail, dit-il. Serais-je reçu par monsieur votre père si je me rendais chez lui demain ?

– Je crains que le médecin ne l'autorise pas à vous voir.

– Le médecin ?

– Oui. Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas. Depuis plusieurs années mon pauvre père n'a pas

beaucoup de santé, mais ce dernier événement l'a complètement anéanti. Il a été obligé de s'aliter et le docteur Willows dit qu'il est bien bas et que le système nerveux tout entier est ébranlé. M. Mac Carthy était le seul homme encore vivant qui ait connu mon père autrefois, à Victoria.

– Ah ! à Victoria. Ceci est important.

– Oui, aux mines.

– Parfaitement ; dans ces mines d'or où M. Turner, je crois, a fait fortune.

– C'est cela même.

– Merci, miss Turner, vous m'avez puissamment aidé.

– Si vous avez des nouvelles demain, ne manquez pas de me les faire connaître. Vous irez certainement à la prison voir James. Oh ! si vous y allez, monsieur Holmes, dites-lui, je vous en prie, que je suis sûre de son innocence.

– Je le lui dirai, miss Turner.

– Il faut que je rentre, maintenant, car mon père est vraiment très souffrant et il ne peut se passer de moi. Au revoir et que Dieu vous vienne

en aide dans l'œuvre que vous entreprenez !

Elle sortit de la pièce aussi rapidement qu'elle y était entrée et nous entendîmes bientôt le roulement de sa voiture sur le pavé.

– Je rougis de vous, Holmes, dit Lestrade avec dignité après quelques minutes de silence. Pourquoi donner à cette malheureuse un espoir que vous savez être irréalisable ? Je ne suis pas plus sensible qu'il ne le faut, mais j'appelle cela un jeu cruel.

– Je crois avoir trouvé le moyen de disculper James Mac Carthy, dit Holmes. Avez-vous l'autorisation de le voir dans sa prison ?

– Oui, mais valable pour vous et moi seulement.

– Alors je vais peut-être revenir sur mon refus de sortir. Nous avons, ce me semble, encore le temps de prendre un train pour aller à Hereford et voir le prisonnier avant la nuit.

– Amplement.

– Alors, partons. Watson, je crains que vous ne vous ennuyiez pendant mon absence ; mais je

serai revenu dans moins de deux heures.

Je les accompagnai à la gare, j'errai dans les rues de cette petite ville de province, et finalement je revins à l'hôtel où je m'étendis sur le sofa en cherchant à m'absorber dans un roman à reliure jaune. L'intrigue en était si insignifiante, comparée à celle qui se déroulait sous nos yeux, que je n'arrivai pas à fixer mon attention et que mon esprit passait sans cesse du roman à la réalité. Enfin, impatienté, je jetai le livre à l'autre bout de la pièce afin de ne plus penser qu'aux événements du jour. En supposant que le récit de ce malheureux jeune homme fût absolument vrai, quel fatal accident avait pu se produire ? Quelle calamité extraordinaire et imprévue était venue s'abattre sur la malheureuse victime entre le moment où James Mac Carthy quitta son père, et celui où, rappelé par ses cris, il se précipita dans la clairière ? Le coup porté avait été mortel. D'où provenait-il ? La nature des blessures ne pourrait-elle être une révélation pour moi, médecin ? Sur cette réflexion je donnai un coup de sonnette et je demandai le journal hebdomadaire de la localité, qui contenait un compte-rendu *in extenso* de

l'enquête.

La déposition du chirurgien portait que la partie postérieure de l'os pariétal gauche et la moitié gauche de l'os occipital avaient été fracassées par le coup très violent d'une arme contondante. J'étudiai le coup sur ma propre tête. Il était évident que la victime avait été frappée par derrière, et ceci était à la décharge de l'inculpé qui se trouvait faire face à son père, lorsqu'on l'avait vu en discussion avec lui. Cependant cela ne pouvait aller très loin comme défense, car le père pouvait parfaitement avoir fait un mouvement et tourné le dos, avant que le coup ne l'eût frappé. Toutefois je me promis d'appeler l'attention de Holmes sur ce détail. Il y avait aussi cette allusion du mourant à un rat qui m'embarrassait fort. Que pouvait signifier cela ? Un effet du délire ? Un homme frappé mortellement, n'est pas, en général, subitement atteint de délire. Non, il est probable qu'il avait cherché à expliquer par là sa mort. Mais qu'est-ce que cela voulait dire ? J'eus beau torturer mon cerveau pour trouver une explication, ce fut en vain. Et cette couverture grise vue par le jeune

Mac Carthy ? S'il disait vrai, l'assassin devait avoir laissé tomber, dans sa fuite, quelque partie de son vêtement, probablement son pardessus, et, il avait dû avoir la témérité de revenir sur ses pas et de l'emporter au moment où le fils était agenouillé, lui tournant le dos, à douze pas au plus de lui. Quel tissu de mystères et d'invraisemblances ! Je n'étais pas surpris des conclusions de Lestrade, et cependant j'avais une telle foi dans la perspicacité de Sherlock Holmes que je ne perdais pas espoir, d'autant que chaque nouveau fait semblait confirmer sa conviction de l'innocence du jeune Mac Carthy.

Il était tard lorsque Sherlock Holmes rentra. Il revint seul. Lestrade était retourné directement en ville où il avait pris une chambre.

– Le baromètre est toujours très haut, dit-il en s'asseyant. Il est important qu'il ne pleuve pas avant que nous ne soyons allés sur les lieux du crime. D'un autre côté, un homme a besoin de toutes ses facultés pour mener à bien une mission aussi délicate que celle-là et je n'ai pas voulu l'entreprendre, lorsque je me sentais encore

fatigué par le voyage. J'ai vu le jeune Mac Carthy.

– Et qu'avez-vous appris de lui ?

– Rien.

– N'a-t-il pas pu jeter un peu de lumière sur cette affaire ?

– Absolument aucune. J'avais cru un moment qu'il connaissait l'auteur du crime et qu'il le cachait, mais je suis convaincu, maintenant, qu'il est aussi intrigué que le public. Il n'a aucune vivacité d'intelligence, mais il est d'extérieur agréable et brave garçon, je crois.

– Je ne puis approuver son goût, dis-je, s'il est vrai qu'il se refuse à épouser une jeune fille aussi charmante que miss Turner.

– Ah ! ceci cache une fâcheuse histoire. Ce garçon est follement épris d'elle ; mais il y a environ deux ans, alors qu'il n'était encore qu'un gamin et que miss Turner était devenue presque une inconnue pour lui, puisqu'elle venait de passer cinq années en pension, imaginez que cet idiot a eu la bêtise de se laisser circonvenir à

Bristol par la fille de comptoir d'un cabaret, et qu'il l'a épousée dans un bureau de placement. Personne n'en sait rien, vous pensez cependant combien il rageait lorsqu'on lui reprochait de refuser une union qu'il désirait si ardemment mais qu'il savait être absolument impossible. C'était donc par dépit qu'il levait les bras au ciel lorsque son père, à leur dernière entrevue, le poussait à faire sa demande à miss Turner. D'un autre côté il n'avait aucune ressource personnelle et son père, qui était certainement un homme très rigide, se serait complètement désintéressé de lui s'il avait connu la vérité. C'était avec sa femme, la fille de comptoir, qu'il avait passé les trois derniers jours à Bristol et son père n'en avait pas le moindre soupçon. Notez bien ce détail, c'est important. Cependant tout cela a bien tourné, car la femme en question ayant vu dans les journaux que M. Mac Carthy était impliqué dans une affaire criminelle et qu'il serait probablement pendu, a voulu se débarrasser de lui et lui a écrit pour lui annoncer qu'elle avait déjà, avant de l'épouser, un mari à l'arsenal de marine des Bermudes ; il en résulte que ce second mariage

n'existe pas. Je crois que cette nouvelle a payé le jeune Mac Carthy de toutes ses épreuves.

– Mais s'il est innocent, quel est le coupable ?

– Ah ! quel est-il ? Voilà la question. J'appellerai très particulièrement votre attention sur deux points. Le premier est que la victime avait un rendez-vous avec quelqu'un à l'étang et que ce quelqu'un ne pouvait être son fils puisque ce dernier était absent et que le père ignorait le moment de son retour. Le second point est qu'on a entendu la victime crier « Couhi » avant qu'elle n'ait su que son fils était revenu. Voilà les points fondamentaux sur lesquels repose l'affaire. Et maintenant, parlons de Georges Meredith, s'il vous plaît, et laissons de côté jusqu'à demain toutes les affaires secondaires.

Comme l'avait prédit Holmes, il ne plut pas, et le soleil, à son lever, éclaira un ciel sans nuage. À neuf heures, Lestrade vint nous prendre en voiture et nous partîmes pour Hatherley Farm et l'étang de Boscombe.

– Il y a du nouveau, ce matin, dit Lestrade. On raconte que M. Turner est si malade qu'il n'y a

plus d'espoir de le sauver.

– C'est un homme âgé, je suppose, objecta Holmes.

– Environ soixante ans, mais sa constitution a été ébranlée par son séjour dans les colonies et sa santé décline depuis quelque temps. Cette affaire l'a très vivement impressionné. C'était un vieil ami de M. Mac Carthy et je puis même ajouter un bienfaiteur, car je viens d'apprendre qu'il n'exigeait pas de fermage pour la location de Hatherley Farm.

– Vrai ! c'est intéressant, dit Holmes.

– Oh ! oui, et il lui est venu en aide de cent autres manières. Tout le monde ici connaît les bontés qu'il a eues pour lui.

– Réellement ? Ne vous semble-t-il pas un peu singulier que ce M. Mac Carthy qui, sans fortune, semble avoir été l'obligé de M. Turner, parle encore de faire épouser à son fils la fille de Turner, héritière, sans doute, de la propriété, et cela d'une manière si péremptoire qu'il semble que ce soit chose faite ? Cela paraît d'autant plus

étrange maintenant que nous savons que Turner lui-même était opposé à ce projet. Sa fille nous l'a dit. Cela ne vous suggère-t-il pas une nouvelle déduction ?

– Nous les tenons, les déductions et les conclusions, dit Lestrade en me lançant une œillade. Il est déjà assez difficile de coordonner les faits, Holmes, sans aller nous lancer dans des théories fantaisistes.

– Vous avez raison, dit Holmes modestement, il est en effet bien difficile de reconstituer l'action.

– Dans tous les cas je tiens pour certain un fait que vous ne voulez pas admettre, repartit Lestrade, avec animation.

– Et c'est ?

– Que Mac Carthy aîné a été tué par Mac Carthy jeune et que toutes les théories tendant à prouver le contraire ne sont que mirage.

– Mieux vaut le mirage que le brouillard, dit Holmes en riant. Mais, où je me trompe fort, ou voici à gauche Hatherley Farm.

– Nous voici en effet arrivés.

Nous nous trouvions devant un long bâtiment à deux étages et à l'aspect confortable. Le toit était couvert en ardoise et sur les murs gris se voyaient de grands placards de lichen. Les volets fermés et les cheminées d'où ne sortait aucune fumée, donnaient cependant à cette demeure un aspect maudit comme si le poids d'un crime pesait sur elle. Nous nous arrê tâmes devant la porte et la servante, sur la demande de Holmes, lui montra les chaussures que portait son maître au moment de sa mort ainsi que celles du fils ; pas celles cependant que celui-ci portait lors de la mort de son père.

Après avoir minutieusement mesuré ces chaussures en tous sens, Holmes exprima le désir d'aller dans la cour d'où nous partîmes pour nous engager dans le sentier sinueux qui menait à l'étang de Boscombe.

Sherlock Holmes était transformé lorsqu'il était ainsi sur une voie chaude. Les gens qui n'avaient eu affaire qu'au penseur profond et au logicien de Baker street ne l'auraient jamais

reconnu. Il avait le sang à la tête et sa figure s'assombrissait. Ses sourcils n'étaient plus que deux lignes raides et ses yeux brillants avaient la dureté de l'acier. Sa tête était penchée en avant, ses épaules courbées, ses lèvres serrées ; ses veines gonflées faisaient saillie sur son long cou nerveux ; ses narines se dilataient comme celles de l'animal en chasse et toutes ses facultés étaient si complètement concentrées sur son travail qu'il n'entendait plus ni question, ni remarque ou, du moins, s'il les entendait, il n'y répondait que par un grognement d'impatience. Il marchait vite et en silence le long du sentier qui traversait les herbages et le bois jusqu'à l'étang de Boscombe. Le sol était humide et marécageux comme dans toute cette région et il y avait de nombreuses traces de pas sur le chemin comme sur l'herbe rase qui le bordait de chaque côté. Tantôt Holmes marchait en avant, tantôt il s'arrêtait, immobile ; une fois même il fit un petit détour dans l'herbage. Nous le suivions, Lestrade et moi, le détective d'un air indifférent et dédaigneux, moi avec intérêt et confiance, sachant que chacune de ses actions tendait à un but parfaitement défini.

La mare de Boscombe était une petite nappe d'eau, longue de cinquante mètres environ et entourée de roseaux ; elle formait la limite entre la ferme de Hatherley et le parc du riche M. Turner. Par-dessus les bois qui la bordaient sur l'extrémité opposée à celle sur laquelle nous nous trouvions, nous voyions le faîte rouge qui révélait la demeure du propriétaire. Sur le côté de la mare touchant à la ferme de Hatherley, les bois étaient très épais et entre la lisière et les roseaux qui entouraient le parc il y avait une bande d'herbes marécageuses large d'environ vingt pas.

Lestrade nous montra l'endroit exact où le cadavre avait été trouvé, et, en effet, la terre était si humide, qu'on voyait encore clairement l'empreinte du corps de la victime. Mais Holmes, je le lisais sur son visage et dans l'expression de ses yeux, déchiffrait bien d'autres choses sur ce terrain piétiné ; il courait tout autour comme un chien qui cherche la voie. Tout à coup, se retournant vers mon compagnon :

– Pourquoi êtes-vous allé dans la mare ? lui demanda-t-il.

– J’ai pêché dedans avec un râteau. Je pensais y trouver peut-être une arme ou un indice quelconque. Mais comment diable ?...

– Bon, bon, je n’ai pas le temps de m’arrêter à des vétilles. L’empreinte de votre pied gauche, qui est tourné en dedans, est visible partout ; une taupe elle-même pourrait la relever et je la vois là, disparaissant parmi les roseaux. Oh ! comme ma tâche aurait été facile si j’étais venu ici avant que tous ces gens ne se soient vautrés sur la piste comme un troupeau de buffles. Voici l’endroit où la bande du portier s’est arrêtée, et ils ont tout piétiné sur un rayon de six ou huit pieds autour du cadavre. Mais voici trois pistes différentes tracées par les mêmes personnes.

Il tira une loupe de sa poche et, se couchant par terre pour mieux voir, après avoir étendu son waterproof dans le but de ne pas se mouiller, il se mit à se parler à lui-même plutôt qu’à nous :

– Ce sont les empreintes du jeune Mac Carthy. Deux fois il marchait et une fois il courait, c’est bien certain, car la semelle est profondément marquée tandis que le talon est à peine visible.

Cela confirme sa déposition. Il a couru lorsqu'il a vu son père étendu par terre. Je vois ici les empreintes du vieux Mac Carthy lorsqu'il se promenait de long en large. Mais qu'est-ce ? Ah ! j'y suis : la crosse du fusil lorsque le fils était là, à écouter. Et ceci ? Ah ! ah ! Les empreintes de quelqu'un qui a marché sur la pointe des pieds et qui avait des bottines tout à fait particulières. L'individu est venu, il est reparti, puis il est revenu ; naturellement pour chercher le manteau. Maintenant, d'où venait-il ?

Holmes fouillait le sol, perdant la piste puis la retrouvant ; il la suivit ainsi jusqu'à la lisière du bois, à l'ombre d'un grand hêtre, l'arbre le plus élevé du voisinage. La piste contournait l'arbre. Holmes se coucha une fois de plus à plat ventre, avec une visible satisfaction. Il demeura là, longtemps, remuant les feuilles et les morceaux de bois mort, mettant dans une enveloppe ce qui me parut être de la poussière et examinant avec sa loupe non seulement le terrain, mais même l'écorce de l'arbre jusque dans sa plus grande profondeur. Il examina ensuite une pierre ébréchée qui émergeait de la mousse, et la prit. Il

suivit enfin le sentier à travers bois jusqu'à sa jonction avec la grand-route sur laquelle les traces se perdaient.

– Très intéressant, remarqua Holmes redevenant lui-même. Je pense que cette maison grise, là, à droite, est la loge. Je vais y entrer dire un mot à Moran et peut-être écrire un billet. Nous pourrons ensuite retourner déjeuner. Allez reprendre la voiture, je vous rejoins tout de suite.

Dix minutes plus tard nous remontions en voiture pour rentrer à Ross, Holmes portant toujours la pierre qu'il avait ramassée dans le bois.

– Ceci vous intéressera peut-être, Lestrade, dit-il en lui montrant l'objet. C'est avec cela que le crime a été commis.

– Je n'en vois aucune trace.

– Il n'y en a pas.

– Comment le savez-vous, alors ?

– L'herbe poussait à l'endroit où elle se trouvait. Elle n'était donc là que depuis quelques jours. On ne voit pas où elle a pu être prise ; elle

correspond exactement aux blessures et il n'y a pas d'indice d'aucune autre arme.

– Et l'assassin, quel est-il ?

– C'est un homme de haute taille, gaucher, boitant de la jambe droite, portant des bottines de chasse à semelles épaisses et un manteau gris ; il fume des cigares indiens, se sert d'un bout à cigares et porte dans sa poche un canif émoussé. Il y a plusieurs autres indications, mais celles-ci semblent être suffisantes pour guider nos recherches.

Lestrade sourit :

– Je regrette d'être un peu sceptique, dit-il. Les théories, c'est parfait, mais n'oublions pas que nous avons affaire à un jury anglais très têtue.

– Nous verrons, dit Holmes froidement. Suivez votre méthode et je suivrai la mienne. J'aurai à faire toute l'après-midi et je pense retourner à Londres par le train du soir.

– Et vous laisserez l'enquête ébauchée ?

– Non, terminée.

– Mais le mystère ?

- Il est résolu.
- Qui est l’assassin, alors ?
- L’individu que je vous ai décrit.
- Où est-il ?
- Il n’est sûrement pas difficile à découvrir. Le pays n’est pas très peuplé, il me semble.

Lestrade haussa les épaules.

– Je suis un homme pratique, dit-il, et je ne puis parcourir le comté à la recherche d’un monsieur qui a la jambe crochue. Je serais la risée de Scotland Yard.

– Très bien, dit Holmes avec calme. Je vous ai mis sur la voie. Nous voici arrivés chez vous. Adieu. Je vous écrirai un mot avant de partir.

Après avoir déposé Lestrade chez lui, nous rentrâmes à notre hôtel où nous trouvâmes le déjeuner servi. Holmes était silencieux et absorbé dans ses pensées avec une expression de tristesse, révélant une grande perplexité.

– Écoutez-moi Watson, dit-il, quand le couvert fut enlevé ; mettez-vous sur cette chaise en face

de moi, et laissez-moi pérorer un peu. Je ne vois pas bien ce qu'il faut faire et votre avis me serait précieux. Allumez un cigare et écoutez-moi.

– Parlez, je vous en prie.

– Eh bien ! maintenant, en y réfléchissant, il y a deux points dans la déposition du jeune Mac Carthy qui nous ont frappés et qui nous ont impressionnés, moi en sa faveur et vous contre lui. Le premier de ces points est que son père ait pu crier « Couhi » avant de le voir. Le second est l'étrange allusion qu'a faite le mourant à un rat. Il murmura quelques mots, il est vrai, mais le fils n'entendit que celui-là. Prenons ce double point de départ et supposons que le récit du jeune homme soit rigoureusement exact. Dans ce cas que signifie ce « Couhi » ? Cet appel n'était évidemment pas à l'adresse de son fils qu'il croyait encore à Bristol. C'est par hasard que le jeune homme se trouvait à portée de sa voix. Le « Couhi » était donc un signal à la personne avec laquelle il avait un rendez-vous. Mais « Couhi » est un cri essentiellement australien et employé par les habitants de cette colonie. Il y a donc de

fortes présomptions pour que la personne que Mac Carthy s'attendait à rencontrer à l'étang de Boscombe fût un Australien.

– Alors, que signifie rat ?

Sherlock Holmes tira de sa poche un papier plié et l'étendit sur la table.

– Ceci est une carte de la colonie de Victoria, dit-il. J'ai télégraphié à Bristol hier soir pour la demander.

Il cacha une partie de la carte avec sa main.

– Que lisez-vous là ? me demanda-t-il.

– Je lis : rat.

– Et maintenant ? dit-il en levant la main.

– Ballarat.

– Parfaitement. C'est ce mot-là que le mourant a prononcé et dont son fils n'a entendu que la dernière syllabe. C'est le nom de son assassin : un tel de Ballarat.

– Merveilleux ! m'écriai-je.

– Cela saute aux yeux. Et maintenant, vous voyez que j'ai bien restreint les recherches. Enfin

il y a un troisième point qui devient une certitude si le récit du fils est correct : c'est que l'assassin est possesseur d'un manteau gris. Nous ne sommes plus dans le vague et nous partons d'une base sûre ; l'assassin est un Australien de Ballarat qui a un manteau gris.

– Il n'y a pas de doute.

– Et un homme qui habitait le district, car la mare n'est accessible que par la ferme ou par le domaine sur lequel les étrangers s'aventurent rarement.

– Parfaitement.

– Enfin, il résulte de notre expédition d'aujourd'hui sur les lieux du crime, et de l'examen du sol, les détails que j'ai donnés à cet imbécile de Lestrade, sur la personnalité du criminel.

– Mais comment les avez-vous acquis, ces détails ?

– Vous connaissez ma méthode. Elle est fondée sur l'observation la plus minutieuse. Je sais qu'il est possible de juger

approximativement de la taille de quelqu'un par l'écartement de son pas et aussi de ses bottines par leur empreinte.

– Oui, ce sont des bottines particulières. Mais vous dites qu'il est boiteux ?

– L'empreinte du pied droit est constamment moins distincte que celle du pied gauche ; c'est donc qu'il appuie moins dessus. Pourquoi ? Parce qu'il est infirme, parce qu'il boite.

– Vous ajoutez qu'il est gaucher.

– Vous avez sûrement été frappé par la nature de la blessure décrite par le chirurgien lors de sa déposition. Le coup a été porté directement par derrière et cependant à gauche. C'est bien le fait d'un gaucher. Il est sûrement resté derrière l'arbre pendant l'entrevue du père et du fils. Il a même fumé à cet endroit. J'ai retrouvé là la cendre d'un cigare que mes connaissances particulières en cendres de tabac me permettent de reconnaître pour avoir été un cigare indien. Vous savez que je me suis appliqué à cette étude et que j'ai écrit une petite monographie sur les cendres de cent quarante variétés différentes de

tabacs de pipe, de cigare et de cigarette. Après avoir trouvé de la cendre j'ai cherché tout autour, dans la mousse, le bout de cigare qui avait dû être jeté là et je l'ai découvert. C'était, en effet, un cigare indien de la qualité fabriquée à Rotterdam.

– Et le porte-cigare ?

– J'ai constaté que le bout du cigare n'avait pas été mis dans la bouche ; l'individu avait donc employé un bout pour le fumer. La pointe avait été coupée et non mordue, mais la coupure n'était pas nette, d'où j'ai conclu qu'il avait un couteau émoussé.

– Holmes, dis-je, vous avez pris cet homme dans les mailles d'un filet d'où il ne pourra pas s'échapper et vous avez sauvé la vie d'un innocent avec autant de certitude que si vous aviez vous-même coupé la corde qui l'étranglait. Je vois le but clairement. Le coupable est...

– M. John Turner ! annonça le garçon d'hôtel en ouvrant la porte de notre salon et en introduisant un visiteur.

L'homme qui entra avait une tournure étrange

et bien faite pour impressionner. Il était boiteux, et ses épaules voûtées le faisaient paraître plus âgé qu'il ne l'était réellement. Ses traits durs, accentués, et ses membres robustes dénotaient une force physique et morale peu ordinaire. Sa barbe embroussaillée, ses cheveux grisonnants, ses épais sourcils retombant sur ses yeux se combinaient pour donner à sa personne un aspect de dignité et d'énergie ; mais il était d'une pâleur de cire ; ses lèvres et les coins de ses narines étaient légèrement teintées de bleu, signe absolument certain pour moi qu'il était atteint d'une maladie organique mortelle.

– Asseyez-vous, je vous prie, sur le sofa, dit Holmes aimablement. Vous avez reçu ma lettre ?

– Oui, le portier me l'a remise. Vous m'avez écrit que vous désiriez me voir pour éviter un scandale.

– Oui, on aurait pu jaser si j'étais allé au château.

– Et pourquoi désiriez-vous me voir ?

Il regarda mon compagnon et ses yeux

fatigués, dans lesquels on lisait le désespoir le plus profond, répondaient d'avance à la question.

– Oui, dit Holmes, saisissant sa pensée. Je sais comment est mort M. Mac Carthy.

Le vieillard se cacha la figure dans les mains.

– Dieu ait pitié de moi, s'écria-t-il. Je n'aurais jamais laissé condamner le jeune homme. Je vous donne ma parole que j'aurais parlé s'il avait comparu aux assises.

– Je suis heureux de ce que vous me dites, répondit Holmes gravement.

– J'aurais parlé dès maintenant si je n'avais une fille. Elle aura le cœur brisé lorsqu'elle me verra arrêté...

– Il se peut que les choses n'en viennent pas là, dit Holmes.

– Comment ?

– Je ne suis pas de la police. C'est votre fille qui m'a appelé ici et j'agis dans son intérêt. Il faut cependant que le jeune Mac Carthy échappe à tout soupçon.

– Je suis un mourant, dit le vieux Turner ; je suis depuis plusieurs années atteint de diabète. Mon docteur se demande si je vivrai plus d'un mois. Je vous avoue bien franchement que je préférerais mourir sous mon toit que dans une geôle.

Holmes se leva, et s'assit devant la table, la plume à la main avec une liasse de papier devant lui.

– Dites-nous la vérité. J'écrirai votre récit, vous le signerez, et Watson, ici présent, peut servir de témoin. À la dernière extrémité je produirai votre confession, si c'est absolument nécessaire pour sauver le jeune Mac Carthy. Je vous promets de ne l'employer qu'à défaut d'autre ressource.

– Cela vaudra mieux, dit le vieillard ; il s'agit de savoir si je vivrai jusqu'aux assises. Donc peu importe, mais je veux à tout prix épargner Alice. Si vous voulez, je vais tout vous expliquer ; il m'a fallu plus de temps pour accomplir l'acte qu'il n'en faut pour le dire.

Vous ne connaissez pas la victime, Mac

Carthy. C'était le diable incarné, je vous le certifie. Que Dieu vous préserve de jamais tomber dans les griffes d'un homme comme lui ! Depuis dix ans il pèse sur ma destinée et il a ruiné ma vie.

Dans les années qui suivirent 1860, je me trouvais occupé dans les mines d'or de l'Australie. Très jeune, ardent et téméraire, j'étais prêt à entreprendre n'importe quoi ; je fis partie d'un groupe de fortes têtes, je me mis à boire, je tombai sur une concession improductive, je me jetai dans la brousse et je devins, en un mot, ce que vous appelez ici un voleur de grand chemin. Nous étions une bande de six, et nous menions une vie de sauvages, dévastant de temps à autre une station, ou arrêtant les wagons se dirigeant vers les mines. J'étais connu sous le nom de Black Jack de Ballarat et on appelle encore notre bande la bande de Ballarat.

Un jour, un convoi d'or arriva de Ballarat se dirigeant sur Melbourne. Nous le guettâmes pour l'attaquer. Il était défendu par six cavaliers et nous étions six aussi, de sorte que c'était jouer

serré ; mais quatre de nos adversaires tombèrent à la première décharge. Trois de nos boys furent tués cependant avant que nous ayons pu prendre le dessus. Je mis mon pistolet sous le nez du fourgonnier qui était précisément ce Mac Carthy. Plût à Dieu que je l'eusse tué alors ! Mais je l'épargnai, quoique je visse bien que ses mauvais yeux n'étaient fixés sur moi que pour bien graver mes traits dans sa mémoire. Cet or dont nous nous étions emparés fut le point de départ de notre fortune et nous revînmes en Angleterre sans avoir été soupçonnés. Là je me séparai de mes vieux camarades et je me décidai à me fixer enfin et à vivre d'une vie calme et respectable. J'achetai cette propriété que j'eus la chance de trouver à vendre et je cherchai à consacrer ma fortune au bien pour compenser la manière dont je l'avais acquise. Je me mariaï aussi et, quoique ma femme mourût peu de temps après, elle me laissa une fille, ma chère petite Alice. Même tout enfant, sa main semblait me guider dans le bon chemin, où aucun autre ne m'eût mené. En un mot, je commençai une vie nouvelle et je fis de mon mieux pour réparer le passé. Tout alla bien

jusqu'au moment où Mac Carthy parut.

J'étais allé à la ville pour faire un placement lorsque je le rencontrai dans Regent street, à peine vêtu et chaussé.

« – Ah ! te voilà, Jack, dit-il en me touchant familièrement le bras ; nous allons te servir de famille, mon fils et moi ; tu penses bien, j'espère, nous prendre à ta charge. Sinon, l'Angleterre est un beau pays, respectueux des lois, et il y a toujours un sergent de ville à la portée de la voix. »

Je ne pus les empêcher de venir dans l'Ouest et ils se sont installés chez moi où ils ont vécu depuis ce moment sans payer de loyer. Dès lors je n'eus plus un instant de repos, de paix ou d'oubli ; je rencontrais à tout bout de champ la figure sournoise et grimaçante de cet homme. Ce fut bien pis lorsqu'Alice fut devenue une jeune fille, car il s'aperçut vite que ce que je redoutais bien plus encore que la police, c'était qu'elle ne connût mon passé. J'étais obligé d'accorder sans barguigner à Mac Carthy tout ce qu'il demandait : terre, argent, maisons ; mais à la fin

il me demanda une chose que je ne pouvais lui accorder : Alice elle-même.

Son fils avait grandi, ma fille aussi, et comme on me savait malade, Mac Carthy pensait que grâce à cette union le jeune homme ne tarderait pas à devenir propriétaire du domaine. Cette fois je résistai. Je ne voulais pas que sa race maudite s'alliât à la mienne, non pas que j'eusse la moindre antipathie pour ce garçon, mais il suffisait pour moi qu'il fût le fils de son père pour que je m'opposasse à ce mariage. Je tins donc bon. Mac Carthy menaça. Je le défiai d'aller au bout de ses menaces. Nous prîmes rendez-vous à la mare qui se trouve à moitié chemin entre nos deux habitations pour causer de l'affaire.

Lorsque j'y arrivai je le trouvai parlant avec son fils ; alors je fumai un cigare et j'attendis derrière un arbre qu'il fût seul. Mais, en écoutant leur conversation, tout ce que j'avais de mauvais en moi prit le dessus. Je l'entendis presser son fils d'épouser ma fille avec aussi peu de considération pour les sentiments de la jeune personne que si elle eût été une fille perdue. Je

me sentis devenir fou, à la pensée que moi et ce que j'avais de plus cher au monde nous étions au pouvoir de cet homme. Ne pouvais-je m'affranchir, enfin, de cette chaîne ? n'étais-je pas un mourant, un homme condamné ? Quoique sain d'esprit et assez fort physiquement, je savais que mes jours étaient comptés ; mais il fallait sauver ma mémoire et ma fille à la fois. Je savais pouvoir atteindre ce double but si je réduisais au silence cette langue de vipère. C'est ce que j'ai fait, monsieur Holmes, et je serais prêt à recommencer. Quelque graves qu'aient été mes fautes, je les ai expiées par une vie de martyr ; je ne pouvais cependant souffrir que ma fille fût prise dans le même filet que moi. Je frappai cet homme avec aussi peu de remords que si ç'avait été une bête malfaisante et dangereuse. Son cri fit revenir son fils, lorsque j'avais déjà atteint le couvert du bois ; bien que j'aie été forcé de revenir sur mes pas pour ramasser le manteau que j'avais laissé tomber en fuyant.

« Voilà, messieurs, le récit exact de ce qui s'est passé.

– Eh bien ! je n'ai pas à vous juger, dit Holmes au moment où le vieillard signait la déposition qui lui avait été arrachée. Dieu veuille que nous ne nous trouvions jamais en pareille situation.

– Dieu le veuille, monsieur ! Et qu'allez-vous faire maintenant ?

– À cause de votre état, rien. Vous savez vous-même que vous aurez bientôt à répondre de votre acte devant un tribunal plus élevé que les assises. Je garderai votre confession ; si Mac Carthy est condamné, je serai forcé de la produire ; sinon, elle ne sera jamais vue par aucun mortel et votre secret, que vous soyez vivant ou mort, ne sera pas divulgué.

– Adieu alors, dit le vieillard avec solennité. Vous mourrez vous-même plus tranquille en pensant au repos que vous me donnez en cet instant suprême.

Tremblant de la tête aux pieds, il sortit en chancelant de la chambre.

– Que Dieu nous vienne en aide ! dit Holmes

après un long silence. Pourquoi le sort nous jouet-il de mauvais tours, à nous autres infimes vers de terre ? Je n'entends jamais parler d'une affaire comme celle-là sans penser au mot de Baxter et dire : « Là, sans la grâce de Dieu, c'en serait fait de Sherlock Holmes. »

James Mac Carthy fut acquitté aux assises à cause de toutes les objections présentées par Holmes et soumises à la défense. Le vieux Turner vécut sept mois après notre entrevue, mais il est mort maintenant, et il y a toutes les chances possibles pour que le fils et la fille de ces deux hommes vivent heureux ensemble sans qu'ils connaissent jamais le nuage noir qui obscurcit leur passé.

L'aventure des cinq pépins d'orange

Je viens de relire les notes que j'ai prises sur les causes célèbres qui furent confiées à Sherlock Holmes entre les années 82 et 90 ; je les trouve presque toutes d'un intérêt si palpitant que je ne sais sur laquelle arrêter mon choix. Je me bornerai donc à laisser de côté celles qui ont été publiées par les journaux et celles qui ne font pas suffisamment ressortir le talent si remarquable de mon ami, ce talent que je cherche à mettre en lumière.

Il y en a aussi, parmi ces causes, qui ont échappé à sa fine analyse ; les relater ici serait inutile puisque l'enquête n'a pas abouti ; d'autres n'ont été que partiellement éclaircies, et leur explication est plutôt basée sur des soupçons et des conjectures que sur ces preuves d'une logique serrée qui sont le triomphe de Sherlock Holmes. C'est dans cette dernière catégorie que je choisis une aventure aussi remarquable dans ses détails qu'émouvante dans ses résultats et qui ne pourra manquer d'intéresser mes lecteurs bien que

quelques points en soient demeurés obscurs.

L'année 87 nous a fourni une longue série de causes sur lesquelles j'ai pris des notes. Je citerai l'affaire de la Chambre Paradol, celle de la société des mendiants amateurs qui tenait ses brillantes réunions sous les voûtes du garde-meuble ; les faits qui se rattachent à la perte de la barque anglaise *Sophie-Anderson* ; les singulières aventures des Grice Paterson dans l'île d'Uffa, et enfin l'affaire de poison de Camberwell. Dans cette dernière, Sherlock Holmes a pu prouver, en remontant la montre du défunt, qu'elle l'avait été deux heures auparavant et que son propriétaire avait dû se coucher à ce moment-là. Cette déduction a été de la plus haute importance. Toutes ces aventures, je les raconterai un jour ou l'autre, mais je n'en connais pas de plus étrange que celle que j'ai l'intention de mettre aujourd'hui sous les yeux de mes lecteurs.

C'était aux derniers jours de septembre, à l'époque où les tourmentes d'équinoxe font rage : tout le jour, le vent avait soufflé et la pluie avait fouetté les fenêtres, si bien que même dans cet

immense Londres, cœur de la civilisation, nous étions forcés de nous incliner devant les forces de la nature et de les subir. Vers le soir la tempête sembla redoubler : le vent dans la cheminée produisait un bruit semblable aux cris et aux sanglots d'un enfant. Sherlock Holmes était tristement assis devant l'âtre, compulsant ses dossiers, tandis qu'en face de lui j'étais plongé dans la lecture d'un pathétique récit maritime de Clark Russell. Ma femme était allée passer quelques jours chez sa tante et j'étais revenu habiter provisoirement mon ancien quartier de Baker street.

– Tiens, dis-je, en levant les yeux sur mon compagnon, on vient de sonner ! Qui donc peut venir ce soir ? Un de vos amis sans doute.

– En dehors de vous, je n'ai pas d'amis, me répondit Holmes ; d'ailleurs je fais mauvais accueil aux visiteurs.

– Un client ? peut-être.

– Alors, le cas doit être bien grave pour qu'un homme se dérange par ce temps affreux et à cette heure. Je crois plutôt que c'est quelque ami de la

propriétaire.

Sherlock Holmes se trompait, car au même moment nous entendîmes un bruit de pas dans le couloir et un coup à la porte.

– Entrez, dit Holmes en étendant le bras pour rapprocher la lampe du fauteuil destiné au nouveau venu.

Le visiteur était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, bien mis, élégant, plutôt fin et distingué de tournure. Son parapluie ruisselant d'eau et son caoutchouc ne laissaient aucun doute sur la tempête qui sévissait au dehors. Il regarda autour de lui avec anxiété ; ses yeux et sa pâleur révélaient une violente émotion.

– Je vous fais d'abord mes excuses, dit-il, en assujettissant son pince-nez, j'espère que je ne vous dérange pas et je regrette d'apporter dans votre confortable home des traces d'eau et de boue.

– Donnez-moi votre manteau et votre parapluie, dit Holmes ; je vais les accrocher et les faire sécher. Je suppose que vous venez du sud-

ouest.

– Oui ; de Horsham.

– L’argile et la craie qui recouvrent vos chaussures sont bien significatives pour moi.

– Je suis venu pour vous consulter.

– Je vous donnerai volontiers mon avis.

– Et pour chercher du secours auprès de vous.

– Ceci est moins facile.

– Je vous connais de réputation, monsieur Holmes ; je sais comment vous avez sauvé le major Prendergast dans l’affaire scandaleuse du Club Tankerville.

– Ah ! oui ; on l’accusait injustement d’avoir triché au jeu.

– Le major m’a affirmé que vous étiez capable de résoudre les cas les plus difficiles.

– Il s’est peut-être beaucoup avancé.

– Qu’on ne vous avait jamais pris en défaut.

– Pardon, j’ai été mis dedans quatre fois : trois fois par des hommes ; une fois par une femme.

– Qu'est-ce que cela en comparaison de tous vos succès ?

– Le fait est que j'ai été généralement assez heureux.

– J'espère que vous aurez la même chance avec moi.

– Faites-moi le plaisir d'abord d'approcher votre chaise du feu et de m'exposer votre affaire.

– C'est un cas peu ordinaire.

– Toutes les causes que l'on me soumet sont du même genre ; on vient à moi en dernier ressort.

– Eh bien ! monsieur, je ne crois pas que vous ayez jamais vu une série d'événements plus mystérieux et plus bizarres que ceux qui se sont passés dans ma famille !

– Vous excitez ma curiosité, dit Holmes, je vous en prie, racontez-moi d'abord les principaux faits, et je vous poserai ensuite des questions sur les détails qui me paraîtront avoir de l'importance.

Le jeune homme avança sa chaise et chauffa

ses pieds à la flamme du foyer.

– Mon nom est John Openshaw, mais ma propre histoire a peu de rapport avec cette horrible affaire. C'est un cas d'hérédité que je vais vous exposer et afin que vous le compreniez bien je suis forcé de remonter à plusieurs années en arrière.

Il faut que vous sachiez que mon grand-père a eu deux fils : mon oncle Elias et mon père Joseph. Mon père avait à Coventry une petite usine qu'il agrandit à l'époque de l'invention de la bicyclette ; il avait pris un brevet pour le pneumatique increvable Openshaw, et il fit de si belles affaires qu'il put revendre son brevet et vivre dans l'aisance.

Mon oncle Elias émigra tout jeune en Amérique et devint planteur en Floride, où il s'enrichit de son côté. Au moment de la guerre, il combattit dans l'armée de Jackson, puis, sous les ordres de Hood qui le nomma colonel. Quand Lee déposa les armes, mon oncle regagna sa plantation et y resta trois ou quatre ans. Vers 1869 ou 1870 il revint en Europe et acheta une

propriété dans le comté de Sussex, près de Horsham. Il avait amassé une belle fortune en Amérique ; et s'il quitta le pays, ce fut à cause de la répulsion que lui inspiraient les noirs et de son aversion pour la République qui les avait affranchis. C'était un homme original, nerveux, violent, emporté même et d'humeur peu sociable. Pendant tout son séjour à Horsham, je doute qu'il ait consenti à aller une seule fois à la ville. Il avait un jardin et deux ou trois champs autour de sa maison ; c'est là qu'il prenait de l'exercice quand il ne restait pas des semaines entières dans sa chambre. Il buvait beaucoup d'eau-de-vie, il était gros fumeur, aimait la solitude et ne cherchait pas à avoir des amis ; son frère même paraissait lui être indifférent.

Quant à moi, bambin d'environ douze ans et traité comme tel, je fus bientôt pris en affection par lui. En 1878, huit ou neuf ans après son arrivée en Angleterre, il demanda à mon père de me confier à lui et fut très bon pour moi. Quand il n'était pas en état d'ébriété il aimait à jouer avec moi au trictrac et aux dames ; il me laissait diriger ses domestiques et répondre à ses

fournisseurs, si bien qu'à seize ans j'étais devenu un maître de maison accompli. J'avais toutes ses clefs et pouvais sortir à mon gré, à condition de ne pas le déranger dans ses habitudes. Pourtant il y avait dans les mansardes une chambre, sorte de débarras, qui restait invariablement fermée et dont l'accès était interdit à moi aussi bien qu'à tout autre. Avec ma curiosité d'enfant j'avais bien essayé de regarder par le trou de la serrure, mais je n'avais pu apercevoir qu'un amas de vieilles malles et de vieilleries du genre de celles que l'on voit d'habitude dans les greniers.

Un jour, en mars 83, je vis sur la table de la salle à manger et devant l'assiette du colonel une lettre timbrée de l'étranger. C'était chose peu commune pour lui que de recevoir des lettres car il payait comptant ses factures et n'avait pas d'amis.

– Des Indes, dit-il, en prenant la lettre, et de Pondichéry ! Qu'est-ce que cela peut être ?

Il l'ouvrit à la hâte : cinq pépins d'orange s'en échappèrent et tombèrent sur son assiette. Je me mis à rire, mais je m'arrêtai court en voyant

l'expression de sa figure : ses lèvres s'étaient serrées, ses yeux étaient devenus hagards, sa peau avait pris une teinte de mastic. Il regardait l'enveloppe et sa main était toute tremblante. « K.K.K., s'écria-t-il, mon Dieu ! j'expie mes fautes. »

– Qu'y a-t-il, mon oncle ?

– La mort, répondit-il ; et se levant de table il gagna sa chambre. J'étais terrifié. Je ramassai l'enveloppe et je remarquai qu'il y avait au dos juste au-dessus de la partie gommée, la lettre K tracée à l'encre rouge et trois fois répétée. L'enveloppe ne contenait pas autre chose que les cinq pépins secs. Quelle pouvait bien être la raison de cet accès de terreur ? Je quittai la table, je montai l'escalier et je rencontrai mon oncle qui descendait. Il tenait à la main une vieille clef rouillée qui devait être celle du grenier, et il portait une petite boîte en cuivre qui ressemblait à une cassette.

– Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, mais je déjouerai leur complot, dit-il en jurant ; dis à Marie de faire un bon feu dans ma chambre et

envoie chercher Fordham, l'avoué de Horsham.

J'exécutai ses ordres et quand l'avoué arriva, je l'introduisis chez mon oncle, selon le désir exprimé par celui-ci. Le feu pétillait dans la cheminée, mais je remarquai qu'il y avait dans la grille un amas de cendres noires et légères provenant de papiers brûlés ; à côté, la boîte de cuivre était ouverte et vide. En regardant la boîte je m'aperçus que le couvercle portait les trois K que j'avais vus le matin même sur l'enveloppe.

– Je désire, John, me dit mon oncle, que vous serviez de témoin à mon testament : je lègue ma propriété avec tous ses agréments et désagréments à mon frère, votre père, qui vous la laissera sûrement en héritage. Si vous pouvez en jouir, tant mieux ; sinon, croyez-moi, mon ami, léguez-la à votre plus grand ennemi. Je regrette de vous laisser dans cette incertitude, mais actuellement je ne peux pas prévoir comment les choses tourneront. Veuillez signer ce papier à l'endroit que vous indique M. Fordham.

Je signai le testament et l'avoué l'emporta.

Comme vous le pensez, ce singulier incident

m'émotionna beaucoup : j'y réfléchis longuement, j'examinai la question à tous les points de vue sans pouvoir la résoudre et je demeurai sous une impression de terreur qui s'atténua, toutefois, avec le temps. Rien du reste ne vint troubler notre existence. Mon oncle, cependant, n'était plus le même : il buvait plus que jamais et devenait de moins en moins sociable. Il passait la plus grande partie de son temps enfermé dans sa chambre ; parfois il sortait comme un fou de la maison, et arpentait le jardin, revolver au poing, en criant qu'il n'avait peur de personne et que ni Dieu ni diable ne sauraient le garder parqué comme un mouton dans son enclos. Dès que ces accès étaient passés, il se précipitait sur la porte, la fermait à clef, et plaçait à l'intérieur une barre de sûreté, agissant comme un homme qui ne peut se soustraire plus longtemps à une terreur enracinée au dedans de lui-même. Ces jours-là, même par une température très basse, j'avais remarqué que son visage était inondé de sueur.

Enfin, monsieur Holmes, pour en arriver au dénouement et ne pas abuser de votre patience, je

vous dirai qu'une certaine nuit, il fit une escapade qui lui fut fatale, car nous le retrouvâmes sans vie à l'extrémité du jardin, la face plongée dans un bassin rempli d'eau croupie. Comme son corps ne portait aucune trace de violence, que le bassin mesurait à peine deux pieds de profondeur, et qu'en plus la victime était connue pour son excentricité, le jury n'hésita pas à conclure à un suicide. Moi qui connaissais sa terreur de la mort, j'étais loin de croire qu'il l'eût cherchée. Mais personne ne poussa plus loin l'enquête et mon père entra en possession de l'héritage : environ quatorze mille livres qu'il déposa à la Banque.

– Un instant, interrompit Holmes ; votre déposition est une des plus curieuses que j'aie jamais entendues ; dites-moi les dates précises et de la réception de la lettre par votre oncle, et du jour de son supposé suicide.

– La lettre arriva le 10 mars 1883 ; sa mort eut lieu sept semaines après dans la nuit du 2 mai.

– Merci ; et maintenant continuez.

– Quand mon père entra en jouissance de la propriété, le grenier, si bien fermé jusqu'à ce

jour, fut, sur ma demande, soigneusement visité ; nous y trouvâmes bien la boîte de cuivre, mais elle était absolument vide. À l'intérieur du couvercle se trouvait une étiquette avec les initiales K.K.K. répétées et l'inscription suivante : « Lettres, memoranda, reçus et liste » indiquant sans doute la nature des papiers détruits par le colonel Openshaw. En dehors de cela, des papiers et des carnets relatifs à la vie de mon oncle en Amérique ; quelques-uns de ces carnets dataient de la guerre et prouvaient que mon oncle, en faisant son devoir, avait mérité la réputation de brave soldat. D'autres qui dataient de la reconstitution des États du Sud, traitaient surtout de politique et révélaient l'énergique opposition qu'il avait dû faire aux aventuriers venus du Nord.

Ainsi, mon père s'établit à Horsham au commencement de 84 et tout alla aussi bien que possible jusqu'en janvier 85. Le 4 janvier nous étions ensemble à déjeuner quand soudain mon père jeta un grand cri de surprise : il tenait d'une main une enveloppe qu'il venait de déchirer et de l'autre cinq pépins d'orange. Il s'était toujours

moqué de ce qu'il appelait « mon histoire de revenant », mais cette histoire devenant pour lui réalité, il en fut ahuri, effrayé même.

« – Que diable cela veut-il dire, John ? » grommela-t-il.

Je me sentis glacé d'effroi. « C'est le K.K.K. » dis-je. Il regarda à l'intérieur de l'enveloppe.

« – C'est bien cela ; voilà les mêmes lettres ; mais qu'y a-t-il d'écrit au-dessus ? »

« Placez les papiers sur le cadran solaire », dis-je, en regardant par-dessus son épaule.

« – Quels papiers, quel cadran solaire ? »

« – Le cadran du jardin ; il n'y en a pas d'autre ; mais ces papiers doivent être ceux qui ont été détruits. »

« – Peuh ! dit-il, rassemblant son courage : nous sommes ici en pays civilisé ; trêve de niaiseries. D'où tout cela vient-il ? »

« – De Dundee, répondis-je, en regardant le timbre. »

« – C'est une mauvaise plaisanterie. Je n'ai »

que faire de cette histoire de cadran solaire et de papiers.

« – À votre place, j'en parlerais certainement à la police, dis-je.

« – Non, non, je ne veux pas qu'on se moque de moi.

« – Alors, laissez-moi faire.

« – Je vous défends de bouger ; je ne tiens pas à ébruiter de telles bêtises. »

Mon père était très obstiné ; c'était perdre mon temps que d'essayer de le convaincre. Je n'en restai pas moins sous le coup de tristes pressentiments. Le troisième jour qui suivit la réception de cette lettre, mon père alla faire une visite à un de ses vieux amis, le major Freebody, qui commande un des forts de Portsdown Hill. Au fond j'étais content de le voir sortir, car il me semblait plus en sûreté hors de la maison ; mais combien je me trompais ! Le deuxième jour de son absence, je reçus un télégramme du major me demandant de venir sur l'heure : mon père était tombé dans une des crevasses qui abondent aux

environs et avait été retrouvé, sans connaissance, le crâne fracturé. Il respirait encore lorsque j'arrivai, mais il s'éteignit peu après sans que nous ayons pu le faire revenir à lui. Il paraît qu'il avait quitté Fordham au crépuscule ; il ne connaissait pas le pays et ignorait que le chemin longeât des carrières de craie qu'aucune barrière ne défendait ; une chute n'avait rien de surprenant dans ces conditions et le jury se prononça pour un cas de mort accidentelle. Moi-même, après avoir examiné les circonstances qui avaient trait à la mort de mon père, j'écartai la possibilité d'un meurtre : son corps ne portait en effet aucun signe de violence ; le vol n'aurait pu être le mobile du crime et du reste on n'avait pas vu d'étrangers rôder aux alentours. Malgré cela, j'avais l'esprit à la torture et je ne pouvais m'empêcher de croire qu'un complot avait été ourdi contre lui.

J'étais fatalement l'unique héritier de mon père ; et, si je consentis à jouir de ses biens, c'est parce que j'étais convaincu que nos malheurs se rattachaient à un incident de la vie de mon oncle et que je serais poursuivi dans quelque endroit

que je me réfugiasse.

C'est en janvier 85 que mon pauvre père mourut ; depuis, deux ans et huit mois se sont écoulés. Pendant ce temps, j'ai vécu heureux à Horsham ; je commençais même à croire que l'heure de la malédiction était passée pour ma famille et que la série de nos malheurs s'était éteinte avec la génération précédente. Hélas ! je m'étais vanté trop tôt, car hier matin le coup fatal s'est abattu sur moi, comme jadis sur mon père.

Le jeune homme sortit de son gilet une enveloppe froissée, la retourna sur la table et en fit tomber cinq pépins d'orange.

« Voici l'enveloppe, continua-t-il ; le timbre est de Londres, quartier Est. À l'intérieur sont les mêmes lettres qui figuraient sur le dernier message de mon père « K.K.K. » et puis cette phrase : « Placez les papiers sur le cadran solaire. »

– Qu'avez-vous fait ? demanda Holmes.

– Rien.

– Rien ?

– À vrai dire, répondit-il en cachant sa tête dans ses mains fines et pâles, je suis désespéré : tel le malheureux lapin qu'un serpent chercherait à enlacer. Je me sens poursuivi par une invincible et inexorable fatalité, capable de déjouer tous nos efforts.

– Ah bah ! s'écria Holmes. Il faut agir, mon cher, ou vous êtes perdu. L'énergie seule peut vous tirer de là et ce n'est pas le moment de désespérer.

– Ils ont écouté mon histoire en souriant. L'inspecteur s'imagine sans doute que ces lettres sont des plaisanteries, que la mort successive de mes parents est le résultat d'accidents, comme le jury l'a déclaré, et qu'elle n'a rien de commun avec ces histoires mystérieuses.

Holmes agita en l'air ses poings fermés, en criant :

– Oh ! stupidité incroyable !

– Pourtant ils m'ont octroyé un policeman pour garder la maison avec moi.

– Est-il venu avec vous cette nuit ?

– Non ; car il avait l'ordre de rester dans la maison.

Holmes gesticula encore.

– Pourquoi êtes-vous venu me trouver ? mais surtout, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

– Je ne vous connaissais pas. C'est aujourd'hui seulement que j'ai fait part de mon effroi au major Prendergast ; et c'est lui qui m'a conseillé d'aller vous voir.

– Voilà déjà deux jours que vous avez la lettre. Vous deviez venir avant. Vous n'avez aucune autre preuve, je suppose, que celle que vous venez de m'exposer ; aucun autre détail qui puisse nous mettre sur la voie ?

– Si, j'ai autre chose, dit John Openshaw.

Et ce disant, il fouilla dans sa veste et en sortit un bout de papier bleu décoloré qu'il posa sur la table.

– Je me souviens vaguement avoir remarqué, ajouta-t-il, le jour où mon oncle brûla ses papiers, que les bords des papiers non consumés qui se trouvaient parmi les cendres, avaient la même

couleur que celui-ci. J'ai trouvé cette seule feuille sur le parquet de sa chambre et je suis porté à croire qu'elle a voltigé loin des autres, échappant ainsi à leur destruction. Sauf que cette feuille mentionne les pépins d'orange, je ne vois pas qu'elle soit un indice important ; je pense que c'est une page de quelque agenda ; en tout cas, c'est bien l'écriture de mon oncle.

Holmes déplaça la lampe et tous deux nous nous penchâmes sur la feuille de papier dont les bords écornés indiquaient qu'elle avait été arrachée d'un livre.

En tête, on lisait : « Mars 1869 », et en bas, ces notes énigmatiques :

« Le 4 : Hudson est arrivé. Rien de changé.

« Le 7, envoyé les pépins à Mac Caulay à Paramore et à John Swain de Saint-Augustin.

« Le 9, Mac Caulay disparaît.

« Le 10, John Swain disparaît.

« Le 12, visite à Paramore. Tout va bien. »

– Merci, dit Holmes, repliant le papier et le rendant au visiteur. Maintenant vous n'avez pas

un instant à perdre : allez chez vous et agissez au plus vite.

– Mais que faire ?

– Une seule chose, et immédiatement : vous allez mettre cette feuille de papier dans la boîte en cuivre dont vous m’avez parlé ; vous y joindrez une note spécifiant, dans des termes formels, que votre oncle a brûlé tous les autres papiers sauf celui-là. Ensuite, vous placerez la boîte sur le cadran solaire. Me comprenez-vous ?

– Parfaitement.

– Pour le moment, ne pensez ni à la vengeance ni à autre chose de semblable. Nous y arriverons par les moyens légaux ; nous avons à tendre notre filet tandis que le leur est tout prêt. La première chose à faire est d’écarter le danger qui vous menace ; ensuite nous éclaircirons le mystère, en punissant les coupables.

– Merci, dit le jeune homme, en se levant et en remettant son pardessus ; vous m’avez ramené à la vie et à l’espérance et je vais suivre vos conseils.

– Ne perdez pas un instant, et surtout veillez sur votre sécurité car vous êtes certainement menacé par un réel et imminent danger. Comment allez-vous rentrer ?

– Par le train qui part de Waterloo.

– Il n'est pas encore neuf heures : les rues doivent être fréquentées et je pense que vous serez en sûreté. Rappelez-vous, pourtant, que vous ne veillerez jamais trop sur vous-même.

– Je suis armé.

– Parfait ! Demain je vais me mettre à étudier votre affaire.

– Alors, je vous verrai à Horsham ?

– Non ; c'est à Londres que se cache votre secret ; c'est là que je veux le chercher.

– Eh bien ! je reviendrai vous voir dans un ou deux jours pour savoir ce que vous pensez de la boîte et des papiers. Je suivrai vos avis sur toute la ligne.

Il nous donna une poignée de main et s'en alla. Au dehors le vent mugissait toujours et la pluie cinglait contre les fenêtres. Cette étrange

aventure semblait nous être amenée par les éléments en fureur, poussée vers nous comme le serait une nappe d'algues marines un jour de tempête, et semblait aussi destinée à être engloutie par les flots même qui l'avaient apportée.

Sherlock Holmes était assis, silencieux, la tête penchée en avant ; ses yeux ne quittaient pas la flamme qui brillait dans l'âtre. Il alluma sa pipe et se renversant au fond de son fauteuil, se mit à contempler les spirales de fumée qui se pourchassaient vers le plafond.

– Je crois, Watson, dit-il enfin, que nous tenons là le plus fantastique de tous nos cas judiciaires.

– Excepté, pourtant, le Signe des Quatre.

– Oui, peut-être ; cependant ce John Openshaw me fait l'effet de courir plus de dangers que n'en couraient les Sholtos.

– Mais, lui demandai-je, vous représentez-vous bien ce que sont tous ces dangers ?

– Il ne peut y avoir aucun doute sur leur

nature, répondit Holmes.

– Eh bien ! quels sont-ils ? Qui est ce K.K.K. et pourquoi s'acharne-t-il sur cette pauvre famille ?

Sherlock Holmes ferma les yeux, plaça ses coudes sur les bras du fauteuil, et joignit le bout de ses doigts.

– Le logicien idéal, dit-il, dès qu'il a connaissance d'un fait dans tous ses détails, devrait non seulement en déduire la suite des événements qui l'ont précédé, mais aussi toutes les conséquences.

« De même que Cuvier pouvait décrire un animal tout entier par la seule étude d'un os, de même l'observateur, qui a bien examiné un événement pris dans une série, devrait être capable de déterminer tous les autres, ceux qui précèdent comme ceux qui suivent. Nous n'avons pas encore saisi les conséquences auxquelles la raison seule peut nous amener. On peut résoudre par l'étude certains problèmes qui ont défié les efforts de la seule raison. Toutefois, pour arriver à la perfection de l'art, il faut que le logicien soit

capable de tirer parti de tous les faits portés à sa connaissance ; ceci implique, comme vous allez le voir, une science profonde, chose rare même à notre époque d'enseignement gratuit et encyclopédique. Il n'est pas impossible cependant qu'un homme arrive à connaître tout ce qui est nécessaire à sa profession ; je puis dire que tel a été le but de ma vie. Si j'ai bonne mémoire, vous avez un jour, au début de notre amitié, défini et limité ma science d'une façon très précise.

– Oui, répondis-je en riant. C'était un singulier document. La philosophie, l'astronomie et la politique étaient cotées zéro, je m'en souviens ; en botanique votre science était inégale ; en géologie, profonde, en ce qui concerne les taches de boue lorsque cette boue était prise dans un rayon de 50 kilomètres de la ville. Je vous avais qualifié d'excentrique en chimie, je trouvais que vous manquiez de méthode en anatomie, mais que vous étiez incomparable en littérature sensationnelle et en études de crime ; joueur de violon, boxeur, homme de loi et d'épée, monomane de cocaïne et de tabac. Telles sont, je

crois, les principales lignes de mon analyse.

Holmes fit la grimace à ces derniers mots :

– Eh bien ! reprit-il, j’ai dit et je répète qu’un homme devrait garder dans sa petite cervelle tout ce qui peut lui être utile ; quant au surplus il l’entasserait dans sa bibliothèque en attendant qu’il en ait besoin. Ainsi, pour un cas comme celui qui vient de nous être soumis ce soir, nous avons besoin de faire appel à toutes nos ressources. Donnez-moi, je vous prie, la lettre K de l’*Encyclopédie américaine* qui est à côté de vous sur le rayon. Merci. Maintenant examinons la situation et voyons ce que nous pouvons en déduire. Tout d’abord nous pouvons hardiment présumer que le colonel Openshaw avait quelque raison spéciale d’abandonner l’Amérique. Un homme de son âge n’aime pas volontiers à changer ses habitudes et à quitter le charmant climat de Floride, pour venir s’isoler dans une petite ville de province, en Angleterre. Son grand amour de la solitude me fait croire qu’il était poursuivi par la crainte de quelqu’un ou de quelque chose, et nous pouvons supposer que

c'est cette crainte qui lui a fait abandonner l'Amérique. Quant à l'objet même de sa crainte, nous ne pouvons le déterminer que d'après les terribles lettres que lui-même et ses héritiers ont reçues. Avez-vous remarqué les timbres de ces lettres ?

– La première venait de Pondichéry, la deuxième de Dundee, la troisième de Londres.

– De Londres Est ; que pouvez-vous en déduire ?

– Ces trois villes sont des ports ; j'en conclus que l'auteur de ces lettres était à bord d'un bateau.

– Parfait ; nous tenons déjà un bout du fil ; l'écrivain était à bord d'un bateau. Continuons l'examen pour la lettre de Pondichéry : sept semaines se sont écoulées entre la menace et la réalisation de la menace ; pour celle de Dundee l'intervalle n'a été que de trois ou quatre jours. Y voyez-vous un indice ?

– Celui d'une grande distance parcourue par l'auteur de la missive.

– Oui, mais la lettre a aussi parcouru cette même distance.

– Alors, je ne vois pas.

– Le vaisseau sur lequel voyageait ce ou ces hommes est évidemment un voilier ; il semble qu'ils aient toujours envoyé leur singulier message avant qu'eux-mêmes ne se missent en route. Remarquez pour la lettre de Dundee, combien peu de temps s'est écoulé entre le message et sa réalisation. S'ils étaient venus par un vapeur de Pondichéry, ils seraient arrivés presque en même temps que leur lettre. Or, sept semaines entières se sont écoulées : d'après moi, les sept semaines représentent la différence de vitesse entre le vapeur qui a apporté la lettre, et le voilier qui a amené l'auteur de la lettre.

– C'est possible.

– Je dirai mieux ; c'est probable. Et maintenant vous comprenez combien ce nouveau cas est pressant, et pourquoi j'ai recommandé au jeune Openshaw de tant veiller sur lui-même. La fatalité s'est toujours abattue sur les victimes à l'échéance du temps nécessaire au voyage de

l'expéditeur de la missive. Cette dernière lettre vient de Londres ; nous ne devons donc pas nous attendre à un long délai.

– Grand Dieu, m'écriai-je ; que peut donc signifier cette persécution acharnée ?

– Les papiers que possédait Openshaw sont évidemment de toute importance pour la personne ou les personnes qui sont à bord du voilier ; je crois pouvoir affirmer que ces personnes étaient plusieurs ; un seul homme n'aurait pas pu être l'auteur de deux meurtres et tromper ainsi le jury. Les assassins étaient donc plusieurs ; tous, hommes de ressources et bien résolus. Ils veulent avoir ces papiers, quel qu'en soit le possesseur. De cette façon K.K.K. ne représente plus les initiales d'un individu mais le symbole d'une association.

– Mais de quelle association ?

– Avez-vous jamais entendu parler du « Ku Klux Klan » ? dit Holmes en baissant la voix.

– Non ; jamais.

Holmes feuilleta son livre.

– Tenez, voici : « Ku Klux Klan », dit-il ; ce nom tire son origine de sa frappante ressemblance avec le son d'une carabine qu'on arme. Cette terrible société secrète fut formée après la guerre civile, dans les États du Sud, par quelques ex-confédérés, et elle eut bientôt des ramifications dans différentes régions, notamment en Tennessee, en Louisiane, dans les Carolines, la Géorgie et la Floride. Elle avait une puissance politique, terrorisait les électeurs noirs, et faisait disparaître ou chassait du pays tous ceux qui contrecarraient ses desseins. Avant de frapper, les membres de cette société envoyaient, sous une forme fantastique, mais facile à reconnaître, un message à la victime désignée : tantôt une pousse de feuille de chêne, tantôt des pépins de melon ou d'orange. En recevant cet avertissement, la victime devait ou changer sa façon de vivre ou s'enfuir du pays. Si elle bravait la menace, la mort l'attendait infailliblement et toujours une mort étrange, imprévue. Cette société était si bien organisée et si méthodiquement réglementée, qu'il existe à peine un cas où un homme ait pu la défier impunément

et où on ait trouvé la trace des auteurs du crime. Il y a quelques années, cette société était à son apogée, en dépit des efforts du gouvernement et de la classe élevée des États du Sud. En 1869, l'association fut subitement dissoute ; il y eut toutefois depuis cette époque des essais isolés de réorganisation.

Vous remarquerez, dit Holmes en posant le volume, que la soudaine dislocation de cette société coïncide avec la disparition d'Openshaw, quittant l'Amérique avec les papiers : il pourrait bien y avoir là cause et effet à la fois. Il n'est pas étonnant que des esprits implacables poursuivent sans cesse les membres de la famille Openshaw. Vous comprenez que ce registre et cet agenda peuvent compromettre quelques-uns des notables du Sud et que beaucoup d'entre eux ne dormiront pas, tant que ces papiers ne seront pas entre leurs mains.

– Alors la page que nous avons vue ?

– Est bien ce que nous pouvions supposer. On y lisait, si je m'en souviens : « Envoyé les pépins à A. B. et C. », ce qui veut dire envoyé des

avertissements de la société à A. B. et C. Puis la note : A. et B. ont disparu ou quitté le pays ; quant à C., je crains bien qu'il n'ait eu un triste sort. Eh bien ! je crois maintenant, docteur, que nous pourrons jeter un peu de lumière sur cette obscure histoire, et que la seule chance de salut pour le jeune Openshaw est de faire ce que je lui ai dit. Rien de plus pour ce soir. Passez-moi mon violon et essayons d'oublier pendant une demi-heure ce temps si triste au dehors et les passions non moins lamentables de l'espèce humaine.

Au matin, le temps s'était éclairci et le soleil brillait d'une timide clarté à travers le voile nuageux qui recouvre la grande ville. Sherlock Holmes était déjà à table quand je descendis :

– Excusez-moi de ne pas vous avoir attendu, dit-il, je vais avoir, je suppose, une journée très remplie par l'étude de l'affaire du jeune Openshaw.

– Quelle marche allez-vous suivre ? demandai-je.

– Cela dépendra du résultat de mes premières recherches ; il peut se faire que j'aie à aller à

Horsham.

– Vous n’irez pas là d’abord ?

– Non ; je commencerai par la Cité... Sonnez la servante pour qu’elle apporte votre café.

En attendant, j’ouvris un des journaux déposés sur la table et j’y jetai un coup d’œil. Mes yeux tombèrent sur un article qui me fit frissonner.

– Holmes, dis-je, vous arrivez trop tard.

– Ah ! dit-il en posant sa tasse, c’est ce que je redoutais. Comment cela se fait-il ?

Holmes, tout en affectant beaucoup de calme, était très ému.

– Mes yeux sont tombés sur le nom d’Openshaw et sur cet en-tête : « Drame au pont de Waterloo. » Voici l’article : « La nuit dernière entre neuf et dix heures du soir, le policeman Cook de la division H, en faction près du pont de Waterloo, entendit un appel au secours et un plongeon. La nuit était sombre, la tempête faisait rage et malgré l’aide de plusieurs passants il fut impossible d’opérer un sauvetage. L’alarme pourtant fut donnée et la police des quais parvint

à repêcher le corps d'un jeune homme, nommé Openshaw et habitant Horsham, comme l'atteste une enveloppe trouvée dans sa poche. On suppose que dans sa hâte à arriver à temps pour prendre le dernier train à Waterloo station, et grâce à l'obscurité, il s'est trompé de chemin, et a enjambé l'extrémité d'un ponton qui sert à amarrer les bateaux. Son corps ne portant nulle trace de violence, il semble évident que le défunt a été la victime d'un fatal accident. Ce malheur devra attirer l'attention des autorités sur la fâcheuse disposition des pontons d'amarrage. »

Nous restâmes quelques minutes immobiles et silencieux, Holmes plus déprimé et ému que jamais.

– Quel échec à mon amour-propre ! Watson, dit-il enfin. C'est là un bien petit sentiment, je l'avoue, mais mon orgueil en souffre. J'en fais une affaire personnelle et si Dieu me prête vie, je mettrai la main sur cette bande ! Et dire que ce jeune homme venait implorer mon secours, et que je l'ai envoyé à la mort !

Il se leva brusquement de son fauteuil et

arpenta la chambre d'un pas agité ; ses joues blêmes avaient pris une légère coloration ; ses mains longues et amaigries se crispaient nerveusement.

– Ces gens-là doivent être de rusés gredins, s'écria-t-il, pour l'avoir fait tomber dans ce piège. La berge de la rivière n'est pas en droite ligne avec la station ; même à cette heure de la nuit, il passait trop de monde sur le pont pour qu'ils pussent exécuter leurs projets. Eh bien ! Watson, nous allons voir qui gagnera cette course : je sors sur l'heure !

– Pour aller à la police ?

– Non ; je me suffirai à moi-même ; quand j'aurai préparé mon filet, je serai sûr de prendre le gibier, mais pas avant.

Toute la journée je dus vaquer à mes occupations et il était tard quand je regagnai Baker street. Holmes n'était pas encore rentré. Enfin, vers dix heures, il revint pâle et exténué. Il alla droit au buffet, coupa un morceau de pain et le mangea avec voracité ; puis il avala un grand verre d'eau.

- Vous avez faim, lui dis-je.
 - Je tombe d'inanition ; je n'ai rien pris depuis le déjeuner.
 - Rien ?
 - Non ; d'ailleurs je n'avais pas le temps d'y penser.
 - Eh bien ! avez-vous réussi ?
 - Oui ; certes.
 - Vous avez trouvé la piste ?
 - Je les tiens dans le creux de ma main. Le jeune Openshaw sera bientôt vengé. Nous allons les marquer à leur propre et diabolique marque de fabrique ; c'est bien inventé, n'est-ce pas ?
 - Que voulez-vous dire ?
- Il prit une orange, l'ouvrit et en exprima les pépins sur la table. En choisissant cinq, il les mit dans une enveloppe et inscrivit au bas : « S. H. pour J. O. » Ensuite il la cacheta et l'adressa à : « *Capitaine James Calhoun, Barque « Lone Star », Savannah, Géorgie. »*
- Cette lettre lui sera remise à son entrée au

port, dit-il en ricanant, et pourra bien l'empêcher de dormir ; elle sera pour lui, comme pour Openshaw, l'avant-coureur de son destin.

– Qui est ce capitaine Calhoum ?

– Le chef de la bande ; j'aurai les autres, mais lui d'abord.

– Comment l'avez-vous dépisté ?

Holmes sortit de sa poche une large feuille de papier toute couverte de dates et de noms.

– J'ai passé toute la journée, dit-il, à consulter les registres du Lloyd et des monceaux de vieux papiers, suivant la marche de tous les vaisseaux qui avaient touché à Pondichéry en janvier et février 83 ; trente-six bateaux de faible tonnage sont inscrits sur les registres de cette ville pendant ces derniers mois. L'un d'eux, le *Lone Star*, attira immédiatement mon attention (bien que, d'après les registres, il provînt de Londres) parce que son nom est celui d'un des États d'Amérique.

– Le Texas, je crois !

– Je ne puis pas l'affirmer ; mais je suis sûr de

son origine américaine.

– Eh bien ! alors ?

– Je fouillai les registres de Dundee, et quand j’eus découvert que le *Lone Star* était dans ce port en janvier 85, ma supposition devint une certitude. De là, je consultai la liste des vaisseaux actuellement dans le port de Londres.

– Et ensuite ?

– Le *Lone Star* est arrivé la semaine dernière. J’allai au dock Albert et appris que la barque avait descendu la rivière ce matin même, faisant route vers Savannah. Je télégraphiai à Gravesend et sus qu’elle avait déjà passé au large ; le vent étant de l’est, le *Lone Star* a maintenant doublé les Goodwins et doit être en vue de l’île de Wight.

– Qu’allez-vous faire alors ?

– Soyez tranquille, je ne les lâche pas ; je sais que le capitaine et ses deux seconds sont les seuls Américains du bord ; les autres sont Danois et Allemands. Je sais aussi que tous les trois sont descendus à terre la nuit dernière ; je le tiens de la

bouche de l'arrimeur qui a aidé à charger le bateau. Avant que leur barque atteigne Savannah, ma lettre sera arrivée par la malle, et la police de Savannah saura par câble que ces trois messieurs sont inculpés du crime.

Comme toujours, les plans humains pèchent par quelque endroit, et les meurtriers de John Openshaw ne reçurent jamais les pépins d'orange qui devaient leur révéler qu'un homme aussi résolu et aussi hardi qu'eux, était lancé à leur poursuite. Cette année-là, la tempête fit rage à l'équinoxe. Nous attendions toujours des nouvelles du *Lone Star* ; mais aucune ne nous parvint. Un jour pourtant, nous apprîmes qu'on avait vu là-bas, au loin sur l'Atlantique, flotter entre deux lames l'étambot d'un navire portant les lettres *L. S.* C'est là tout ce que nous saurons jamais du *Lone Star*.

L'homme à la lèvre retroussée

Isa Whitney, frère du défunt Elias Whitney, docteur en théologie, principal de l'école de Théologie de Saint-Georges, s'adonnait à l'opium. Il paraît qu'il contracta ce vice au collège, à la suite d'une ridicule espièglerie. Il avait lu la description des rêves et sensations de Quincey, et, pour produire les mêmes résultats à son profit, il avait inondé son tabac de laudanum. Il découvrit, comme beaucoup d'autres, qu'il est plus facile de prendre une habitude que de s'en débarrasser, et, pendant plusieurs années, lui, qui avait été un homme respectable, devint, sous l'empire de cette passion, un objet d'horreur et de pitié pour ses parents et amis. Je le vois encore, assis, tout ramassé sur lui-même ; je vois son teint jaune et empâté, ses paupières lourdes, ses pupilles réduites à la dimension de pointes d'épingles ; en un mot, l'image de la dégradation.

Une nuit, c'était en juin 1889, on sonna à ma porte à peu près à l'heure où un homme aux habitudes rangées commence à bâiller et regarde

la pendule. Je me redressai sur ma chaise et ma femme laissa tomber son ouvrage sur ses genoux avec une petite moue de désappointement.

– Un client, me dit-elle, vous allez être obligé de sortir.

Je laissai échapper un gros soupir, car j'avais eu une journée fatigante et j'aspirais au repos.

La porte s'ouvrit ; nous entendîmes quelques mots prononcés à la hâte, des pas rapides dans le corridor et on introduisit dans le salon une dame vêtue d'une robe sombre, le visage caché sous un voile noir.

– Excusez-moi de venir si tard, balbutia-t-elle ; puis perdant toute contenance elle se jeta au cou de ma femme et sanglota sur son épaule.

– Oh ! que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle. J'ai bien besoin d'un peu de secours.

– Comment, dit ma femme en relevant son voile, mais c'est Kate Whitney ! Comme vous m'avez fait peur, Kate. Je ne vous avais absolument pas reconnue lorsque vous êtes entrée.

– Je suis dans une terrible situation ; je ne sais plus que faire ; alors je suis venue vous trouver.

Cette phrase n'était pas nouvelle pour moi ; ma femme s'était faite depuis longtemps le refuge et le conseil des affligés.

– Vous avez bien fait de venir, lui dit-elle. Prenez un peu d'eau et de vin pour vous remonter ; asseyez-vous sur un siège confortable et contez-moi votre peine. Préférez-vous que Jacques se retire ?

– Oh non ! non ! j'ai besoin de l'avis du docteur et aussi de son secours. C'est à propos d'Isa. Il n'est pas rentré depuis deux jours. J'ai bien peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux.

Ce n'était pas la première fois qu'elle nous parlait de l'infirmité de son mari, à moi comme docteur, à ma femme comme à une vieille amie de pension. Nous fîmes tous nos efforts pour la calmer et la reconforter, tout en la questionnant sur l'endroit où pouvait se trouver son mari et la possibilité de le ramener au logis.

Elle nous dit savoir de source certaine que, lors de sa dernière crise, il était devenu l'habitué d'une taverne d'opium dans la partie est de la Cité. Jusqu'alors ses orgies s'étaient bornées à un seul jour d'absence ; il rentrait le soir crispé et étourdi. Mais, cette fois, il était depuis quarante-huit heures sous l'empire de sa malheureuse passion ; et c'est dans cette taverne qu'on devait le trouver, respirant du poison, ou dormant jusqu'à ce que les effets de l'opium fussent passés, cela au milieu d'un public vil et dégradé, la lie des docks. C'était vers le « Bar d'or » dans Upper-Swandam-Lane qu'il fallait diriger les recherches. Mais que faire ? Comment une timide jeune femme pouvait-elle entrer dans un pareil lieu et forcer son mari à quitter cet antre de gredins ?

Tel était le but de sa visite avec l'espoir que je pourrais l'accompagner dans ce lieu maudit. Puis changeant d'avis, elle jugea qu'après tout sa présence n'était d'aucune utilité et que moi, le conseil médical d'Isa Whitney, je serais plus apte à avoir de l'influence sur lui ; il valait donc mieux me laisser aller seul. Je m'engageai à lui

renvoyer son mari dans un fiacre si vraiment je le trouvais dans l'endroit qu'elle m'avait indiqué ; et dix minutes plus tard j'avais quitté mon fauteuil et mon confortable salon pour rouler vers l'est de la ville, chargé d'une étrange mission, moins étrange encore en apparence qu'elle ne le devint en réalité.

La première partie de mon entreprise fut des plus simples. Upper-Swandam-Lane est une vilaine rue, cachée derrière les hauts entrepôts qui bordent le côté nord de la rivière à l'est de London-Bridge. Entre un magasin de liqueurs et un marchand de gin, chez lequel on accède par un raide escalier en pierre, aboutissant à un trou noir comme l'entrée d'une cave, je découvris l'ancre que je cherchais. Ayant donné l'ordre à mon fiacre de m'attendre, je descendis l'escalier, usé dans la partie du milieu par le passage constant des ivrognes, et, à la lueur d'une lampe à huile vacillante, suspendue au-dessus de la porte, je soulevai le loquet et j'entrai en tâtonnant dans une longue pièce basse dont l'atmosphère était épaissie par la fumée brune de l'opium. Des couchettes en bois, formant terrasse, s'étagaient

tout autour comme sur le gaillard d'avant d'un navire d'émigrants.

À travers cette vapeur on apercevait vaguement des silhouettes qui affectaient les formes les plus fantastiques ; des épaules voûtées, des genoux repliés, des têtes rejetées en arrière dans une attitude hébétée, avec ci et là un œil sombre et terne braqué vers la porte d'entrée. Du cercle d'ombre émergeaient de petits points plus ou moins lumineux selon que le poison se consumait ou s'éteignait dans les fourneaux des pipes de métal. La plupart des fumeurs étaient étendus et ne parlaient pas ; mais quelques-uns murmuraient leurs propres rêves et d'autres échangeaient leurs pensées d'une voix étrange, caverneuse, saccadée, et s'arrêtant tout à coup, demeuraient absorbés sans s'occuper de ce que racontait le voisin. À l'extrémité opposée de la pièce, j'aperçus un petit brasier de charbon allumé, et, tout près, sur un trépied en bois, un grand vieillard décharné, dont la mâchoire reposait sur ses mains ; il appuyait ses coudes sur ses genoux, et ses yeux semblaient être attirés par le feu.

À mon arrivée un serviteur malais, pâle et blafard, s'était empressé de m'offrir une pipe et une provision d'opium, m'invitant à m'étendre sur une couchette vide.

– Merci, je ne suis pas venu pour rester ici, mais pour y rencontrer un de mes amis, M. Isa Whitney, à qui j'ai à parler.

Quelqu'un à ma droite fit un brusque mouvement et poussa une exclamation ; alors, ma vue perçant l'obscurité, je découvris devant moi, me regardant avec fixité, Whitney en personne, mais un Whitney, pâle, hagard, abruti.

– Grand Dieu ! c'est Watson, dit-il.

Le pauvre homme était dans un état navrant et ses nerfs étaient surexcités au plus haut point ?

– Dites donc, Watson, quelle heure est-il ?

– Bientôt onze heures.

– De quel jour ?

– De vendredi 19 juin.

– C'est affreux ! Je me croyais à mercredi. Non, vous vous trompez, c'est bien mercredi,

n'est-ce pas ? Pourquoi voulez-vous jouer un vilain tour à un camarade ?

Il pencha sa tête sur son épaule et commença à pleurer sur une note aiguë.

– Je vous dis que c'est bien vendredi, mon cher. Votre femme vous attend depuis deux jours. Vous devriez être honteux de votre conduite.

– J'ai honte, en effet. Seulement vous vous trompez, Watson, car je n'ai passé ici que quelques heures ; j'ai fumé trois pipes, quatre peut-être, je ne me rappelle pas combien, mais je vais rentrer avec vous. Je ne veux pas effrayer Kate, pauvre petite Kate. Donnez-moi la main. Avez-vous une voiture ?

– Oui, j'en ai une à la porte.

– Alors, je vais en profiter. Il faut cependant que je paye ma note ici, Watson ; je vous en prie, voyez ce que je peux devoir, je n'ai plus la force de rien faire par moi-même.

Pour arriver jusqu'au patron de l'établissement, je m'engageai dans l'étroit passage laissé libre entre les doubles rangs de

dormeurs, retenant mon souffle afin de ne pas aspirer les vapeurs délétères et engourdissantes de l'opium.

En passant devant l'homme décharné qui était assis à côté du brasier je sentis une main qui tirait ma veste et j'entendis une voix sourde qui murmurait : « Lorsque vous m'aurez dépassé, retournez-vous et regardez-moi. »

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Ces paroles avaient été prononcées très distinctement et ne pouvaient l'avoir été que par le vieillard à côté duquel je me trouvais ; j'hésitais cependant à le croire, tant cet individu paraissait absorbé ! Il était d'une maigreur extrême, très ridé, voûté par l'âge ; il tenait entre ses genoux sa longue pipe d'opium qu'il semblait avoir laissé échapper de sa main par lassitude. Je fis deux pas en avant, puis je me retournai ; mais il me fallut toute ma présence d'esprit pour retenir une exclamation ! Le vieillard s'était placé de telle manière que moi seul pouvais le voir. Son corps était moins maigre, ses rides avaient disparu, les yeux ternes étaient redevenus brillants et l'être que j'avais là

devant moi, assis près du fourneau, n'était autre que Sherlock Holmes, oui, Sherlock Holmes en personne, s'amusant de ma surprise. Je compris à un signe imperceptible que je devais m'approcher de lui, mais déjà il avait repris, avec sa lèvre pendante, son attitude de vieillard tombé en enfance.

– Holmes, murmurai-je, que diable faites-vous ici, dans cet antre ?

– Parlez aussi bas que possible. J'ai d'excellentes oreilles. Si vous aviez l'extrême bonté de vous débarrasser de l'abruti d'ami que vous avez là, je serais très heureux de causer un instant avec vous.

– J'ai un fiacre à la porte.

– Alors, je vous en prie, mettez-le dedans et renvoyez-le chez lui. Vous pouvez être tranquille à son sujet, il m'a l'air trop abattu pour faire des sottises. Je vous conseille aussi de donner un mot au cocher pour votre femme afin de lui dire que vous êtes retenu par moi. Attendez-moi dehors, je suis à vous dans cinq minutes.

Je ne savais rien refuser à Sherlock Holmes, dont toutes les demandes étaient précises, nettes, et formulées d'un ton calme et autoritaire. Je savais aussi que, lorsque j'aurais mis Whitney dans le fiacre, ma mission serait accomplie, et je me réjouissais d'autre part de me lancer avec mon ami dans une de ces singulières aventures qui étaient sa seule raison d'être. En quelques secondes j'eus écrit un petit billet à ma femme et payé la note de Whitney. J'installai celui-ci dans mon fiacre et, lorsque je l'eus vu s'éloigner, j'attendis patiemment Sherlock Holmes. Quelques minutes après je vis sortir de l'ancre à opium un homme à l'aspect décrépit qui vint me rejoindre et côte à côte nous descendîmes la rue. Un bon moment il marcha d'un pied incertain le dos courbé. Puis, se retournant tout à coup, il se redressa et partit d'un joyeux éclat de rire.

– Vous devez penser, Watson, dit-il, que j'ai ajouté le vice de l'opium aux injections sous-cutanées de cocaïne et à toutes les autres faiblesses sur lesquelles vous avez bien voulu m'ouvrir des horizons médicaux ?

– J’ai assurément été très surpris de vous trouver ici.

– Pas plus que moi de vous y voir.

– Je suis venu y chercher un ami.

– Et moi un ennemi.

– Un ennemi ?

– Oui, un de mes ennemis naturels, ou, si vous le préférez, une proie. En un mot, Watson, je suis en train de faire une enquête très intéressante et j’espère avoir trouvé, comme déjà d’autres fois, une piste sérieuse au milieu des divagations incohérentes de ces imbéciles. Si j’avais été reconnu dans cet antre, ma vie ne valait pas quatre sous ; je cours une course et ce gredin de Lascar qui me poursuit a juré qu’il se vengerait. Si la trappe qui est derrière ce bâtiment, près de l’embarcadère de Saint-Paul, pouvait raconter tout ce qu’elle a vu passer par les sombres nuits sans lune...

– Quoi, vous voulez parler de cadavres ?

– Oui, de cadavres, Watson. Nous serions riches si on nous donnait mille livres pour chaque

malheureux que cet antre a tué. C'est le plus horrible piège à crime qui existe sur cette rive du fleuve, et je crains que Neville Saint-Clair y soit entré pour n'en jamais plus sortir. Mais la voiture devrait être ici.

Il plaça deux de ses doigts entre ses dents et donna un vigoureux coup de sifflet, signal auquel répondit au loin un autre coup de sifflet suivi d'un bruit de sabots de cheval et de roulement de voiture.

– Maintenant, Watson, dit Holmes, au moment où émergeait de l'obscurité un grand dog-car éclairé par la clarté de ses lanternes, vous allez venir avec moi, c'est entendu.

– Si je puis vous être utile...

– Oh ! un ami sûr est toujours utile, et un chroniqueur plus encore. J'ai, aux Cèdres, une chambre à deux lits.

– Aux Cèdres ?

– Oui, aux Cèdres, c'est la maison de M. Saint-Clair. J'y habite depuis que je dirige l'enquête.

– Et où est-ce ?

– Près de Lee, comté de Kent. Nous avons sept lieues de pays devant nous.

– Mais je ne sais pas le premier mot de l’histoire.

– Naturellement. Je vous raconterai cela dans un moment. Montez ici. Bien. Jean, nous n’avons pas besoin de vous. Voici une demi-couronne. Attendez-moi demain vers onze heures. Mettez la jument en marche. Parfait.

Il donna un léger coup de fouet et nous nous engageâmes dans un dédale de rues sombres et désertes pour aboutir au large pont, jeté sur la rivière fangeuse. Plus loin, un autre grand espace couvert de briques et de mortier, espace silencieux dans lequel résonnaient seuls le pas lourd et régulier du sergent de ville, ou les chants et les cris de quelque joyeux viveur attardé. De gros nuages sombres s’amoncelaient dans le ciel, laissant à peine entrevoir quelques étoiles. Holmes ne parlait pas ; la tête penchée sur la poitrine, il semblait absorbé par ses réflexions, tandis que moi, assis à côté de lui, je grillais

d'apprendre quel était le nouveau problème sur lequel se concentraient toutes ses facultés. Je n'osais pourtant l'interroger. Nous avons déjà parcouru plusieurs milles et atteint les faubourgs, peuplés de nombreuses villas, lorsque mon compagnon, se secouant tout à coup, haussa les épaules et alluma sa pipe d'un air satisfait.

– Vous savez vous taire, Watson, me dit-il. C'est une qualité inappréciable chez un compagnon de voyage. Mais, ma parole, j'ai besoin de causer avec quelqu'un, car mes pensées en ce moment ne sont rien moins que gaies. Je me demandais à l'instant ce que je dirai à cette pauvre petite femme ce soir, lorsqu'elle viendra me recevoir à la porte.

– Vous oubliez que je ne suis pas au courant.

– J'ai juste le temps de vous exposer les faits avant que nous n'arrivions à Lee. Cela paraît très simple et cependant je ne trouve pas la bonne piste. Il y a beaucoup d'indices, assurément, mais ces indices ne forment pas un ensemble. Maintenant, Watson, je vais vous raconter l'affaire aussi clairement que possible et il se peut

qu'il jaillisse dans votre cerveau une étincelle qui me mette sur la voie.

– Je vous écoute.

– Il y a quelques années, pour être précis, en mai 1884, il vint à Lee un individu qui s'appelait Neville Saint-Clair et qui passait pour être très riche. Il prit une grande villa et en arrangea les abords avec goût et vécut sur un assez grand pied. Peu à peu il se fit des amis dans les environs et, en 1887, il épousa la fille d'un brasseur du cru de laquelle il a eu deux enfants. Il n'avait pas d'occupation, mais faisait partie de plusieurs compagnies et allait généralement à la ville le matin, revenant chaque soir par le train qui part de Canon-street à 5 h. 14. M. Saint-Clair a maintenant trente-sept ans ; c'est un homme d'habitudes sobres, un bon mari, un père très tendre et un homme populaire parmi tous ceux qui le connaissent. J'ajouterai que, d'après nos renseignements, ses dettes, à l'heure actuelle, se montent à quatre-vingt huit livres dix shillings tandis qu'il a un crédit de deux cent vingt livres dans les banques de la capitale et du comté. Il n'y

a donc aucune raison de supposer que ses ennemis, s'il en a, soient des créanciers intransigeants.

Lundi dernier, M. Neville Saint-Clair est allé en ville plus tôt que de coutume disant, avant de partir, qu'il avait deux importantes commissions à faire et qu'il rapporterait à son petit garçon un jeu de construction. Par hasard, sa femme reçut un télégramme ce même lundi, très peu de temps après son départ, lui annonçant qu'un petit paquet d'une valeur considérable, paquet qu'elle attendait du reste, était à sa disposition dans les bureaux de la Compagnie maritime d'Aberdeen. Si vous connaissez bien votre Londres vous savez que le bureau de la Compagnie est dans la rue de Fresno qui aboutit à Upper Swandam-Lane où vous m'avez trouvé ce soir. M^{me} Saint-Clair déjeuna donc, partit pour la Cité, fit quelques courses, se rendit au bureau de la Compagnie, prit son paquet et se trouva exactement à 4 h. 35 dans Swandam-Lane, en route pour la gare. M'avez-vous bien suivi jusqu'ici ?

– Parfaitement.

– Si vous vous en souvenez, la température était très élevée lundi dernier. M^{me} Saint-Clair marchait lentement et regardait à droite et à gauche dans l’espoir de voir un hansom, n’aimant pas à se trouver seule à pied dans ce quartier mal famé. En descendant ainsi Swandam-Lane elle entendit tout à coup une exclamation ou un cri et demeura stupéfaite en voyant son mari la regarder, et même lui faire signe (du moins à ce qu’il lui sembla), du haut d’une fenêtre d’un deuxième étage. La fenêtre était ouverte et M^{me} Saint-Clair affirme que son mari paraissait bouleversé. Il fit avec la main un mouvement désespéré, puis disparut de la fenêtre soudainement comme s’il eût été entraîné par une force irrésistible. Un détail étrange la frappa : quoique vêtu du vêtement foncé qu’il portait en partant pour la ville, il n’avait ni col ni cravate.

Convaincue qu’il était arrivé un malheur à son mari, elle descendit rapidement les marches (la maison n’était autre que l’antre d’opium dans lequel vous m’avez trouvé ce soir), et traversant en courant la pièce d’entrée, elle essaya de monter l’escalier qui conduit au premier étage ;

mais au pied de cet escalier, elle rencontra l'homme dont je vous ai parlé, ce gremlin de Lascar, qui l'empêcha de passer et qui, aidé du Danois qui sert là de factotum, la repoussa dans la rue. Assaillie d'affreux pressentiments, elle descendit la rue et rencontra, par bonheur, dans la rue Fresno, un certain nombre de sergents de ville avec un inspecteur, regagnant tous leur section.

L'inspecteur et deux hommes la suivirent et malgré la résistance opiniâtre du propriétaire, ils pénétrèrent dans la pièce dans laquelle M. Saint-Clair venait d'être aperçu, mais ne l'y trouvèrent pas. En réalité il n'y avait personne à cet étage, excepté un malheureux infirme d'aspect repoussant qui habitait là. Lui et Lascar jurèrent solennellement que personne, en dehors d'eux, n'était entré dans cette chambre cette après-midi-là. Leur dénégation était si énergique que l'inspecteur en fut ébranlé et crut que M^{me} Saint-Clair avait fait erreur. Mais elle, poussant un cri, bondit à ce moment sur une petite boîte de bois blanc qui se trouvait sur la table et en arracha le couvercle ; un jeu de construction en tomba, précisément celui que M. Saint-Clair devait

rapporter à son enfant.

Cette découverte et le trouble évident que laissa voir le boiteux, prouvèrent à l'inspecteur que l'affaire était grave. L'appartement fut soigneusement perquisitionné et on conclut à un crime abominable. La pièce de devant était meublée en salon modeste et ouvrait sur une petite salle à manger qui avait vue sur l'un des entrepôts. Entre l'entrepôt et la fenêtre de la chambre à coucher se trouve un étroit passage qui est à sec à marée basse, mais qui est recouvert à marée haute d'au moins quatre pieds et demi d'eau. La fenêtre de la chambre est large et s'ouvre sur toute la hauteur. À l'examen on découvrit des traces de sang sur le rebord de la fenêtre et quelques gouttes encore visibles, sur le parquet de la chambre. Dans la première pièce, derrière un rideau, on trouva tous les vêtements de M. Neville Saint-Clair à l'exception de son pardessus. Bottines, chaussettes, chapeau, montre, tout était là. Ces objets ne révélaient aucune trace de violence, mais M. Saint-Clair avait disparu. Il avait dû sortir par la fenêtre puisqu'il n'y avait pas d'autre issue et les

sinistres taches de sang sur le rebord ne laissaient pas même l'espoir qu'il ait pu se sauver à la nage, la marée devant être au plus haut au moment de la tragédie.

Et maintenant, un mot sur les gredins qui semblent directement impliqués dans cette affaire.

Le Lascar est un homme de détestable réputation, mais comme M^{me} Saint-Clair raconte l'avoir vu au pied de l'escalier quelques instants après l'apparition de son mari à la fenêtre, il n'a guère pu être qu'un complice dans le crime. Son système de défense est l'ignorance absolue ; il proteste n'avoir aucune connaissance des faits et gestes de Hugues Boone, son locataire, et ne pouvoir être, sous aucun prétexte, responsable de la découverte des vêtements de la victime.

Voilà pour le gérant.

Quant au boiteux de mauvaise mine qui habite le second étage de l'ancre à opium et qui a certainement été le dernier à voir M. Neville Saint-Clair, son nom est Hugues Boone et sa figure hideuse est familière à tous ceux qui

fréquentent la Cité. C'est un mendiant de profession quoique, pour échapper aux règlements de police, il feigne de vendre des boîtes d'allumettes de cire. À une petite distance, en descendant la rue Thread-Needle, sur la gauche, vous avez dû remarquer un petit angle dans le mur. C'est là que cet individu se tient chaque jour, les jambes croisées, son petit éventaire sur les genoux. Il offre un spectacle si digne de pitié qu'une pluie de sous tombe dans la casquette graisseuse qu'il pose par terre devant lui. J'ai observé cet individu plus d'une fois avant aujourd'hui où j'ai pu faire connaissance avec lui par nécessité professionnelle, et j'ai toujours été étonné de la récolte qu'il glane en quelques minutes. C'est que, voyez-vous, son aspect est si étrange que personne ne peut passer près de lui sans le remarquer. Une touffe de cheveux roux ; une figure pâle, traversée d'une horrible cicatrice qui, par contraction, a retroussé le bord de sa lèvre supérieure ; un menton de bouledogue et une paire d'yeux noirs très vifs qui contrastent singulièrement avec la couleur de ses cheveux, tout cela le distingue de la foule des mendiants

ainsi que son esprit de repartie, car il a toujours réponse aux plaisanteries que les passants ne manquent pas de lui faire. C'est cet homme, locataire de l'ancre à opium, qui, le dernier, a vu le personnage que nous cherchons.

– Mais qu'a pu faire un boiteux seul contre un homme dans la force de l'âge ?

– Il est boiteux en ce sens qu'il marche clopin-clopant, mais il semble, malgré cela, être vigoureux et bien portant. Votre expérience professionnelle a dû vous apprendre, Watson, que la faiblesse d'un membre est souvent compensée par une force plus grande des autres membres.

– Je vous en prie, continuez votre récit.

– M^{me} Saint-Clair s'était évanouie à la vue du sang sur la fenêtre et la police la ramena chez elle dans un fiacre, sa présence ne pouvant être d'aucun secours dans l'enquête. L'inspecteur Barton, chargé de l'affaire, examina très sérieusement l'appartement mais sans rien trouver qui pût le mettre sur la voie. On a commis une faute en n'arrêtant pas Boone sur l'heure et on lui a laissé quelques minutes pendant

lesquelles il a pu communiquer avec son ami le Lascar : lorsqu'enfin on l'a arrêté et fouillé, on n'a rien découvert qui pût l'incriminer. On constata, il est vrai, des taches de sang sur la manche droite de sa chemise, mais il montra une coupure qu'il avait à l'annulaire droit, près de l'ongle, et déclara que le sang provenait de cette coupure, ajoutant qu'il s'était approché de la fenêtre peu de temps avant et que les taches observées là avaient sans aucun doute la même provenance. Il nia énergiquement avoir jamais vu M. Neville Saint-Clair et jura que la présence de ses vêtements dans sa chambre était aussi mystérieuse pour lui que pour la police. Quant à l'assertion de M^{me} Saint-Clair d'avoir vu son mari à la fenêtre, Boone déclara que cette femme était folle ou qu'elle avait rêvé. Il fut emmené au poste malgré ses protestations. L'inspecteur de police resta dans l'appartement dans l'espoir que la marée descendante lui apporterait un nouvel indice ; il ne se trompait pas ; car on retrouva dans la vase non pas ce qu'on cherchait mais la veste de Neville Saint-Clair, à défaut de Saint-Clair lui-même. Et, devinez ce que cette veste

renfermait dans ses poches ?

– Je n'en sais rien.

– Cela ne m'étonne pas, c'est impossible à deviner. Eh bien ! toutes les poches étaient pleines de gros et de petits sous. Il y avait quatre cent vingt et une pièces de deux sous et deux cent soixante-dix d'un sou. Il n'est pas étonnant que la marée ait respecté cette épave. Mais un cadavre est plus facilement enlevé. Il y a un violent remous entre l'embarcadère et la maison ; il sembla donc tout naturel que la veste, très lourde, fût restée, tandis que le corps, dépouillé de tout vêtement, avait été entraîné dans le lit du fleuve.

– Je croyais avoir compris que tous les autres vêtements avaient été trouvés dans la chambre. Le corps aurait-il été revêtu de cette seule veste ?

– Non, monsieur, et cependant cette thèse pourrait se soutenir. Supposez que Boone ait jeté Neville Saint-Clair par la fenêtre ; personne n'a pu le voir ; que fait-il alors ? Il cherche à se débarrasser des vêtements révélateurs. Il prend la veste pour la jeter, mais réfléchit tout à coup qu'elle flottera au lieu de s'enfoncer. Il n'a pas de

temps à perdre, car il a entendu la lutte qui se livre au bas de l'escalier lorsque la femme essaye de monter, et peut-être a-t-il déjà appris par son complice Lascar que les sergents de ville arrivent au grand trot. Il n'y a plus d'hésitation possible. Il se précipite sur la cachette où il a accumulé le fruit de sa mendicité et il fourre tous les sous qu'il peut prendre à poignée dans les poches de la veste afin qu'elle ne flotte pas ; puis il la jette par la fenêtre. Les autres vêtements auraient eu le même sort s'il n'avait entendu du bruit et il n'a eu que le temps de fermer la fenêtre avant que la police ne fit irruption dans la pièce.

– Cela paraît, en effet, admissible.

– Dans tous les cas, nous partirons de cette hypothèse, faute d'une meilleure. Comme je vous l'ai dit, Boone a été arrêté et emmené au poste ; mais on n'a pu trouver aucune preuve contre lui. Il est connu depuis des années comme un mendiant de profession, et on ne trouve dans sa vie rien de répréhensible. Voilà à quel point en est l'enquête. Reste à résoudre ce que faisait Neville Saint-Clair dans l'antre à opium, ce qui

lui arriva pendant qu'il y était, où il se trouve maintenant, et la part qu'a eue Hugues Boone dans sa disparition. Autant de problèmes dont la solution n'a pas fait un pas. Je ne me rappelle pas avoir jamais eu à étudier une affaire aussi simple en apparence, et aussi compliquée à l'examen.

Tandis que Sherlock Holmes racontait cette singulière histoire, nous avons parcouru les faubourgs de la grande ville et dépassé les dernières maisons isolées ; nous roulions maintenant sur une route bordée d'une haie de chaque côté. Au moment où Sherlock Holmes terminait son récit, nous venions de traverser deux villages écartés dans lesquels des lumières brillaient encore aux fenêtres.

– Nous voici dans les environs de Lee, me dit mon compagnon. Nous avons touché trois comtés dans ce court trajet ; notre point de départ a été le Middlesex, nous avons franchi un angle du Surrey et nous arrivons dans le Kent. Voyez-vous cette lumière à travers les arbres ? C'est là que se trouvent les « Cèdres ». À côté de cette lumière, une lampe, il y a une femme dont les oreilles

anxieuses ont déjà perçu le son des sabots du cheval.

– Mais pourquoi ne travaillez-vous pas à cette affaire chez vous dans Baker-street ? demandai-je.

– Parce qu’il y a beaucoup d’informations à prendre sur place. M^{me} Saint-Clair a très aimablement mis deux chambres à ma disposition et il est certain que vous, mon collègue, serez le bienvenu chez elle. Je suis tout ému, mon cher Watson, de la revoir sans lui rapporter une nouvelle quelconque. Mais nous voici arrivés. Holà !

Nous nous étions arrêtés devant une grande villa entourée d’un parc. Un garçon d’écurie était accouru pour tenir le cheval. Je sautai à terre et je suivis Holmes dans l’allée sablée qui menait à la maison. Une petite femme blonde s’avança sur la porte au-devant de nous. Elle était vêtue d’une robe de mousseline de soie garnie d’un peu de rose au col et aux manches. Sa silhouette se dessinait dans l’encadrement de la porte d’entrée. L’une de ses mains reposait sur le loquet, l’autre

était tendue vers nous en signe d'anxiété. Son corps et sa tête étaient légèrement penchés en avant, dans ses yeux se lisait l'émotion la plus vive, et ses lèvres entrouvertes retenaient à peine la question prête à s'en échapper.

– Eh bien ! cria-t-elle, eh bien !

Puis, m'apercevant, elle poussa un cri d'espoir qui se transforma en un gémissement lorsqu'elle remarqua que mon compagnon secouait la tête et haussait les épaules.

– Pas de bonne nouvelle ?

– Aucune.

– Pas de mauvaise non plus ?

– Non !

– Dieu merci ! Mais entrez dans la maison. Vous avez eu une longue journée et vous devez être fatigué.

– Je vous présente mon ami, le docteur Watson. Il m'a beaucoup aidé dans plusieurs des affaires que j'ai débrouillées, et une heureuse circonstance m'a permis de l'emmener ici afin qu'il prenne part à cette enquête.

– Je suis ravie de vous voir, dit-elle en me serrant la main. S’il vous manque quoi que ce soit, ne m’en veuillez pas. Vous savez le terrible coup qui vient de me frapper.

– Chère madame, lui dis-je, je suis un vieux troupier, et du reste ne le serais-je pas, vous n’auriez pas à vous excuser davantage. Si je puis rendre service, soit à vous, soit à mon ami, j’en serai trop heureux.

– Maintenant, monsieur Sherlock Holmes, dit M^{me} Saint-Clair en nous faisant entrer dans une salle à manger bien éclairée, dans laquelle un souper froid avait été servi, je voudrais beaucoup vous poser une ou deux questions auxquelles j’espère que vous répondrez franchement.

– Certainement, madame.

– Faites abstraction du sentiment. Je n’ai pas les nerfs sensibles et je veux avant tout connaître votre opinion.

– Sur quel point ?

– Croyez-vous bien sincèrement que Neville soit vivant ?

Sherlock Holmes sembla interloqué par cette question.

– Parlez sincèrement, répéta-t-elle en se plaçant debout devant la chaise sur laquelle il était assis et en le regardant fixement.

– À vrai dire, madame, je ne le crois pas.

– Vous croyez qu’il est mort ?

– Je le crois.

– Assassiné ?

– Je ne saurais le dire. Peut-être.

– Et quel jour est-il mort ?

– Lundi.

– Alors, monsieur Holmes, vous seriez bien aimable de m’expliquer comment il se fait que j’aie reçu cette lettre de lui aujourd’hui.

Sherlock Holmes bondit de sa chaise comme mû par un ressort.

– Quoi ? s’écria-t-il.

– Oui, aujourd’hui.

Et elle souriait en montrant une feuille de

papier.

– Puis-je lire ?

– Certainement.

Il lui arracha fiévreusement la lettre des mains, et la posa sur la table en pleine lumière pour l'examiner attentivement. J'avais moi-même quitté ma chaise et je regardais aussi la lettre par-dessus son épaule. L'enveloppe, très grossière, était timbrée du bureau de Gravesend et portait la date du jour même ou plutôt de la veille car il était minuit passé.

– C'est une écriture vulgaire, murmura Holmes. Assurément, madame, ce n'est pas l'écriture de votre mari.

– Non, mais la lettre est de lui.

– Je vois aussi que la personne qui a écrit l'enveloppe a dû demander l'adresse.

– Comment le savez-vous ?

– Voyez vous-même. Le nom est écrit avec une encre parfaitement noire qui a séché seule. Le reste a cette couleur grisâtre que prend l'encre qui a été séchée avec du papier buvard. Si cela

avait été écrit sans interruption et puis séché ensuite, comment expliquer qu'une partie de l'adresse soit d'un beau noir ? Cet homme a écrit le nom d'abord puis s'est arrêté avant d'écrire l'adresse, ce qui prouve bien qu'elle ne lui était pas familière. Cet indice semble peu de chose, au premier abord, mais peut toutefois avoir son importance. Voyons maintenant la lettre. Tiens ! elle contenait un objet.

– Oui, une bague, le cachet de mon mari.

– Et êtes-vous bien sûre que c'est l'écriture de votre mari ?

– L'une de ses écritures.

– L'une d'elles ?

– Son écriture lorsqu'il est pressé. Cela ne ressemble guère à son écriture ordinaire, et cependant je la reconnais parfaitement.

« Chère amie ! Ne soyez pas effrayée. Tout s'arrangera. Il y a un grave malentendu, il faudra peut-être un certain temps pour l'éclaircir. Ayez patience. Neville. »

Ceci a été écrit au crayon sur le feuillet blanc

d'un livre in-octavo, pas de filigrane. Hum ! mis à la poste aujourd'hui à Gravesend, par un homme qui avait le pouce sale. Ah ! et la partie de l'enveloppe qui se replie a été collée, si je ne me trompe, par quelqu'un qui avait mâché du tabac. Et vous êtes bien sûre, madame, que c'est l'écriture de votre mari ?

– Parfaitement. C'est Neville lui-même qui a écrit ces lignes.

Cette missive a été jetée à la poste aujourd'hui à Gravesend. Eh bien ! madame Saint-Clair, le ciel me paraît un peu moins sombre ; je n'ose toutefois espérer que tout danger soit écarté.

– Mais il est vivant, monsieur Holmes.

– À moins que cette lettre ne soit un piège pour nous mettre sur une fausse piste. Après tout, la bague n'est pas une preuve. Elle a pu lui être volée.

– Non, non ; c'est, j'en suis certaine, sa propre écriture.

– Très bien ! Cette lettre peut cependant avoir été écrite lundi et mise à la poste aujourd'hui

seulement.

– C'est possible !...

– S'il en est ainsi il peut s'être passé bien des choses dans l'intervalle.

– Oh ! il ne faut pas me décourager, monsieur Holmes. Je sais qu'il ne lui est arrivé aucun mal. Il y a une si tendre sympathie entre nous que je le sentirais s'il lui était arrivé un accident. Le dernier jour que nous nous sommes vus il s'est fait dans sa chambre une coupure au doigt ; j'étais à ce moment dans la salle à manger et j'ai eu si bien l'intuition qu'il lui était arrivé un accident que je me suis précipitée chez lui. Croyez-vous que je puisse vibrer pour une simple bagatelle et ignorer sa mort ?

– J'ai trop d'expérience de la vie pour ne pas savoir que l'impression d'une femme est souvent plus vraie que les conclusions d'un philosophe ; et cette lettre est certainement une preuve que vous étiez dans le vrai. Mais si votre mari est en vie et en état d'écrire des lettres, pourquoi reste-t-il éloigné de vous ?

- Je n'en sais rien. C'est extraordinaire.
- Et lundi, en vous quittant, il n'a fait aucune allusion qui puisse nous guider ?
- Non.
- Et vous avez été étonnée de le voir dans la maison de Swandam-Lane ?
- Stupéfaite.
- La fenêtre était-elle ouverte ?
- Oui.
- Alors, il aurait pu vous appeler ?
- Assurément.
- Il n'a pourtant, je crois, poussé qu'un cri inarticulé ?
- Oui.
- Un appel au secours, vous semble-t-il ?
- Oui. Il a fait un signe de la main.
- C'était peut-être un cri de surprise : l'étonnement de vous voir alors qu'il ne s'y attendait pas.
- C'est possible.

– Et il vous a paru que quelqu’un le tirait en arrière ?

– Il a disparu subitement.

– N’aurait-il pas pu faire de lui-même un bond ? Vous n’avez vu personne avec lui dans la chambre ?

– Non, mais cet affreux homme a avoué avoir été là et Lascar était au pied de l’escalier.

– Parfaitement. Et vous croyez que votre mari avait ses vêtements ordinaires ?

– Oui, mais sans col ni cravate. J’ai distinctement vu son cou nu.

– Avait-il jamais parlé de Swandam-Lane ?

– Jamais.

– Vous étiez-vous aperçue qu’il fumât de l’opium ?

– Non.

– Merci, madame Saint-Clair. Je désirais être complètement éclairé sur ces points importants. Nous allons maintenant souper, si vous le permettez, puis nous nous retirerons en prévision

de la dure journée que nous aurons peut-être devant nous demain.

Une chambre à deux lits, très spacieuse et confortable, avait été mise à notre disposition et je me hâtai de me coucher tant j'étais éreinté de ma nuit mouvementée. Mais Sherlock Holmes, lorsqu'il avait un problème à résoudre, se fût passé de repos pendant des jours et même une semaine entière. Il examinait la question sous toutes ses faces jusqu'à ce qu'il s'en fût bien rendu maître ou qu'il se fût convaincu que ses données étaient insuffisantes. Je compris qu'il se préparait à veiller en le voyant enlever sa veste et son gilet, revêtir une vaste robe de chambre bleue, puis se mettre à arpenter la chambre. Il prit les oreillers de son lit et les coussins du sofa et des fauteuils, il s'en fit une espèce de divan oriental et s'étendit dessus, les jambes croisées, après avoir placé à portée de sa main une once de caporal et une boîte d'allumettes. À la lueur blafarde de la lampe qui éclairait ses traits accentués et son nez aquilin, je le voyais assis, une vieille pipe de bruyère entre les dents, les yeux vaguement fixés sur un coin du plafond ; il

demeurait là, immobile, tandis que la fumée de la pipe s'élevait autour de lui en spirales bleutées. C'est en le regardant que je m'endormis. Il n'avait pas changé de position lorsque, réveillé en sursaut par une exclamation, je m'aperçus que le soleil d'été luisait déjà dans la pièce. Sherlock Holmes avait toujours sa pipe dans la bouche ; les spirales de fumée continuaient à s'élever vers le plafond et l'atmosphère de la chambre était alourdie par les vapeurs du tabac consommé pendant la nuit, car rien ne restait du paquet de caporal que j'avais vu à côté de mon ami, au moment où je m'étais endormi.

– Réveillé, Watson ? me demanda-t-il.

– Oui.

– Prêt à une promenade matinale en voiture ?

– Certainement.

– Alors, habillez-vous. Personne ne bouge encore, mais je sais où habite le garçon d'écurie et nous aurons bientôt attelé la charrette.

Tout riait dans sa figure ; ses yeux étaient brillants, le sombre penseur de la nuit s'était

totalelement transformé.

Tout en m'habillant je regardai ma montre. Rien d'étonnant au silence qui nous environnait ; il n'était que quatre heures vingt-cinq à peine. Je finissais de me vêtir lorsque Holmes revint m'annoncer que le groom attelait.

– Je veux essayer un de mes systèmes particuliers, dit-il en se chaussant. Watson, vous voyez devant vous le plus grand imbécile d'Europe. Je mérite de recevoir un formidable coup de pied. Mais je crois que je tiens la clef de l'affaire.

– Et où se trouve-t-elle ? demandai-je en souriant.

– Dans la salle de bain, répondit-il. Oh ! oui, je ne plaisante pas, continua-t-il en voyant mon air incrédule. J'en sors, je l'ai prise et je l'ai placée dans ce petit sac. Venez, mon garçon, et nous allons bien voir si elle s'adapte à la serrure.

Nous descendîmes à pas de loup et nous sortîmes. Le soleil brillait déjà dans tout son éclat. À quelques pas de la maison, sur la route,

nous trouvâmes notre voiture sous la garde du garçon d'écurie à demi vêtu. Nous montâmes lestement dans le véhicule et nous partîmes à fond de train dans la direction de Londres.

Nous rencontrâmes bien quelques charrettes de maraîchers portant des légumes à la métropole, mais les villas qui bordaient la route étaient plongées dans le silence le plus profond.

– Curieuse histoire, dit Holmes tout à coup en mettant le cheval au galop. J'ai été aveugle comme une taupe, il faut l'avouer, mais mieux vaut toutefois acquérir la sagesse sur le tard que de ne pas l'acquérir du tout.

Dans la ville, du côté du Surrey, les gens matineux commençaient à se mettre à leurs fenêtres, les yeux encore gonflés de sommeil. Nous traversâmes la Tamise sur le pont de Waterloo, puis, enfilant la rue Wellington et tournant à droite, nous nous trouvâmes dans Bow street. Sherlock Holmes était bien connu à la Force et les deux sergents de ville qui se tenaient devant la porte le saluèrent aussitôt. L'un d'eux tint le cheval tandis que l'autre nous introduisait.

– Qui est de service ? demanda Holmes.

– L’inspecteur Bradstreet, monsieur.

– Ah ! Bradstreet, comment cela va-t-il ?

L’employé auquel il s’adressait était un homme fortement charpenté, qui venait au-devant de nous par un corridor carrelé. Il était coiffé d’une casquette à visière et portait un veston.

– Je désire vous parler, Bradstreet.

– Je suis à vous, monsieur Holmes, veuillez entrer dans mon bureau, ici.

C’était une petite pièce avec une table sur laquelle se trouvait un énorme registre ; un téléphone faisait saillie sur le mur. L’inspecteur s’assit à son bureau.

– Qu’y a-t-il pour votre service ? monsieur Holmes.

– Je suis venu vous parler du mendiant Boone, celui qui est impliqué dans l’affaire de la disparition de M. Neville Saint-Clair, de Lee.

– Oui, il a comparu, puis l’enquête a été remise à plus tard.

- C’est ce qu’on m’a dit. Est-il ici ?
- Oui, il est en prison.
- Est-il tranquille ?
- Oh ! il ne donne aucun ennui ; mais il est d’une malpropreté repoussante.
- Il est malpropre ?
- Oui. Tout ce que nous avons pu obtenir jusqu’ici c’est qu’il se lave les mains ; quant à sa figure, elle est noire comme celle d’un charbonnier. Dans tous les cas, lorsque son affaire sera jugée on lui donnera un bain obligatoire, et ce ne sera pas du luxe, croyez-moi.
- Je voudrais bien le voir.
- Vraiment ? C’est chose facile. Suivez-moi. Vous pouvez laisser votre sac ici.
- Non, je préfère l’emporter.
- À votre aise. Venez par ici, je vous prie.

Il nous fit suivre un couloir, ouvrit une porte qui était fermée au moyen d’une barre de fer, descendit un escalier tournant et nous conduisit dans un corridor blanchi à la chaux, sur lequel

s'ouvrait de chaque côté, une rangée de portes.

– La cellule est la troisième à droite, dit l'inspecteur. La voici.

Il ouvrit un panneau ménagé dans la partie supérieure de la porte et regarda par cette ouverture.

– Il dort, dit-il, vous pouvez le voir à merveille.

Nous nous approchâmes tous deux de la grille et nous vîmes le prisonnier couché, la tête tournée vers nous ; il dormait d'un sommeil lourd ; sa respiration était lente et profonde. Cet homme était de taille moyenne, et grossièrement vêtu comme il convenait à sa condition ; il portait une chemise de couleur qui passait par la déchirure de sa veste en haillons. Comme l'inspecteur nous l'avait dit, il était extrêmement sale, mais le noir qui couvrait sa figure ne cachait qu'imparfaitement sa laideur repoussante. Une large balafre traversait son visage de l'œil au menton et la blessure qui l'avait produite avait, en se cicatrisant, relevé un côté de la lèvre supérieure, et découvert ainsi trois dents qui lui

donnaient l'air d'un boule hargneux. Une profusion de cheveux d'un roux ardent descendait jusque sur les yeux et le front.

– Il est joli, n'est-ce pas ? dit l'inspecteur.

– Il a, ma foi, besoin de se laver, répondit Holmes. Je m'en doutais et j'ai eu la précaution d'apporter avec moi tout ce qu'il faut pour cela.

Il ouvrit son petit sac et en tira, à ma grande stupéfaction, une énorme éponge de bain.

– Eh bien ! vous avez de bien drôles d'idées, ricana l'inspecteur.

– Maintenant, ayez la bonté de m'ouvrir la porte tout doucement, et vous verrez qu'il aura bientôt un air beaucoup plus respectable.

– Après tout ce ne sera pas dommage, car il ne fait pas honneur à la prison de Bow street.

Il introduisit la clef dans la serrure et nous pénétrâmes tous trois dans la cellule, en étouffant nos pas.

Le prisonnier se tourna à demi, puis retomba dans un profond sommeil. Holmes s'approcha du pot à eau, humecta son éponge et en frotta

vigoureusement, à deux reprises, la figure de l'inculpé.

– Permettez-moi de vous présenter, s'écria-t-il, à M. Neville Saint-Clair, de Lee, comté de Kent.

Jamais de ma vie je n'ai vu pareil spectacle. La figure de cet homme s'était transformée sous l'éponge ; on eût dit une écorce qu'on enlevait. La teinte brune avait disparu ainsi que l'horrible cicatrice qui couturait le visage en travers. La lèvre était redevenue droite et le sourire narquois s'était évanoui. Une secousse enleva la broussaille de cheveux roux : il ne restait plus rien du mendiant hideux dans l'homme pâle et triste, distingué d'aspect avec sa peau fine et ses cheveux noirs, qui, assis sur son lit, se frottait les yeux en regardant autour de lui avec l'ahurissement de quelqu'un qu'on vient de réveiller.

Il se rendit compte de la situation, et, poussant un cri, il se cacha le visage dans son oreiller.

– Grand Dieu ! s'écria l'inspecteur, voilà, en effet, l'homme que nous cherchons ! Je le reconnais à sa photographie.

Le prisonnier nous regarda avec l'insouciance d'un homme qui s'abandonne à son sort.

– Tant pis ! dit-il. Puis-je savoir de quoi je suis accusé ?

– D'avoir fait disparaître M. Neville Saint...

– Mais cela ne tient pas debout, à moins qu'on n'en fasse un cas de suicide, dit l'inspecteur, avec un sourire. Vrai, je suis de la police depuis vingt-sept ans, mais ceci a le pompon.

– Si je suis bien M. Neville Saint-Clair, il est alors évident qu'il n'y a pas crime et que je suis illégalement détenu.

– Il n'y a pas crime, mais une erreur grave. Vous auriez mieux fait de vous confier à votre femme.

– Ce n'était pas ma femme, c'étaient les enfants, grommela le prisonnier. Que Dieu me vienne en aide, je ne voudrais pas qu'ils eussent à rougir de leur père. Mon Dieu ! Quel scandale ! Que faire ?

Sherlock Holmes s'assit à côté de lui, sur le lit et, lui passa doucement la main sur l'épaule.

– Il est bien certain que si vous vous en rapportez à un tribunal pour juger cette affaire, vous éviterez difficilement la publicité. D’un autre côté si vous arrivez à convaincre les gros bonnets de la police qu’on ne peut porter aucune accusation contre vous, les journaux se tairont. L’inspecteur Bradstreet prendra, j’en suis sûr, note de ce que vous lui direz et soumettra l’affaire à qui de droit, sans qu’il soit question de tribunaux.

– Dieu vous bénisse ! s’écria le prisonnier avec vivacité. J’aurais supporté la prison et même le bourreau, plutôt que d’avoir divulgué cet odieux secret qui fût devenu une tare pour mes enfants. Personne autre que vous n’aura connu mon histoire. Mon père était maître d’école à Chesterfield où je reçus une excellente éducation. J’ai voyagé dans ma jeunesse ; puis je me fis acteur et finalement je devins reporter d’un journal du soir à Londres. Un jour, mon éditeur exprima le désir d’avoir une série d’articles sur la mendicité dans la métropole et je lui proposai de les lui fournir. Ce fut le commencement de toutes mes aventures. Il me fallut devenir mendiant

amateur pour recueillir les faits qui devaient servir de base à mes articles. Au théâtre, j'avais naturellement appris à me grimer et j'en avais fait un art véritable. J'ai mis ce talent à profit ; j'ai peint ma figure et, pour apitoyer le public, j'ai simulé une énorme balafre ; j'ai pris l'habitude de relever ma lèvre à l'aide d'un petit morceau de taffetas couleur de chair. Puis, coiffé d'une perruque rousse et vêtu d'un costume approprié à la situation, j'ai établi mon quartier dans la partie la plus animée de la Cité, me faisant passer pour un marchand d'allumettes, mais n'étant par le fait, qu'un simple mendiant. Pendant sept heures j'exerçai ce métier et lorsque je rentrai le soir, je me trouvai, à ma grande surprise, avoir gagné vingt-six shillings et quatre pence.

J'écrivis mes articles et je ne pensais guère plus à cette histoire jusqu'à ce que, ayant un jour donné ma signature à vue, pour obliger un ami, je fusse assigné pour une somme de vingt-cinq livres. Je ne savais où trouver cet argent, lorsque soudain il me vint une idée. Je demandai à mon créancier un délai de quinze jours, à mes chefs un congé, et je passai, déguisé en mendiant, mes

journées à demander l'aumône dans la Cité. En dix jours j'avais recueilli de quoi payer ma dette. Vous pensez bien qu'il était dur de se mettre à un travail sérieux, aux appointements de deux livres par mois, lorsque je savais pouvoir en gagner tout autant dans un jour, sans bouger, en me barbouillant le visage d'un peu de peinture et en mettant ma casquette par terre à côté de moi. Il se livra un long combat entre ma vanité et l'amour de l'argent, mais les dollars eurent le dessus. Je renonçai au reportage et chaque jour je vins m'asseoir dans le coin que j'avais d'abord choisi et où j'inspirai pitié grâce à ma figure blafarde. Pendant ce temps ma poche se remplissait de sous. Un seul homme connaissait mon secret. C'était le propriétaire d'un antre de Swandam-Lane, dans lequel je logeais. Chaque matin, j'en sortais déguisé en mendiant sordide et chaque soir, transformé en homme comme il faut. Je payais largement mon loyer à cet homme, un certain Lascar, de sorte que je savais mon secret bien gardé. Je m'aperçus vite que je gagnais beaucoup. Ce n'est pas qu'un mendiant de Londres puisse se faire toujours sept cent livres

par an, moins que ma moyenne ; mais j'avais en mon pouvoir un don exceptionnel d'imitation et aussi une facilité de repartie qui s'accrut encore par la pratique et fit de moi un personnage marquant dans la Cité. Toute la journée un flot de sous mêlés de pièces blanches tombait sur moi et il était bien rare que je ne recueillisasse pas au moins deux livres.

À mesure que je m'enrichissais je devenais plus ambitieux ; je louai une maison à la campagne et même je me mariaï sans que personne se doutât de ma profession. Ma chère petite femme savait que j'avais un emploi dans la Cité, et c'est tout.

Lundi dernier j'avais fini ma journée et je m'habillais dans ma chambre, au-dessus de l'antre à opium, lorsque, regardant par la fenêtre, j'aperçus, à ma stupéfaction, ma femme qui était là dans la rue les yeux fixés sur moi. Je jetai un cri de surprise, je couvris ma figure de mes mains et me précipitant chez mon confident, je l'adjurai d'empêcher qu'il ne vînt de monter chez moi. J'entendis bien, en bas, la voix de ma femme,

mais je savais qu'elle ne pourrait monter. Vite j'enlevai mes vêtements d'homme du monde pour revêtir ceux du mendiant, je peignis mon visage et je me coiffai de ma perruque. Ma femme elle-même ne perça pas un déguisement aussi complet. Il me vint alors à l'esprit qu'on pourrait bien faire une perquisition dans cette pièce et que les vêtements me trahiraient. Je me précipitai sur la fenêtre pour l'ouvrir et dans ce mouvement brusque je fis saigner une coupure que je m'étais faite le matin même. Puis, saisissant mon vêtement lesté par les sous que je venais d'y mettre, je le jetai par la fenêtre et il disparut dans la Tamise. Les autres vêtements auraient eu le même sort si, à ce moment, un flot de sergents de ville n'avait envahi l'escalier. Quelques minutes plus tard j'étais, et ce fut, je le confesse, un soulagement pour moi, non pas identifié à M. Neville Saint-Clair, mais arrêté comme son meurtrier.

Je ne vois pas autre chose à vous expliquer. J'étais décidé à conserver mon déguisement aussi longtemps que possible, d'où ma figure sale. Sachant que ma femme serait terriblement

anxieuse, je confiai ma bague à Lascar à un moment où aucun sergent de ville ne me regardait, et j'y joignis un petit billet lui disant qu'elle n'avait rien à craindre.

– Cette note ne lui est parvenue qu'hier, dit Holmes.

– Grand Dieu ! quelle semaine elle a dû passer !

– La police a l'œil sur Lascar, dit l'inspecteur Bradstreet, et je comprends parfaitement qu'il lui ait été difficile de mettre à la poste une lettre sans être observé. Il l'a probablement remise à quelque marin de ses clients qui l'a oubliée plusieurs jours au fond de sa poche.

– C'est cela, dit Holmes approuvant par un signe de tête, sans aucun doute. N'avez-vous jamais été mis à l'amende pour mendicité ?

– Plus d'une fois, mais qu'était une amende pour moi ?

– Maintenant, il faut en finir, dit Bradstreet. Si la police doit faire le silence sur cette affaire, Hugues Boone doit disparaître.

– J'en ai pris l'engagement par le serment le plus solennel qu'un homme puisse faire.

– Dans ce cas, notre rôle est fini. Si toutefois on vous repince, nous dirons tout. Monsieur Holmes, nous vous sommes bien reconnaissants d'avoir tiré les choses au clair. Je voudrais bien connaître votre méthode.

– Elle a consisté, cette fois-ci, à m'asseoir sur cinq coussins et à consumer une once de tabac. Je crois, Watson, qu'en prenant une voiture, nous rentrerons à Baker street juste à temps pour déjeuner.

Cet ouvrage est le 1133^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.